

Le lecteur est prévenu

Carr, John Dickson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

John Dickson Carr

**LE LECTEUR
EST PRÉVENU**



J. D. CARR

LE MASQUE

Collection de romans d'aventures

créée par ALBERT PIGASSE

LE LECTEUR EST PRÉVENU

Maître des problèmes de chambre close, John Dickson Carr est né en Pennsylvanie en 1906. Après des études peu brillantes et un séjour d'un an à Paris, il écrit son premier roman policier, publié en 1930, *Le Marié perd la tête*. Il crée en 1933 et 1934 ses deux héros, le D^r Gideon Fell et sir Henry Merrivale (sous le pseudonyme de Carter Dickson), respectivement inspirés de G.K. Chesterton et Winston Churchill.

Président des Mystery Writers of America en 1949, il obtient la même année un Edgar spécial pour sa biographie de Conan Doyle. Ses œuvres (*La Chambre ardente*, *Hier, vous tuerez*, *Le Secret du gibet*, etc.) oscillent toujours entre le fantastique et l'énigme pure – domaines contradictoires s'il en est – et l'art avec lequel il jongle entre les deux a fait de lui l'un des plus grands de la littérature policière. Il est mort le 27 février 1977.

DU MÊME AUTEUR

DANS LE MASQUE :

SUICIDE À L'ÉCOSSAISE
LE SPHINX ENDORMI
LE JUGE IRETON EST ACCUSÉ
ON N'EN CROIT PAS SES YEUX
LE MARIÉ PERD LA TÊTE
IMPOSSIBLE N'EST PAS ANGLAIS
LES YEUX EN BANDOULIÈRE
SATAN VAUT BIEN UNE MESSE
LA MAISON DU BOURREAU
LA MORT EN PANTALON ROUGE
JE PRÉFÈRE MOURIR
LE NAUFRAGÉ DU TITANIC
UN FANTÔME PEUT EN CACHER UN AUTRE
MEURTRE APRÈS LA PLUIE
LA MAISON DE LA TERREUR
L'HOMME EN OR
SERVICE DES AFFAIRES INCLASSABLES
PATRICK BUTLER À LA BARRE
TROIS CERCUEILS SE REFERMERONT
LA FLÈCHE PEINTE

DANS LE CLUB DES MASQUES :

LE FANTÔME FRAPPE TROIS COUPS

John Dickson Carr

LE LECTEUR EST PRÉVENU

Traduit de l'anglais par Henri Thiès



Librairie des Champs-Élysées

Ce roman a paru sous le titre original :

THE READER IS WARNED

© JOHN DICKSON CARR, 1937, ET

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1989.

Tous droits de traduction, reproduction, adaptation, représentation réservés pour
tous pays.

PREMIÈRE PARTIE

CRÉPUSCULE UNE PROPHÉTIE QUI SE RÉALISE

Lettre de M^r Lawrence Chase au D^r Jack Sanders.

81, Soane Street
Lincoln's Inn Fields
26 avril 1938.

Mon cher Sanders,

Que faites-vous le samedi 30 ? De toute façon, libérez-vous. Nous serions très heureux de vous avoir avec nous à Fourways ; ne pourriez-vous nous amener Sir Henry Merrivale ?

Fourways, vous le savez sans doute, appartient à Sam et Mina Constable. Sam est un cousin, assez éloigné, et vous avez entendu parler de Mina. Ils insistent pour que vous veniez. Motif : Mina a trouvé un homme qui lit dans les pensées.

Non, ce n'est ni un canular ni une plaisanterie d'un goût douteux. Et que votre esprit scientifique ne se révolte pas. Il ne s'agit pas d'un illusionniste. Ce type est une espèce de savant qui n'a rien, selon moi, d'un bateleur, du moins à en juger avec ma faible intelligence. Un garçon très simple, qui devine vos pensées à vous en faire dresser les cheveux sur la tête. D'après lui, la Pensée est une force matérielle, que l'on peut utiliser comme une arme.

Nous serons peu nombreux : Sam et Mina, notre ami le télépathe, qui répond au nom de Pennik, Hilary Keen, et votre serviteur. Hilary Keen est de mes amies, une grande amie – vous voilà prévenu.

Je vous intrigue, n'est-ce pas ? Le week-end commencera le vendredi 29. Un bon train part de Charing Cross pour Camberdene à 5 h 20. Une voiture vous attendra à la gare. Répondez-moi, je vous en prie.

Bien à vous, Lawrence Chase.

P. -S. : La dame de vos pensées, Marcia Blystone, est-elle toujours en train de faire le tour du monde avec ses parents ? On dit que tout ne va pas bien ; rien de grave, j'espère ?

Lettre du D^r Jack Sanders à M^r Lawrence Chase.

*Harris Institute,
Bloomsbury St., W.C.I.*

Mon cher Chase,

Je serai très heureux de vous voir vendredi, mais je crains fort que H.M. ne puisse se joindre à nous. Il part dans le Nord, en mission officielle. Toutefois, votre télépathe l'intéresse vivement et il m'a promis de venir dimanche, si ce n'est pas trop tard ?

Tout en réservant mon jugement avant d'avoir pu voir et entendre votre phénomène, je ne pense pas me tromper en traitant ses prétentions d'âneries scientifiques.

Mes remerciements à M^r et M^{rs} Constable. Entendu pour le train de 5 h 20 à Charing Cross.

Bien à vous, Jack Sanders.

P. -S. : Que voulez-vous dire par : « Vous voilà prévenu » ? Et par : « On dit que tout ne va pas très bien » ? Oui, Marcia est toujours en voyage. Sa dernière lettre est d'Honolulu. Ils reviendront en juin.

I

Le D^r Jack Sanders roulait dans le train indiqué, vers le Surrey.

Il ignorait encore qu'il était sur le point de vivre une affaire criminelle bien faite pour rendre les cheveux d'un juge aussi blancs que sa perruque, et bouleverser tous les précédents du Code et de la médecine. Pourtant, Sanders se sentait mal à l'aise ; par cet après-midi de clair printemps, le ciel bleu ne parvenait pas à l'égayer. Le train était bondé et l'affluence ne permettait pas au docteur de tirer de sa poche une lettre assez spéciale pour l'étudier avec soin, comme un spécimen sous le microscope.

Rien, à vrai dire, ne le préoccupait particulièrement. Maria Blystone, pour être aux antipodes, n'en restait pas moins sa fiancée. Ce voyage autour du monde avait été rendu nécessaire par une affaire douteuse où son père avait été fausement impliqué. Elle l'avait accepté sans manifester de joie excessive. Elle écrivait souvent de longues lettres enjouées, trop enjouées peut-être ; Sanders eût préféré plus de sentiment, de passion. Une seule fois, il avait reçu de Grèce une lettre pleine de romantisme, qui l'avait transporté de joie des jours entiers.

Mais le fait ne s'était pas renouvelé et, chose plus grave, il lui semblait qu'un nom revenait trop souvent dans les lettres de Marcia. Ce n'avait d'abord été qu'une note très brève : « Les passagers ne présentent aucun intérêt ; un seul d'entre eux paraît convenable, un certain Kessler. » Puis, dans la lettre suivante : « M^r Kessler fait ce voyage pour la quatrième fois ; il nous sert de guide. » Plus tard : « J'aurais voulu que vous entendiez Gerald Kessler narrer ses aventures à dos de chameau dans le Gobi. » Au diable le Gobi et ses touristes au rabais !

Et encore : « Gerald Kessler nous disait... » Enfin : « Jerry dit... »

Sanders aurait pu retracer pas à pas l'histoire de cette amitié naissante, inquiétante, tout comme l'officier de navigation d'un paquebot pique ses petits pavillons sur la carte pour indiquer le nombre de milles parcourus pendant les dernières vingt-quatre heures de la traversée. Kessler commençait à hanter ses nuits. Ses traits restaient encore vagues malgré la photographie prise par Marcia à Yokohama : un grand garçon mince, en flanelle blanche, la pipe à la bouche. Sanders ne pouvait s'empêcher de lui prêter de rares qualités.

Ces lettres venues des tropiques, des mers chaudes, déprimaient Sanders perdu dans le froid humide de l'hiver londonien. Oui, le Sanders examinant les pitoyables restes d'un cadavre pour le compte du Home Office en qualité de médecin légiste, se sentait perdu. Kessler, cet inconnu – l'inconnue du problème. Ils étaient maintenant à Honolulu. Sanders se faisait de ce coin de terre une idée assez vague : des guitares, beaucoup de guitares, des hommes, des femmes parés de colliers de fleurs... Tout cela pouvait être singulièrement dangereux pour Marcia.

Kessler, toujours ce Kessler ! Et l'autre, celui dont on n'avait parlé qu'une fois ? Kessler, après tout, n'était peut-être qu'un paravent...

Il lui semblait parfois se désintéresser de Marcia. La vue d'une de ses lettres sur le plateau ne lui faisait plus bondir le cœur. À lire cette prose légère, un peu apprêtée, il était parfois tenté de s'écrier : « Lumière de ma vie, où es-tu ? » Et de se reprocher, bien inutilement, ces mouvements d'humeur.

C'est dans cet état d'esprit qu'il roulait vers Fourways, la maison de campagne de Sam Constable, où il allait passer le week-end. Et plus tard, il se demanda vainement si cela n'avait pas été en partie la cause des événements qui s'y déroulèrent.

Il était 6 h 15 quand le train le laissa sur le quai de la petite gare de Camberdene, perdue dans le calme du soir. Il aimait ce silence, cette solitude et, pour la première fois depuis longtemps, il se sentit plus léger. Le ciel avait la clarté du verre poli, qui accuse le contour des choses et les purifie ; la campagne sentait le soir autant que le printemps. Pas de voiture, mais qu'importe ? Un chef de gare, dont la voix creuse sonnait étrangement sur le quai, l'informa qu'il lui faudrait aller à pied et que Fourways était à un demi-mille. Sanders s'éloigna, sa lourde valise à la main.

Fourways, il put bientôt s'en convaincre, n'était pas un bijou architectural. C'était une construction à la fois massive et entortillée. Du gothique victorien : des murs unis, de brique brune, semblables aux bords étroits et élevés d'un navire, d'où émergeait un fouillis disparate de clochetons, de tourelles, et de cheminées contournées. La maison, placée dans l'angle formé par les deux routes, s'élevait au fond d'un terrain de cinq ou six acres entouré d'un haut mur de briques qui avait dû, même vers 1880, coûter une fortune.

L'auteur de Fourways avait voulu, avant tout, être chez lui, et y était parvenu. Au croisement des routes, un agent abrité sous une guérite, réglait la circulation. Mais, passé la porte, un coude de l'allée isolait le visiteur derrière un rideau d'arbres qu'il lui fallait franchir pour revoir la maison, les verres de couleur de ses fenêtres et ses

balcons minuscules.

Le D^r Sanders, très intéressé, suivait l'allée, faisant crisser le gravier sous ses pas. Des oiseaux s'envolèrent en piaillant, abandonnant le petit bassin creusé à leur intention non loin de la porte. De Sam ou de Mina Constable, Sanders ne savait rien, sinon qu'ils étaient de grands amis de Lawrence Chase. Pourquoi désiraient-ils le voir ? Il l'ignorait. Chase, ce jeune avocat à l'esprit brillant mais parfois un peu confus, s'imaginait aisément qu'on connaissait tout le monde. En tout cas, la maison plaisait au docteur.

Il souleva un lourd marteau de fonte et le laissa retomber. Les oiseaux piaillèrent, mais personne n'ouvrit. Il frappa à nouveau, sans plus de succès. À l'intérieur, aucun signe de vie. Et ce silence, venant s'ajouter à l'absence de voiture à la gare, ouvrait le champ à toutes les suppositions : une erreur de date, un malentendu, une lettre égarée. Il hésita, posa sa valise et gagna l'aile droite de la maison.

Une serre s'y adossait, telle qu'on avait pu la concevoir vers la fin du XIX^e siècle : une grande pièce, construite en bois, avec de belles fenêtres aux carreaux multicolores partant du sol et une rotonde tout en vitres : cela faisait à la fois riche et désuet. L'un des vitraux était entrouvert et, à son grand soulagement, Sanders perçut une voix : une voix de femme dominant un bruit léger et musical comme celui d'une source.

— Il faut qu'il s'en aille, disait la voix. C'est à vous d'agir sur Mina, Larry. Sinon, nous devons nous attendre au pire. Et vous le savez !

Le ton était si pressant qu'involontairement Sanders s'arrêta. Un ricanement, et le docteur reconnut la voix de Chase.

— Que craignez-vous ? Avez-vous peur qu'il ne lise vos pensées ?

— En un sens, oui, reconnut la femme.

Sanders toussota, traîna les pieds sur le gravier et traversant la bande de gazon séparant la serre de l'allée, frappa au carreau et avança la tête.

— Seigneur ! dit Chase en se retournant alors qu'une jeune fille en robe sombre, assise à côté d'une petite fontaine de rocailles, se levait brusquement.

À l'intérieur, il faisait encore plus chaud que Sanders ne le prévoyait. Une faible lumière tombait de la verrière aux arches lourdement dorées. De grandes plantes tropicales, des fougères, des palmiers augmentaient la pénombre ; d'épais tapis recouvraient le sol pavé de briques brunes, étouffant le bruit des pas. On n'entendait que le murmure du petit jet d'eau. Cette atmosphère dense était tranchée par le radiateur électrique qui reflétait sa lumière orangée sur le sol et

les vitres du toit.

— Mais, c'est ce vieux Sanders ! fit Chase encore mal remis de sa surprise. Toutes nos excuses, mon cher. Vraiment, c'est mal commencer le week-end ! Mais permettez-moi de vous présenter : le D^r Sanders ; miss Hilary Keen.

Son regard signifia nettement à Sanders de ne pas se montrer trop empressé auprès de la jeune fille. Son visage s'allongea un peu plus et se fit solennel. Lawrence Chase était un jeune homme fluët, aux manières posées, un jeune talent du barreau ; d'ordinaire, il était assez bavard. Une expression le décrivait bien : on l'eût dit jailli d'une boîte. Mais maintenant il s'efforçait à la gravité.

— Tout est désorganisé, j'en ai peur, dit-il. Voici pourquoi vous n'avez trouvé personne à la gare. Nous avons eu un accident.

— Un accident ?

— Oui. Mina, Hilary, Sam et moi, nous sommes venus par le train, de même que notre ami Pennik, l'homme qui lit la pensée. Mais les domestiques, tous les quatre, ont pris l'auto de Sam, avec les bagages. Ces derniers sont bien arrivés, mais les voyageurs sont restés en route.

— Comment cela ?

— On ne sait encore rien de précis. Hodge, le chauffeur, a dû prendre un virage un peu trop court et a accroché un camion du côté de Guilford. Cela m'étonne, du reste. Hodge est très prudent.

— Sont-ils...

— Non, que des blessures légères. Mais pour ce soir nous n'avons personne, ne serait-ce que pour nous cuire un œuf. Au demeurant, ces pauvres diables sont encore plus à plaindre que nous, s'empressa-t-il d'ajouter.

— Beaucoup plus, appuya Hilary Keen. Je sais cuire les œufs. Avez-vous fait bon voyage, docteur ?

Sanders était resté sur la réserve. La pénombre ne permettait pas de distinguer nettement les traits de la femme. Elle avait sans doute, comme lui, dépassé la trentaine, mais paraissait beaucoup plus jeune du fait de sa vivacité. Tout en elle était intensément vivant : son corps, son esprit, sa voix même. Jeune, sans être fragile. Elle n'était pas vraiment belle. Ses yeux bleus, ses cheveux flous, d'un châtain foncé, n'attiraient pas le regard, mais cette intensité de vie le retenait. Jamais Sanders n'avait vu de personne aussi posée, ayant autant de maîtrise de soi. Elle s'était assise sur le bord de la fontaine et l'on n'oubliait pas sa présence. Elle avait un rire plaisant.

— Étrange, poursuivit Chase, rêveur. Ce qu'une maison peut

sembler vide, sans ses domestiques ! Étrange ! Nous voici tous les six enfermés ici, sans maître à bord.

— Pourquoi étrange ? demanda Hilary.

Elle avait répondu sans attendre, mais Sanders donnait raison à Chase : oui, cette atmosphère était étrange. Dans une pièce voisine de la serre, une horloge tinta ; il sembla que les lourdes tapisseries de Fourways les isolaient du monde. Chase hésita.

— Peut-être suis-je contaminé par cette tendance moderne à la psychologie. En tout cas, le pauvre Sam va pleurer l'absence de son indispensable Parker ; qui va faire couler son bain, préparer sa chemise de soirée ? (Et changeant soudain de ton :) Hilary est de la même « partie » que nous, mon vieux ! Elle travaille à la Direction des Affaires Criminelles. Elle inculpe ses clients. Vous, vous les découpez en petits morceaux. Et moi, je les défends, ou les poursuis, au choix. Un beau trio de vampires, hein ?

— C'est bien vrai, dit Hilary très sérieuse. (Et se tournant vers Sanders :) Vous êtes l'ami de Sir Henry Merrivale, je crois ?

— Ou plutôt l'un d'eux.

— Il sera là dimanche, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Hilary a très peur de notre ami le télépathe, dit Chase, du ton qu'on emploie avec une petite fille capricieuse.

— Je suis, dit-on, sujette à des terreurs imaginaires, dit Hilary examinant avec soin le bout de ses ongles. Eh bien ! admettons que cet homme ne cherche pas à nous tromper. Supposons, si vous le voulez bien, qu'il dispose vraiment d'une force mystérieuse et qu'il puisse lire dans nos cerveaux. Simple hypothèse, encore une fois, bien qu'il m'ait déjà donné des preuves... impressionnantes. Mais passons. Admettons donc tout ce qu'il prétend. Imaginez-vous les conséquences ?

Une expression de doute dut passer sur le visage de Sanders. La jeune fille fut aussi prompte à la saisir que l'escrimeur épiant l'œil de son adversaire. Elle sourit.

— Le Dr Sanders ne semble pas croire aux télépathes.

— Je ne sais pas, avoua honnêtement Sanders. Mais poursuivez, je vous prie. Admettons votre hypothèse. Que se passe-t-il ?

— J'ai déjà parlé à Larry d'une pièce intitulée *Le Tournant dangereux*, dit la jeune femme en considérant la fontaine. Le thème, vous le savez peut-être, est que dans toute conversation entre amis ou parents, il y a un « tournant » dangereux, où le mot le plus ordinaire, peut mener au désastre. D'habitude, nous prenons sans dommage ce

tournant, mais parfois la roue accroche et un secret vient au jour, un secret gênant pour quelqu'un, qui en découvre un autre jusqu'à ce que la vie cachée d'un des personnages s'étale aux yeux de tous. Spectacle assez peu réjouissant.

» Ce « tournant » est déjà assez dangereux. Mais ce n'est qu'un tournant et, la chance aidant, on peut le prendre sans dommage. Supposez, par contre, que quelqu'un le connaisse à l'avance et vous y amène, sciemment. Qu'advient-il si un des acteurs peut lire la pensée ? Le résultat ne peut se faire attendre : la vie devient intolérable, tout simplement. N'est-ce pas votre avis ?

Elle avait parlé avec calme, sans emphase, et leva les yeux. La surprise, une certaine impatience se peignaient sur les traits de Lawrence Chase.

— C'est bien académique pour moi...

— Mais non, Larry ! Vous le savez bien.

— Et je commence à craindre, ma chère, qu'il n'y ait chez vous quelque bassesse.

— C'est possible. Je ne sais. Mais j'ai remarqué qu'on vous accuse toujours d'avoir l'esprit dérangé quand vous tentez de faire travailler celui des autres !

— Je voulais dire : que vous jugiez bien mal l'humanité. (Et se redressant soudain, très sérieux :) Vous avez raison. Ne plaisantons pas. Dans la pièce dont vous parlez, si je m'en souviens bien, les acteurs découvrent enfin qu'ils ont commis à peu près tous les crimes. Vous n'allez pas nous faire croire que cela s'applique à tout le monde ?

— Oh ! Le crime ! dit Hilary avec un sourire. Per-mettez-moi une question. Supposons un instant que toutes les pensées qui vous viennent à l'esprit en un jour soient notées avec soin et qu'on lise le tout devant vos amis réunis...

— Dieu m'en garde !

— Aimeriez-vous cela ?

— Je préférerais, je crois, être brûlé à petit feu, dit Chase après une courte réflexion.

— Et pourtant, vous n'avez pas commis de crime, j'entends de crime signalé...

— Non. Aucun du moins qui m'inquiète.

Un silence tomba.

— Autre chose, poursuivit Hilary, un éclair malin dans ses yeux bleus. Laissons le crime de côté. Écartons même vos conquêtes

féminines, ou vos tentatives de conquête. Ne rappelons pas les occasions où vous avez invité une jeune femme qui vous plaisait et pensé : « Cela ira tout seul », sans rien savoir d'elle. Quand les gens parlent de « secrets », ils ne visent généralement que des affaires d'amour, bonnes ou mauvaises...

— N'ont-ils pas le plus souvent raison ? dit Chase en rougissant un peu.

— Eh bien ! laissons cependant les crimes et les affaires de cœur. Accepteriez-vous de...

— Ah ! non ! dit Chase. Vous allez trop loin. Restons dans les limites d'une discussion théorique, sans jeu de la vérité. D'ailleurs, pourquoi mes seules erreurs et stupidités auraient-elles la préférence ? Vous plairait-il qu'on fasse connaître vos pensées au tout-venant ?

— Oh ! non ! dit Hilary vivement.

— Ah ! En dehors même du crime et de l'amour, vous avez donc, vous aussi, des pensées secrètes qu'il vous déplairait de faire connaître ?

— Oui.

— Et vous pensez aussi parfois au crime ou à l'amour ?

— Évidemment.

— C'est bon, dit Chase, adouci. Et maintenant, par prudence, changeons de sujet, je vous en prie.

— Mais c'est impossible. Il nous faut continuer. Vous le voyez ; il est facile d'entamer une discussion de ce genre, comme nous venons de le faire, parce que nous sommes, non point des criminels, mais des humains tout simplement. Et voici aussi pourquoi nous devons persuader Mina de se débarrasser de ce Pennik.

Chase hésitait. Hilary se tourna vers Sanders.

— Il provoquera un malheur, dit-elle. Non point qu'il ait de mauvaises intentions ou qu'il soit un malfaiteur-né. Non. Au contraire ; il est doux, charmant, sans prétentions...

— Alors, pourquoi vous inquiétez-vous ? dit Chase visiblement mal à l'aise.

— Toute la difficulté est là. À moins qu'il ne soit un charlatan consommé, il se croit doué d'un véritable pouvoir divinatoire. Sous cette apparente douceur, je le crois capable de faire n'importe quoi, pour convaincre les gens ; surtout depuis que M^r Constable...

— Dites donc Sam !

— Sam, puisque Sam il y a. Depuis donc que Sam le contredit

systématiquement. Vous vous rappelez cette séance, dans leur appartement de Londres ? Imaginez ce qu'il pourrait faire, s'il le décidait, dans un groupe tel que le nôtre. Qu'en pensez-vous ?

Dans la grande serre au toit vitré, l'obscurité se faisait peu à peu. Entre les plantes, allongées par leurs ombres noires, le jet d'eau semblait couler plus fort ; les bobines du radiateur électrique brillaient d'un orange plus vif. Sanders commençait à comprendre le motif de son invitation à Fourways.

Il regarda Chase.

— Voici donc pourquoi vous vouliez nous voir ici, H.M. et moi ? À nous de décider si ce Pennik est un simulateur ?

Chase parut choqué.

— Vous auriez tort de le croire. Sam et Mina voulaient faire votre connaissance, c'est tout.

— Merci. En tout cas, avant d'aller plus loin, où sont nos hôtes ? Il est temps que je me présente.

— Ne vous inquiétez pas. Ils sont sortis tous les deux, pour prendre des nouvelles de leurs domestiques, et essayer de trouver quelqu'un capable de faire un peu de cuisine, de servir à table. Mina s'affole surtout quand elle a un livre en train.

— Un quoi ?

— Mais un livre, bien sûr ! (Et se frappant le front.) Vous n'allez tout de même pas me dire que vous ignoriez... Je pensais que tout le monde savait...

— Vous ne m'avez rien dit.

— Mina Constable est aussi Mina Shields, la romancière. Ne riez pas.

— Je ne vois rien de drôle à cela.

— D'ordinaire, dit Chase assez confus, on considère les romancières comme des farfelues. C'est une sorte de cliché. Mina est une moderne Marie Corelli. Elle peut aussi bien aborder le thème de la réincarnation en Égypte ou des apparitions de Satan dans les faubourgs de Londres sans rien perdre de son bon sens. Quand elle a voulu faire un roman sur un temple perdu dans les forêts indochinoises, elle est allée le voir. Ce voyage a failli coûter cher à Sam et, indirectement, Mina : ils en sont revenus avec la malaria. C'est depuis lors que Sam assure qu'il ne peut pas se réchauffer. Aussi, dans toutes les chambres de la maison, trouverez-vous des radiateurs électriques ; cette maison est une fournaise. N'allez pas cependant ouvrir les fenêtres, si vous ne voulez pas qu'il vous tombe dessus !

— Je ne vous le conseille pas, en effet, dit Hilary assez sèchement, la tête tournée vers la fontaine. M^{rs} Constable est une excellente femme, et je l'aime beaucoup. Mais M^r Constable... Non, franchement, il me déplairait de vivre auprès de lui !

— Que dites-vous là ! Sam est parfait. Un peu trop clubman, peut-être, un peu tatillon...

— Il a au moins vingt ans de plus qu'elle, dit Hilary froidement, et ne présente, à mon avis, aucun intérêt. Rien que la façon dont il lui donne des ordres, dont il lui fait des observations... Si jamais un homme osait me traiter de la sorte, je crois que je préférerais m'empoisonner et avoir la paix.

— Elle l'aime, que voulez-vous ! dit Chase en étendant les bras. Comme les héros de ses romans. Il a été ce qu'il est convenu d'appeler un bel homme avant de se retirer des affaires.

— Ce que nous autres ne pouvons nous permettre, dit Hilary avec amertume.

— Enfin... (Chase s'interrompt brusquement.) En tout cas, cessons de parler d'eux dans leur maison. Voyez-vous, Sanders, poursuit-il en hésitant, on ne peut nier que cette malaria ait modifié le caractère de Sam, et aussi celui de Mina. Il n'est pas toujours commode, mais c'est un brave type. Et je ne sais trop ce qui me déplairait le plus, d'avoir les preuves de l'imposture de Pennik ou le contraire. Mina l'a découvert et semble l'admirer, mais je n'en suis pas sûr. Sam ne l'aime pas et l'orage menace. Acceptez-vous de nous aider, vous et le fameux H.M. ? Tout est là.

II

Sanders se retrouvait enfin. La flatterie lui rendait la joie de vivre, la gaieté qu'il avait perdue depuis de longues semaines.

— Évidemment. Mais...

— Mais quoi ?

— Vous vous méprenez, je crois, sur mon compte. Je ne suis pas un détective. Ma spécialité est la médecine légale et je ne vois pas quel pourrait être son rôle, en l'occurrence. De plus...

— La médecine rend prudent, murmura Chase.

— De plus, à quelle branche de la science devons-nous faire appel pour étudier cet homme et son prétendu pouvoir ? De quelles règles, de quelles lois se réclame-t-il ?

— Je ne vous comprends pas très bien, mon vieux.

— La plupart des télépathes que j'ai connus étaient des illusionnistes. Ils travaillent toujours à deux : la femme est assise, les yeux bandés et l'homme circule dans le public : « Qu'ai-je dans la main ? » et ainsi de suite. Puis il y a l'artiste qui travaille seul, vous fait écrire des questions sur des bouts de papier et les lit au travers d'une enveloppe fermée, mais il est rare qu'un observateur averti ne puisse déceler son « truc ». Si Pennik emploie l'une de ces deux méthodes, je puis vous aider à le confondre.

— Oh ! non ! dit Chase vivement.

— Et pourquoi donc ?

Hilary fit la grimace.

— Ce que Larry veut dire, c'est qu'il est couvert de diplômes. Non point que cela m'impressionne, mais il s'ensuit qu'on est porté à croire à sa sincérité.

— Que fait-il donc de si extraordinaire ? Vous regarde-t-il dans les yeux pour vous dire : « Vous pensez à une cabine de bain sur la plage de Southend ? »

— C'est bien cela, dit Hilary lentement.

Sous les palmes, l'obscurité se faisait plus profonde, que venait seulement rompre la lueur orange du radiateur électrique. On dut voir, cependant, la grimace expressive de Sanders.

— Ah ! Ah ! Cela vous étonne, fit Chase en hochant la tête. Pourquoi ?

— Parce que c'est incroyable. C'est du baragouin scientifique. Je ne nie pas, poursuivit Sanders après une hésitation, les expériences passées. La télépathie a connu certains succès. William James en a été un adepte fervent ; Hegel, Schelling et Schopenhauer y ont cru, en leur temps. Malheureusement, il nous est impossible de considérer comme scientifique un fait ne se reproduisant pas à volonté dans certaines conditions déterminées, selon certains principes immuables. Rien de moins sûr, de moins précis, qu'une expérience de télépathie. L'opérateur qui déclare ne pas être bien disposé, ne pas avoir su créer l'ambiance favorable peut être sincère, mais il est de ce même fait dépourvu de toute rigueur scientifique. Ce Pennik, qui est-ce ? Que savez-vous de lui ?

— Rien, en vérité, répondit Hilary après un long silence. Sinon qu'il ne manque pas d'argent et ne cherche pas à en gagner. Mina a fait sa connaissance sur le paquebot qui la ramenait d'Indochine. Il se dit étudiant.

— Étudiant ? En quoi ?

— Étudiant de la pensée, considérée comme une force. Il vous expliquera tout cela sans se faire prier. Et pourtant, poursuivit Hilary dont la voix se faisait dure, dès le début j'ai *senti* un défaut caché, une faille. Une préoccupation ? Un complexe d'infériorité ? Je ne sais. La télépathie ne paraît être pour lui qu'une entrée en matière, qu'un prélude. Parlez-lui ; s'il consent...

— J'en serais très heureux, dit une voix.

Une ombre parut dans le rectangle de la fenêtre ouverte. L'obscurité ne permettait de distinguer rien d'autre qu'une silhouette. Un homme de taille plutôt au-dessous de la moyenne, à la large poitrine. Il inclinait la tête et l'on devinait son sourire. La voix était grave, lente et agréable.

— De la lumière ! De la lumière ! s'écria Chase, et Sanders aurait juré qu'il avait peur.

L'avocat fit quelques pas et tourna un commutateur. Aux quatre coins du toit vitré des globes s'allumèrent, tels des fruits lumineux, soulignant les extravagances des ors, des palmes et des verres de couleur.

— Merci, dit le nouveau venu. Le D^r Sanders ?

— Lui-même. Monsieur... ?

— Pennik. Herman Pennik.

Il tendit la main. En dépit de sa carrure massive, l'apparence de M^r Herman Pennik n'avait rien d'inquiétant, bien au contraire. Avant d'entrer, il avait soigneusement essuyé ses souliers sur le seuil, s'assurant même, d'un rapide coup d'œil par-dessus l'épaule, de la propreté de ses semelles.

Il pouvait avoir quarante-cinq ans. Une grosse tête blonde, sans finesse. Un visage assez banal, ridé aux alentours de la bouche et brûlé de soleil ; le nez épaté, des yeux clairs sous des sourcils blond pâle. Aucune trace d'une intelligence exceptionnelle. La bouche était lourde, sans grâce.

Déjà, légèrement incliné, il s'excusait :

— Je suis heureux, monsieur, de vous connaître, et désolé d'avoir, par mégarde, surpris vos dernières paroles.

— J'espère ne pas vous avoir trop froissé, M^r Pennik ? dit Sanders, faisant assaut de courtoisie.

— Pas le moins du monde. J'avoue ignorer moi-même pourquoi je suis ici. Je n'ai fait qu'obéir au désir exprimé par M^{rs} Constable.

Il sourit et Sanders éprouva une curieuse réaction psychologique. En dépit de ses efforts, Pennik et sa réputation l'inquiétaient. Un trouble involontaire l'envahissait. Cet homme lit-il vraiment dans la pensée ?

— Si nous nous asseyions ? proposa Pennik. Ne voulez-vous pas une chaise, miss Keen ? Vous seriez mieux, assurément, que sur le bord de cette fontaine.

— Je suis très bien, merci.

— Vraiment ?

— J'en suis sûre.

La jeune femme lui adressa un sourire qui parut l'embarrasser. Il ne lui parlait pas sans une gêne visible : elle ne disparut qu'après qu'il se fut assis. Sanders l'observait.

— Nous mettons le docteur au courant de vos dernières performances, dit Chase.

Pennik ébaucha un geste de protestation.

— Je vous remercie, M^r Chase. Ai-je trouvé en lui un sympathisant ?

— À vous dire toute la vérité, il a été plutôt choqué.

— Vraiment ? Puis-je savoir, Monsieur, ce qui vous a choqué ?

Sanders s'énervait : Pennik le contraignait à la défensive. Que le

diable emporte ce regard insistant ! Il ne parvenait à l'éviter que pour rencontrer celui d'Hilary.

— Pas choqué, fit-il sèchement. Surpris, voilà tout. Quiconque se préoccupe comme moi de réalités telles que l'anatomie...

— Chut, dit Chase. Ne nous racontez pas d'horreurs...

— Tout scientifique refusera d'admettre... pareille prétention.

— Si je vous comprends bien, dit Pennik, la science doit nier tout ce qui va à l'encontre des théories généralement acceptées ?

— Mais non !

Pennik fronçait les sourcils mais l'œil restait railleur.

— Vous ne contesterez cependant pas la réalité des expériences tentées et réussies jusqu'à ce jour ?

— Je les admetts, jusqu'à un certain point. Mais vos prétentions les dépassent de beaucoup.

— Je ne saurais donc, selon vous, avoir progressé. Aurait-il donc été raisonnable de nier la télégraphie sans fil, pour la seule raison que les premières expériences n'avaient rien donné ?

(Attention ! L'argument par fausse analogie, pour être vieux, n'en est pas moins dangereux.)

— J'y venais, M^r Pennik. La télégraphie sans fil s'appuie sur des principes qu'on peut expliquer. Pouvez-vous en faire autant des vôtres ?

— À qui peut les entendre, oui.

— Mais pas à moi ?

— Monsieur, répondit Pennik d'un ton convaincu, efforcez-vous de me convaincre. Je raisonne faux, selon vous, parce que je procède par comparaisons : mais puis-je faire autrement, quand il s'agit de faits entièrement nouveaux ? Comment me ferais-je comprendre ? Supposons que je veuille expliquer les principes de la T.S.F. à un sauvage de l'Asie Centrale, ou plutôt – pardonnez-moi – à un Romain de haute culture du premier siècle après J. -C. Ces principes resteront, pour lui, aussi mystérieux que les résultats eux-mêmes ; il ne voudra croire ni aux uns ni aux autres. Et vous voudriez me voir vous faire, sans plus de précautions, un exposé rationnel de mes théories ?

» Accordez-moi au moins un certain délai et contentez-vous, pour l'instant, de savoir qu'à la base de mes raisonnements la pensée, l'onde-pensée, est une force physique très analogue au son. Par ailleurs, n'oubliez pas que, s'il faudrait deux mois pour faire comprendre la T.S.F. à un Romain instruit, cinq minutes ne suffiront

pas à vous expliquer la télépathie sans fil.

— Vous prétendez, insista Sanders sans tenir compte des derniers mots de Pennik, que l'onde-pensée est une force physique, comme le son ?

— Je le prétends.

— Mais le son peut être scientifiquement mesuré, pesé !

— Évidemment. Certaines vibrations ou notes peuvent briser le verre ou même tuer un homme. Il en est de même de la pensée.

L'homme parlait avec une limpidité presque pénible. L'idée première de Sanders, qui avait cru un instant avoir affaire à un fou, était évidemment à rejeter.

— Laissons pour un moment, M^r Pennik, la question de savoir si vous êtes capable de tuer par la seule pensée, comme un sorcier bantou. Restons dans les limites convenant à ma faible intelligence : que pouvez-vous exactement *faire* ?

— Je vais vous en donner un exemple, répliqua Pennik, très calme. Efforcez-vous de concentrer votre pensée sur un sujet quelconque, de préférence sur une personne ou une idée jouant un grand rôle dans votre vie, et je vous désignerai ce sujet.

La proposition tenait du défi.

— Et vous prétendez pouvoir en faire autant avec n'importe qui ?

— Presque avec quiconque. Naturellement, si, au lieu de m'aider, vous cherchez à dissimuler votre vraie pensée, ma tâche sera plus difficile, mais non pas impossible.

Cette simplicité, cette franchise désarmaient Sanders et l'irritaient ; dans son cerveau désarmé, les idées se heurtaient, à la recherche d'une retraite sûre.

— Et vous désirez que je vous mette à l'épreuve ?

— Si vous le voulez.

— Bien. Commençons donc, fit Sanders en s'apprêtant.

— Puisque vous... non ! non ! dit Pennik d'un ton chagriné. Cela n'ira pas.

— Quoi donc ?

— Vous cherchez, actuellement, à écarter de votre esprit toute idée personnelle ou importante : vous vous efforcez, mentalement, de calfeutrer hermétiquement votre cerveau. N'ayez pas peur, je ne vous veux pas de mal. Dois-je vous dire que vous avez décidé de concentrer vos pensées sur le buste en marbre d'un certain savant (Lister, je

crois), buste qui est placé sur la cheminée d'une bibliothèque ?

C'était rigoureusement vrai.

Il est certaines émotions dont les effets ne sauraient être mesurés parce qu'elles émanent d'une source inattendue. Il est assez désagréable d'être surpris à penser par quelque ami qui vous connaît bien ; mais que dire de la colère impuissante éprouvée à se sentir percé à jour par un inconnu ?

— Non ! Attendez ! dit Pennik en levant le doigt. Poursuivons l'expérience. Ce buste de Lister ne vous est rien, rien de plus que la statue d'Achille ou le fourneau de la cuisine. Voulez-vous que nous essayions encore une fois ?

— Un instant, s'interposa Hilary toujours assise sur le rebord de la fontaine, les mains crispées sur son mouchoir. Était-ce bien là votre pensée, Docteur ?

— Oui.

— C'est inouï, murmura Lawrence Chase. Comme je vous le disais dans ma lettre, Sanders, je ne vois là aucune supercherie. Ah ! Si Pennik vous avait demandé d'écrire sur un bout de papier, ou...

— Une supercherie ? dit Pennik avec une gaieté un peu forcée.

Et Sanders sentit qu'au plus profond de Pennik, se dissimulait une monstrueuse vanité. Il crânait et allait continuer à le faire !

— Ah ! Le *truc* ! C'est bien tout ce qui vous... nous fascine, nous les Anglais ! Nous continuons, Docteur ?

— D'accord.

— Alors je vais essayer... Ah ! C'est mieux, fit Pennik en mettant devant ses yeux ses doigts légèrement écartés. Vous ne trichez plus et vous avez concentré vos pensées sur une véritable émotion.

Sans hésitation, il se mit à parler de Marcia Blystone et de son voyage autour du monde en compagnie de Kessler.

Sanders souffrait. Il lui semblait qu'on lui tirait ses pensées comme un dentiste extrait la molaire d'un patient.

— Je ne vous ai pas importuné, je pense, dit Pennik s'interrompant. D'ordinaire, je suis moins explicite. Ma devise est celle de la reine Elisabeth : *video et taceo*. Je vois et je me tais. Mais j'ai accédé à votre désir, nettement exprimé. Vous m'avez demandé de vous dire le sujet de vos pensées. Nous pourrions, du reste, pousser l'expérience plus loin. Il est d'autres pensées que vous vous êtes efforcé de me cacher... Dois-je poursuivre ?

— Allez-y, dit Sanders, les dents serrées.

— Je préférerais...

— Allez-y, vous dis-je !

— Depuis votre arrivée dans cette maison, vous avez été violemment attiré par miss Hilary Keen, peut-être par réaction émotionnelle. Cette attirance est la raison de votre humeur. Vous vous êtes demandé si miss Keen ne vous conviendrait pas mieux que l'autre, votre fiancée.

— Je le savais ! s'écria Lawrence Chase en se levant d'un bond.

Hilary ne semblait pas avoir entendu ; elle fixait toujours, sans paraître le voir, le mince jet d'eau qui tombait dans la fontaine. La lumière brillait sur ses lourds cheveux bruns. Mais le ton de Pennik la fit cependant tressaillir.

— Me suis-je trompé, Docteur ? reprit Pennik, redevenu très calme.

Sanders ne répondit pas.

— La cause est entendue, dit Chase. Et moi, M^r Pennik, pouvez-vous me dire ce que j'en pense ?

— Je préfère me taire.

— Oh ! Me dira-t-on pourquoi l'on m'accuse sans cesse de bassesse ? Pourquoi l'on me suppose toujours des pensées...

— Nul n'a prétendu cela, dit Sanders avec douceur. Nos consciences ne nous permettent pas...

— Eh bien, qu'en pense Hilary, alors ? reprit Chase. Quel est donc le secret honteux qu'elle s'efforce de me cacher depuis que je la connais ?

Heureusement, on entendit de l'intérieur de la maison, de l'autre côté de la porte de verre flanquée de rideaux de velours, des pas pressés et un appel. Une petite femme souriante, le chapeau de travers, écarta la tenture : c'était, à n'en pas douter, la maîtresse de maison et Sanders salua sa venue d'un soupir de soulagement. Décidément, ce jeu était dangereux et pouvait mal finir ; la perversité humaine pousse les choses à aller trop loin. Comment se terminerait le week-end ?

III

— Comme je regrette de vous avoir ainsi abandonnés, dit Mina Constable. Tout est désorganisé et je ne sais comment faire.

Elle plut à Sanders. On la sentait saine, bien équilibrée. En dépit de son aspect fragile, Mina Constable était infatigable. Ses cheveux coupés court, très noirs, encadraient un visage très mobile aux grands yeux foncés, vifs et imaginatifs. Sanders la trouvait très élégamment habillée en dépit de son chapeau de travers. Il émanait d'elle un charme indiscutable. Toutefois la malaria l'avait marquée : on le voyait à ses pupilles et à la difficulté qu'elle avait à tenir son sac à main.

Mina Constable jeta un regard rapide par-dessus son épaule.

— Je... j'ai couru, dit-elle essoufflée, pour vous prévenir. Sam n'est pas de très bonne humeur. N'y prêtez pas attention, je vous en prie. Le pauvre a eu une bien mauvaise journée : cet accident stupide nous prive de nos domestiques. Dieu merci, ils n'ont que des égratignures. Je n'en plains pas moins ces pauvres gens. Oh !

La vue de Sanders la fit s'arrêter court. Chase présenta le médecin et montra à cette occasion un manque de tact assez inhabituel.

— Vous auriez tort de vous faire des illusions, Mina, dit-il gaiement en lui entourant les épaules de son bras. Voici un garçon qui n'a jamais entendu parler de vous. Vous n'êtes pas aussi connue que vous pourriez le croire.

— Je ne l'ai jamais cru, dit Mina sans rien perdre de sa bonne humeur.

— Il n'a jamais entendu parler, poursuivit Chase avec délices, de *My Lady Ishtar* ou de *Satan dans les faubourgs*, encore moins de... j'avais, en effet, oublié de vous dire, Sanders, que notre Mina s'est essayée au roman policier ; sans grand succès, du reste. Je n'ai jamais trouvé vraisemblable l'histoire de ce type qui promène un cadavre dans son auto à travers Londres et convainc enfin la police qu'il est mort dans Hyde Park, ni celle de l'héroïne qui perd la tête à toutes les pages. Il est vrai que si elle était moins bête, il n'y aurait pas d'histoire. Enfin !

— Je vous demande pardon, fit Sanders piqué au vif. N'êtes-vous pas l'auteur de *Double Alibi* ? Je vous connais parfaitement et je ne

suis pas de l'avis de Chase. On a dû souvent vous demander où vous aviez trouvé l'idée du poison utilisé ? C'est nouveau, et rigoureusement scientifique.

— Oh ! Je ne sais pas, dit Mina vaguement. Vous savez, on écoute les gens... on parle...

Le sujet semblait lui déplaire.

— Comme c'est aimable à vous d'être venu ! Je crains, malheureusement, que ce week-end ne soit complètement raté. Comment trouvez-vous Fourways ? La maison de mes rêves ! Dès ma plus tendre enfance... Oh ! Elle ne plaît pas à tout le monde ! Mais elle me convient. J'aime cette atmosphère, Sam aussi. Il est si compréhensif, si sensible ! Larry, soyez gentil : allez nous chercher à boire. Vite, un cocktail pour moi et le gin de Sam !

Elle se retourna, joyeuse, et Sam Constable entra dans la serre.

M^r Samuel Hobart Constable allait parler. Il s'arrêta soudain en voyant un inconnu. Il était, lui aussi, essoufflé, et sa grimace affectée voulait sans doute montrer que seule sa bonne éducation l'empêchait de donner immédiatement libre cours à son indignation. On l'avait décrit sous les traits d'un ogre, mais Sanders ne vit qu'un vieil homme affecté d'une soixantaine d'années, trop nourri, trop soigné, entêté. De taille moyenne, on ne pouvait cependant lui dénier une certaine élégance. Son costume de sport en gros tweed dénotait la recherche. Soudain il aperçut la fenêtre ouverte et s'approchant à pas comptés, la ferma non sans avoir jeté autour de lui un regard sévère.

— Comment allez-vous ? dit-il, ne s'adressant à personne d'autre qu'à Sanders.

— Tout va très bien, mon ami, dit Mina avec une gaieté un peu forcée. Larry va nous donner à boire. N'est-ce pas, Larry ? Après, nous nous sentirons mieux. M^{rs} Chichester a promis de venir nous préparer à dîner.

Son époux l'ignora. Il regardait toujours Sanders.

— Vous savez, sans doute, ce qui nous est arrivé. Ah ! Jeune homme ! Vous aurez beaucoup de chance si vous trouvez quelque chose à vous mettre sous la dent, dans cette maison en tout cas. Une certaine M^{rs} Chichester nous a promis un « morceau de viande froide » et « une bonne salade ».

À cette seule pensée, les joues de M^r Constable se colorèrent.

— Je suis très mécontent. Je voulais un dîner convenable et bien préparé. Mais puisque...

— Tu m'en vois désolée, Sam, répondit Mina en retirant son

chapeau pour le jeter sur un canapé d'osier. Je te comprends. Mais tout est fermé ce soir et nous n'avons rien d'autre ici que de la viande froide.

Sam Constable se tourna majestueusement vers sa femme.

— Est-ce ma faute, chère amie ?

— Cet accident n'a pas permis à la cuisinière...

— Cela ne me concerne pas. Ce n'est pas mon travail de courir en ville, un panier sous le bras. Comprends-moi, Mina, si tu as pu réussir à me traîner à travers mille kilomètres de marais pestilentiel (et tu devrais voir tes yeux, ma chère), je peux au moins espérer trouver de quoi manger chez moi. Enfin, peu importe : inutile de nous quereller en présence de nos hôtes.

— Je préparerai le dîner, si vous le voulez, proposa Herman Pennik.

C'était si inattendu que tous les regards convergèrent sur lui. Chase, qui sortait pour aller chercher les cocktails, se retourna. Sam Constable fut assez surpris pour lui parler.

— Vous êtes cuisinier, mon ami ? fit-il du ton dédaigneux de celui qui pense : j'aurais dû m'en douter. Encore un de vos talents ?

— Je suis très bon cuisinier. Vous n'aurez pas de dîner chaud, mais je vous assure que vous ne le regretterez pas.

Hilary se mit à rire, un rire de soulagement. Elle se leva.

— C'est parfait. Asseyez-vous donc, M^{rs} Constable, je vous en prie. En toute sincérité, ne trouvez-vous pas que l'on fait un peu trop de drame autour de ce dîner ? Si vous étiez aussi pauvre que moi, vous n'auriez de tels soucis. M^r Pennik fera le dîner et je le servirai.

— Non ! Non ! dit Pennik très choqué. Vous ! Servir ? Je ne le permettrai pas. Laissez-moi ce soin.

— Vous avez fait une conquête, miss Keen, dit Sam Constable.

L'idée de Pennik cuisinier ou la reconnaissance par Hilary Keen des goûts fastueux de son hôte semblait lui avoir rendu toute sa bonne humeur. Mina, après avoir consulté chacun du regard comme pour s'assurer qu'on ne tenait pas rigueur à son mari de ses petits travers, retrouva sa sérénité.

— Entendu, fit-elle. D'ailleurs Alexandre Dumas n'a-t-il pas cuisiné un dîner pour des gastronomes français ! Je voudrais pouvoir en faire autant ! Que ne puis-je en faire autant ! Il y a même dans la cuisine une toque de chef ; c'est un de ces bonnets blancs en forme de gâteau. Mettez-le, M^r Pennik.

— Cela lui ira très bien, dit Sam gravement. Mais il faut nous donner votre parole que vous ne nous empoisonnez pas.

Chase rentrait, traînant derrière lui une petite table dont les pieds raclaient le sol. Sam sursauta et fronça les sourcils.

— Oh ! Nous n'avons rien à craindre, dit Chase en posant un plateau chargé de bouteilles, de verres et d'un seau de glace pilée. Il n'aura pas besoin de nous empoisonner.

— Que voulez-vous dire ?

— Il lui suffira de penser à nous et... pffût ! Gin-and-it ou cocktail ?

— Que racontez-vous là ?

— La pure vérité, dit Chase en remplissant les verres. Allons, aux voix ! Pas de cocktail ? Parfait ! Et vous, Mina ?

— N'importe quoi, Larry. Un gin, si vous voulez bien.

— M^r Pennik, reprit Chase, nous assure que la pensée est une force physique et nous sommes de son avis. Mais il va plus loin : d'après lui, elle peut tuer.

Une expression de désespoir se peignit sur le visage de Sam Constable, alors qu'il prenait son verre des mains. Ne cessera-t-on pas, semblait-il dire, de me tourmenter, de me poursuivre ainsi ?

— Vraiment ? dit-il d'une voix lasse après avoir avalé à grand bruit une gorgée de gin. Vous avez, je le vois, recommencé le jeu des devinettes ?

— Si vous ne me croyez pas, Sam, demandez à Sanders ! M^r Pennik l'a prié de concentrer sa pensée et l'a devinée aussitôt, en dépit des efforts de Sanders qui cherchait à la déguiser. Il lui a même dit...

— D'autres choses, interrompit Hilary Keen, les yeux fixés sur la fontaine.

— Je crains fort de m'être trompé et de ne pas en avoir pour mon argent, dit Sam en regardant Sanders par-dessus son verre. Dites-moi, jeune homme, vous êtes bien médecin ?

— Oui.

— Médecin légiste au Home Office ?

— Sans doute.

— Et vous croyez à toutes ces stupidités ?

— Pas nécessairement, M^r Constable. Mais je dois reconnaître que M^r Pennik m'a infligé une preuve très remarquable de ses dons.

L'hôte se leva d'un bond.

— Mina ! Pour l'amour de Dieu ! Allez-vous cesser de secouer ce verre, comme une vieille ivrogne dans un bar de troisième ordre ? Si vous tremblez trop fort pour le tenir convenablement, posez-le, cela serait au moins plus décent !

Il s'arrêta court et eut le bon goût de paraître regretter ses paroles, d'une méchanceté involontaire ; le tremblement nerveux, suite de la malaria, est assez visible pour qu'il soit inutile de le faire remarquer.

Mina ne dit rien.

— Je... bien... je m'emporte, je crois, grommela-t-il. (Il vida son verre, fit mine d'y boire encore, le posa et s'assit.) Vraiment, vous devriez m'épargner ! Mina, i je le dis souvent, me tuera. Elle laisse tomber tout ce qu'elle prend à la main. C'est la malaria, je le sais bien, mais c'est insupportable. Quant à cette histoire de divination de pensée, c'est une stupidité, une inconcevable stupidité ! C'est... (Les veines de son front se gonflèrent.)... c'est la négation de tout ce que nous avons appris. C'est contraire à l'ordre de la Nature. Voilà !

— Tu t'énerves, dit Mina, les yeux brillants. C'est fascinant, ne le nie pas ! Tu sais très bien que M^r Pennik a lu ta pensée quand il l'a voulu. Tu l'as interrompu, tu as protesté au moment même où il allait parler. Puis tu t'es refusé à toute nouvelle épreuve. Je regrette, mon cher, mais il t'est impossible de nier.

Sam Constable jeta à sa femme un regard dépourvu d'aménité.

— Ne pourrions-nous pas changer de sujet ? fit-il.

(Et sortant sa montre pour l'étudier avec soin.) Ah ! C'est très bien ! Il est presque 7 heures et demie. L'heure du bain et de la toilette du soir.

— Tu ne songes pas à t'habiller pour dîner, Sam ?

— Et pourquoi changer d'habitude, chère amie ? fit-il très digne. Je m'habillerais pour dîner au milieu de foutus nègres et je négligerais de le faire chez moi ?

— Comme il te plaira.

— Je te remercie. Il me plaît, en effet. Parker a préféré passer la nuit à l'hôpital et je le regrette. Lui seul a jamais été capable de me servir convenablement. Enfin ! Nous n'y pouvons rien. Il te faudra le remplacer, ma chère, si tu t'en sens capable. Je... heu... (Relevant la tête, il se tourna vers Pennik.) Encore une fois, mon ami, merci de bien vouloir préparer le dîner. Voyons... Croyez-vous pouvoir être prêt vers 8 heures ? Au plus tard, n'est-ce pas ?

— Comme vous le voudrez, dit Pennik. (Il réfléchit.) Mais je ne pense pas, M^r Constable, que vous ayez un quelconque dîner.

— Pas de... Que diable voulez-vous dire ?

— Je ne crois pas que vous serez encore vivant à cette heure-là.

Dix bonnes secondes s'écoulèrent avant qu'on eût compris le sens de ces derniers mots. Et le silence qui les suivit n'en parut que plus long.

Pennik, jusque-là, ne s'était pas mêlé à la conversation et l'on avait même oublié sa présence, qui ne s'en faisait que plus formidable. Il était confortablement assis dans son fauteuil, les jambes croisées, très calme, les mains si serrées qu'il en avait les lunules des ongles bleues. Dans la grande serre, le moindre son s'amplifiait, se répercutait étrangement : le murmure du jet d'eau, le raclement d'une semelle sur le sol carrelé. Et soudain, la serre sembla beaucoup trop froide.

De la voix assourdie d'un enfant incrédule, Sam Constable rompit le silence.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne crois pas que vous viviez jusque-là.

Lawrence Chase se leva brusquement.

— Une attaque ? demanda l'hôte, inquiet.

— Non.

— Dans ce cas, mon ami, voulez-vous avoir la bonté de vous expliquer ? Tenter d'effrayer... (Sam Constable s'interrompt, jeta autour de lui un regard soupçonneux et prit son verre.) Vous ne prétendez pas qu'on ait empoisonné ce gin ?

— Non.

— Je sais ce qu'il veut dire, fit Hilary, très calme. M^r Pennik, pouvez-vous ou croyez-vous pouvoir lire actuellement dans la pensée de chacun de nous ?

— Peut-être.

— L'un de nous a donc l'intention de tuer M^r Constable dans un très court délai ?

— Peut-être.

Il y eut un nouveau silence.

— Bien entendu, reprit Pennik, scandant chaque mot, je ne dis pas que le fait se produise certainement. Je... j'ai cependant des raisons de le prévoir. Je mettrai votre couvert, M^r Constable, mais il est possible que votre place reste vide. (Il leva les yeux.) Et vous qui prenez si fort ce que vous appelez l'esprit sportif, vous voilà prévenu.

— C'est ridicule ! s'écria Chase. Vous ne nous ferez pas croire...

Sam murmura quelques mots indistincts et releva la tête. Sur son visage parut une expression nouvelle, décidée, que Sanders ne put s'empêcher d'admirer.

— Très bien ! Me voilà donc prévenu et je vous en remercie. Monsieur. J'ouvrirai l'œil. Mais qui va m'assassiner ? Ma femme ? Qui s'efforcera ensuite de faire croire à l'accident ? Sois prudente, Mina ! N'oublie pas que tu parles en dormant. Il te faudra rester vertueuse, après ma mort. (Son coude heurta un verre qui s'écrasa au sol.)... Allons ! Cela ne tient pas debout ! Je monte m'habiller. Faites-en autant.

— Sam ! Il a dit la vérité ! fit Mina.

— Calme-toi, ma chère. Reprends tes esprits.

— Sam ! Je t'assure : il est convaincu de dire la vérité.

— J'ai trouvé une valise devant la porte, dit l'hôte. C'est la vôtre, sans doute, Docteur ? Elle est dans le hall. Je vais, si vous le voulez bien, vous montrer votre chambre. Larry, voulez-vous conduire M^r Pennik à la cuisine ? Brr ! Qu'il fait froid, ici !

— Oui, dit Pennik gravement. J'aurai un mot à dire à M^r Chase.

— Sam ! cria Mina.

Une main ferme s'abattit sur son bras et Sam entraîna sa femme. Sanders, en sortant, eut le temps de voir Pennik et Chase debout près de la jungle miniature, auprès de la petite table. Pennik murmura quelques mots à Chase qui tressaillit. Une horloge sonna 7 heures et demie.

IV

Il était 8 heures moins le quart quand Sanders perçut un cri léger venu de la chambre voisine ; celle d'Hilary Keen.

Pour échapper un instant à l'atmosphère étouffante de la maison, prenant à peine le temps de fermer sa porte, Sanders s'était précipité sur la fenêtre pour l'ouvrir en grand et tenter, en vain, de relever les épais rideaux qui la garnissaient. Un bref bain froid lui avait fait du bien. Il avait allumé une cigarette et s'accordait quelques instants de repos avant de passer son smoking.

Malgré cette démonstration de télépathie, Herman Pennik n'était-il qu'un... Quoi ? Oui, on avait crié dans la chambre voisine, Sanders l'aurait juré. Les murs épais ne permettaient pas de localiser aisément les sons. Il entendit un bruit de fenêtres brisées, puis plusieurs choses se passèrent en même temps.

Les lourdes tentures de la fenêtre s'agitèrent, balayant la table voisine, dont la lampe en vieille porcelaine se fracassa sur le sol. Puis une pantoufle de satin noir parut, suivie d'une jambe gainée de soie claire, puis un bras et la manche d'une robe bleu foncé ; pour finir Hilary Keen, hors d'haleine, trébucha dans la pièce. Une peur frénétique pâlassait ses yeux ; elle semblait sur le point de s'évanouir.

— Pardonnez cette intrusion, dit-elle avec effort. C'était plus fort que moi. Il y a quelqu'un dans ma chambre.

— Et qui donc ?

— Je suis passée par la fenêtre. Il y a un balcon. Permettez-moi de m'asseoir un instant. J'en ai besoin.

Son émoi permit à Sanders de dégager le trait dominant de son caractère : l'insatisfaction. Toute sa personne le dégageait, même son teint de marbre. L'une des épaulettes de sa robe avait glissé, elle la remonta d'un geste vif. En enjambant le balcon, elle avait sali ses mains et ses bras ; Sanders crut pendant un instant qu'elle allait éclater en sanglots. Elle s'assit sur le bord du lit.

— Calmez-vous, dit-il. Que s'est-il passé ?

Avant qu'elle ait pu répondre, on frappa violemment à la porte. Hilary se dressa d'un bond.

— N'ouvrez pas ! N'ouvrez pas, je vous en supplie ! Je...

Elle s'interrompit et poussa un soupir de soulagement en voyant la porte tourner sur ses gonds. Sam Constable, en pantoufles et en robe de chambre, entra rapidement.

— Quel est ce bruit ? J'ai cru que la maison s'écroulait. Ne peut-on laisser les gens s'habiller en paix ?

— Toutes mes excuses, dit Sanders. La lampe est tombée.

Peu importait la lampe à Sam ; l'œil rond, il regardait l'un après l'autre ses deux invités, tirant déjà ses conclusions.

— Vraiment, je ne m'attendais pas...

— Inutile, M^r Constable, interrompit Hilary, très froide. Ce n'est pas ce que vous pensez.

— Puis-je vous demander, miss Keen, dit l'autre reprenant son allure compassée, ce que vous entendez par là ? Vous ai-je demandé une explication quelconque ? (Tremblant d'indignation, il passa la main dans ses épais cheveux gris.) J'entends du bruit. J'accours pour trouver en mille morceaux une lampe de valeur et deux de mes invités dans une situation que, de mon temps, on eût jugée pour le moins curieuse. Mais ai-je posé une question ?

— Miss Keen me disait... commença Sanders.

— Qu'il y avait quelque chose dans ma chambre, dit Hilary. J'ai eu peur et j'ai couru ici, en passant par le balcon. Voyez mes mains ! Je regrette infiniment d'avoir brisé cette lampe ; je l'ai fait tomber en entrant par la fenêtre.

— C'est sans importance, dit Sam Constable avec un coup d'œil entendu. Je regrette seulement que vous ayez eu peur. Une souris, peut-être ?

— Je... je ne sais pas.

— Ce n'était pas une souris ? Quand vous aurez retrouvé la mémoire, prévenez-moi. J'aviserais. Mais veuillez m'excuser : je ne veux pas vous déranger plus longtemps.

Sanders comprit que tout essai de justification ne pourrait qu'aggraver les soupçons de son hôte. Sam Constable réalisait apparemment qu'il pouvait pousser son avantage.

— Personne n'a encore tenté de vous assassiner, M^r Constable ?

— Pas encore, Docteur. Pas encore, je suis heureux de le dire. L'album est toujours à sa place habituelle, sur l'étagère. À tout à l'heure !

Sanders fixa d'un œil surpris la porte refermée.

— Que veut-il dire par là ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Hilary. Et, pour l'instant, je ne sais si je dois rire ou pleurer. Toute cette affaire n'a eu jusqu'ici d'autre résultat que de vous mettre dans une situation embarrassante.

— Peu importe. Parlons plutôt de vous. Ne vous trouviez-vous pas vous-même, il y a quelques instants, dans une situation particulièrement désagréable ?

Elle était plus calme, mais le choc éprouvé n'était pas sans avoir laissé de traces. De brefs frissons la secouaient.

— Ce n'est rien. Me permettez-vous de me laver les mains chez vous ? Je ne tiens pas à rentrer tout de suite dans ma chambre.

Du geste, il indiqua la porte de la salle de bains et reprit la cigarette qu'il avait posée à l'entrée de la jeune femme. Cette soudaine apparition l'avait troublé, à plus d'un titre. Quand Hilary revint, elle avait visiblement repris tout son sang-froid.

— J'avais besoin de réfléchir, dit-elle, et je regrette, Docteur, de ne rien pouvoir vous expliquer. Croyez-moi, nous allons ici à la catastrophe et je ne tiens pas à apporter mon tribut aux difficultés que je prévois. Ce n'était rien...

— Si, le danger était précis. Pour parler franc, a-t-on tenté de vous sauter dessus ?

— Je ne comprends pas.

— Vraiment ?

— Pas dans le sens où vous l'entendez. C'était... autre chose. (Elle frissonna.) J'ai perdu la tête, voilà tout. (Elle s'assit.) Pourrais-je avoir une cigarette ? Voulez-vous connaître la vraie raison du malheur que je redoute ?

— Parlez.

— Quand j'étais petite, mon livre préféré était un recueil de contes dont certains, pourtant, étaient assez terrifiants. Ils parlaient d'un monde où l'on pouvait tout obtenir à condition de se concilier les bonnes grâces d'un sorcier. Il y en avait un sur un tapis volant, qui transportait son propriétaire dans les airs, à la seule condition que ce dernier ne pensât jamais à une vache. Sinon le tapis redescendrait aussitôt à terre.

» À première vue, il n'y avait aucune raison pour qu'il pense à une vache. Mais sachant qu'il ne le devait pas, il ne pouvait s'empêcher de le faire. Et l'idée lui en venait dès qu'il voyait le tapis. Non, ne craignez rien ; je n'ai pas perdu la raison. Enfant, je ne comprenais pas la psychologie de l'histoire qui me déplaisait fort. Mais elle n'en est pas moins vraie. Ici, l'on nous présente un homme qui « lit la pensée »

et, dès lors, nous ne pensons plus qu'à ce que nous voulons cacher, quoi que nous fassions.

— Qu'importe ?

— Oh ! Ne vous faites pas si... si vertueux !

Sanders réfléchit.

— Je n'en ai nulle intention, dit-il, mais je ne vous comprends pas. Pourquoi donner à cela une telle importance ? Pour moi, je suis assez de l'avis de Larry Chase : il serait évidemment désagréable que toutes nos pensées soient sues, mais, après tout, nous ne sommes pas des criminels.

— En êtes-vous bien sûr ? Du moins en puissance ? Prenez mon cas : j'ai une belle-mère. Je la hais. Je souhaite sa mort. Qu'en dites-vous ?

— Ce n'est pas un bien terrible secret.

— Je veux sa fortune, poursuivit Hilary. Ou plutôt celle de mon père, dont elle a l'usufruit. Or elle a épousé mon père alors qu'il avait l'âge de M^r Constable. Elle a mon âge environ, et jouit d'une santé de fer... Dites-moi, que pensez-vous de notre télépathe, M^r Pennik ?

— À mon avis, c'est un imposteur, dit Sanders.

Hilary, qui fixait avec attention la fumée de sa cigarette, leva des yeux dans lesquels on lisait la surprise, l'alarme et, semblait-il, une sorte de soulagement. En quelque coin secret de son âme, elle ne pouvait s'empêcher, selon Sanders, de croire au pouvoir surnaturel d'Herman Pennik.

— Comment pouvez-vous... N'a-t-il pas lu dans vos pensées ?

— Apparemment. Mais j'ai réfléchi. Il y a peut-être à ce problème une solution très simple : Larry Chase.

— Larry Chase ? Comment cela ?

— Il parle beaucoup, vous le savez. Les gens l'intéressent. Il est parfaitement capable de vous raconter la vie d'un tiers et plus tard de nier, en toute sincérité, vous en avoir dit un seul mot. Et vous m'y faites penser : il était renseigné sur Marcia Blystone et certains sujets qui me sont personnels. Il m'en a même dit quelques mots dans une de ses lettres. Pennik est peut-être habile à faire parler les gens sans qu'ils le sachent.

— Ceci n'expliquerait pas que Pennik ait pu deviner *quand* vous penseriez à certaines choses.

— Je n'en suis pas sûr. Il est bon psychologue, admettons-le. Tous les tireurs de cartes doivent l'être.

— Et le buste de Lister ? Et... Excusez-moi de mentionner ce détail... Ce qu'il a dit, pour finir ?

— J'admets ne pas expliquer Lister. Quant à ce que vous appelez le dernier « détail », il tend simplement à prouver que je ne suis pas aussi impassible que je le souhaiterais.

Pendant plusieurs minutes, Hilary ne répondit pas. Puis, jetant sa cigarette dans la cheminée vide, elle se leva et fit quelques pas sur le tapis.

— Il y a aussi cette prophétie sur M^r Constable.

— M^r Constable, dit poliment Sanders, est encore du monde des vivants. Et même si Pennik lit la pensée, je veux être pendu s'il peut prédire l'avenir.

— Si tout cela n'est qu'une formidable imposture...

— Je ne vais pas si loin. Pennik peut très bien disposer d'une certaine force télépathique, doublée d'un remarquable don de déduction et d'un peu de tricherie. Beaucoup l'ont fait avant lui...

— Vous ne croyez donc pas que la pensée soit une arme ?

— Jusque dans ma tombe je dirai le contraire !

La montre de Sanders marquait 8 heures moins 1 quand Mina Constable commença à crier.

Des cris de bête, de souffrance plus que de peur. Mina semblait en même temps vouloir crier et parler. On ne comprenait que le nom de son mari, répété sans fin. Hilary, la main sur le manteau de la cheminée se retourna, terrifiée. Visiblement, elle ne supporterait pas longtemps ces cris, et Sanders craignit qu'elle ne se mette à hurler aussi.

Mina criait encore quand il ouvrit la porte de sa chambre. Il devait, par la suite, décrire bien souvent la scène qui s'offrit à ses yeux.

Sam Constable, en smoking, s'appuyait sur la rampe à moins d'un pas de la première marche de l'escalier. Il avait perdu l'équilibre et s'était effondré, une main sur la rampe. L'autre main se leva, agitée de mouvements spasmodiques, les doigts contractés. Un instant, Sanders put craindre qu'il ne passât par-dessus la rampe et ne tombât. Mais le poids l'emporta sur le mouvement et Constable roula sur le palier. Une main frappa à plat le tapis avec un bruit sourd.

Les cris cessèrent.

Mina Constable, mordant son mouchoir, se tenait debout dans l'encadrement de la porte de sa chambre. Elle restait immobile. La fin de ces cris perçants permettait de penser : Sanders courut s'agenouiller

auprès du corps. Sous son doigt, le pouls de Constable battit faiblement, et s'arrêta. L'homme était mort.

Sanders, toujours à genoux, regarda autour de lui. Sur le palier, trois portes ouvertes : celle de la chambre de Mina, la sienne et celle d'Hilary. Son regard plongeait obliquement dans celle de cette dernière. Il voyait sous les chaises, sous le lit et même sous la coiffeuse dans le coin le plus éloigné de la pièce. Et son œil distingua, sous la coiffeuse, un objet, oublié sans doute, mais dont il devait se souvenir plus tard. C'était une toque blanche de cuisinier.

Un joyeux carillon, puis quelques notes plus graves. La vieille horloge du palier sonna 8 heures.

V

Du coin de l'œil, Sanders remarqua soudain la présence sur le palier de trois personnes, en dehors de lui-même. Mina Constable était toujours debout devant sa porte. Sa mâchoire tremblait. Hilary avait fait deux pas en avant. À l'autre bout du palier, Lawrence Chase venait d'ouvrir une autre porte, celle de sa chambre. Nul ne bougeait.

Une lampe éclairait faiblement un coin du palier, du côté de la pendule, projetant sur le visage et le corps de Sam Constable l'ombre des barreaux de l'escalier. Méthodiquement, s'interdisant toute autre pensée, Sanders examina le corps. Ce qu'il vit n'était pas pour l'alarmer, bien au contraire. Et pourtant...

Il devina plutôt qu'il ne vit Chase s'approcher sur la pointe des pieds et tenter, en vain, de regarder par-dessus son épaule. Mais il ne se retourna pas avant que l'avocat, dans une sorte de transe, lui ait saisi le bras. Chase n'avait ni col ni veston et son cou, sortant du plastron ouvert, semblait encore plus long. Il tenait son col à la main.

— Dites ? fit Chase la voix rauque. Il n'est pas mort ? Vous n'allez pas me dire qu'il est mort ?

— Si.

— Sam est mort ?

— Voyez vous-même.

— Mais c'est impossible, voyons ! fit Chase en secouant Sanders d'une main et agitant son col de l'autre. Ce n'est pas vrai ! Il ne voulait pas... Il ne pouvait pas...

— Qui ?

— Peu importe. De quoi est-il mort ? Dites-le-moi ! J'ai besoin de le savoir !

— Doucement ! Vous allez me faire passer pardessus la rampe ! Sapristi ! Voulez-vous me lâcher ! Une rupture d'anévrisme, sans doute.

— Une rupture ?

— Oui. Ou bien un simple arrêt du cœur. Quand le cœur flanche. Allez-vous me lâcher, oui ou non ? fit Sanders en écartant de la main le col que l'autre lui agitant dans la figure. Vous l'avez entendu parler lui-même d'une rupture d'anévrisme. Savez-vous s'il avait une maladie

de cœur ?

— Son cœur ? répéta Chase soudain plein d'espoir. Je ne sais pas. Probablement. Mais oui ! C'est cela ! Pauvre vieux Sam ! Demandez à Mina.

Hilary s'était approchée, très calme. Sanders leur prit le bras à tous les deux.

— Écoutez-moi bien. Restez ici avec lui. Ne le touchez pas et ne permettez pas qu'on en approche. Je reviens.

Il s'avança vers la porte que Mina Constable tenait toujours entrouverte. D'un geste doux, il la força à rentrer dans sa chambre, la suivit et referma la porte.

Elle ne résistait pas mais ses genoux fléchissaient, semblaient se désarticuler comme ceux d'un pantin. Il la soutint sous les bras et l'assit doucement dans un fauteuil. Elle n'avait pas fini de s'habiller. Elle portait une robe de chambre rose qui l'enrobait tout entière, à l'exception de ses mains nerveuses et de son visage auréolé de cheveux bruns. La robe de chambre était assez malpropre. Au coude, on voyait des taches blanchâtres ; on eût dit de la bougie. Passive, elle ne fit mine de résister que quand elle eut compris qu'on l'éloignait de son mari.

— Ne vous agitez pas, M^{rs} Constable. Nous ne pouvons plus rien faire maintenant.

— Mais il n'est pas mort ! C'est impossible ! J'ai vu...

— Je crains fort qu'il ne le soit.

— Vous devriez savoir ! Vous êtes médecin. Êtes-vous sûr de ce que vous dites ?

Sanders, d'un signe de tête, acquiesça. Après un long silence coupé de frissons, elle se renversa sur le dossier de son fauteuil. Il semblait que la peur la quittât pour faire place à une émotion nouvelle. Elle luttait visiblement, et soudain ses grands yeux se remplirent de larmes.

— Le cœur, n'est-ce pas, M^{rs} Constable ?

— Que dites-vous ?

— Il avait le cœur faible ?

— Oui. Il a toujours... Mais non ! Pas du tout ! s'écria Mina, reprenant conscience. Il avait le cœur en parfait état ! Le D^r Edge le lui disait encore il y a huit jours. D'ailleurs, qu'importe, maintenant ? Je ne sais pas... Je ne lui ai pas donné ses deux mouchoirs. C'est la dernière chose qu'il m'ait demandée.

— Que s'est-il passé, M^{rs} Constable ?

— Je ne sais pas. Je ne sais rien.

— Pourquoi avez-vous crié ?

— Laissez-moi, je vous en prie !

Sanders essayait de cacher la sympathie qu'il éprouvait et qu'il ne devait pas montrer.

— Excusez-moi, M^{rs} Constable. Il est des choses que nous devons savoir. Nous allons prévenir le médecin, son médecin, et peut-être même la police.

Elle se raidit.

— Je m'occuperai de tout si vous voulez bien me dire ce qui est arrivé.

— Oui, vous avez raison, dit-elle en larmes. Je vais essayer. Merci de votre offre.

— Parlez donc.

— Il était là...

Ils étaient dans la chambre à coucher de Mina Constable, dont l'ameublement ne manquait pas d'austérité. Une salle de bains assez exigüe donnait sur la chambre de son mari. Toutes les portes étaient ouvertes. Mina se redressa et se passa la main sur le front.

— Il était là. Il venait de finir de s'habiller. J'étais assise devant ma coiffeuse. Je n'étais pas prête ; je l'avais aidé à s'habiller et j'étais en retard. Les portes étaient ouvertes. « Je descends ! » m'a-t-il crié. Ce sont ses dernières paroles ! J'ai répondu : « Très bien ! »

Un flot de larmes envahit ses yeux, qui restèrent fixes.

— Oui. Et alors ?

— J'ai entendu refermer sa porte, celle qui donne sur le palier.

De nouveau, elle s'arrêta.

— Continuez, je vous en prie.

— Je me suis demandé alors s'il avait pris ses deux mouchoirs, celui du smoking et l'autre.

— Oui ?

— Je voulais m'en assurer. Je me suis donc levée et j'ai mis ma robe de chambre. (Du geste, elle illustrait son récit.)... Puis j'ai ouvert la porte... Celle-ci. Je le croyais déjà au bas de l'escalier. Mais non ! Il était encore sur le palier. Il me tournait le dos. Il m'a semblé danser, ou trébucher, je ne sais pas.

Elle se tut. En vain elle s'empêchait de grimacer.

— Danser, dites-vous ?

— On l'eût dit. Il est tombé sur la rampe. J'ai eu peur qu'il ne bascule par-dessus. J'ai commencé à l'appeler. Je savais qu'il allait mourir.

— Comment cela ?

— Je le sentais.

— Ah !

— C'est tout. Vous êtes sorti de votre chambre. J'ai entendu ce que vous avez dit à Larry Chase.

— C'est bien. Vous m'en avez dit assez, M^{rs} Constable. Je me charge du reste. Reposez-vous. Encore une question, cependant : n'avez-vous vu personne d'autre sur le palier ?

— Non.

— Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où vous avez parlé pour la dernière fois à votre mari et celui où vous l'avez vu ?

— Une minute environ. Pourquoi ?

— Je voulais connaître approximativement la durée de la crise qui l'a terrassé.

Dans sa voix, il décela une intonation nouvelle, étrange : elle semblait cacher quelque chose. Elle reprit, volubile :

— Je ne puis pas m'allonger, me coucher. Non, c'est impossible. Je veux être près de lui. Penser. Oh ! Mon Dieu, aidez-moi !

— Étendez-vous un instant, M^{rs} Constable. Vous vous sentirez mieux.

— Non !

— Voilà qui est mieux, dit Sanders en ramenant sur elle le couvre-pieds. Un instant.

Son profond soupir le rassura. Ne pourrait-il pas trouver dans cette maison un somnifère, un peu de bromure ? Une femme imaginative et nerveuse du genre de Mina Constable devait en user. Et il voulait l'endormir avant qu'elle ait eu le temps de penser à Herman Pennik. Il passa dans la salle de bains. L'obscurité complète y régnait et il tourna le commutateur. Une petite pièce exiguë, carrée, sentant l'humidité, sans autres meubles qu'une baignoire, un porte-serviettes, un lavabo à double robinet et une armoire à pharmacie. Dans cette dernière, si encombrée qu'il lui fallut y fouiller avec prudence pour ne rien faire tomber, il trouva des comprimés de morphine prescrits par le D^r Edge.

Sanders en fit tomber deux dans le creux de sa main, referma l'armoire et scruta son visage dans le miroir de la porte.

— Non ! fit-il après une courte réflexion.

Il remit les comprimés dans leur boîte et revint dans la chambre. Mina Constable était toujours allongée, très calme, les yeux mi-clos.

— Je ne m'éloigne pas, dit-il. Pouvez-vous m'indiquer le nom du médecin traitant votre mari ?

— Non... oui. Le D^r Edge. Vous pouvez lui téléphoner. Grovetop 62.

— Voulez-vous que j'éteigne cette lampe, au-dessus de votre tête ?

— Non !

Ce ne fut pas son geste de défense qui lui fit retirer la main. Ce qu'il venait de voir le confirmait dans sa crainte instinctive : il s'abstiendrait de soigner qui que ce fût dans cette maison. Sur la table de nuit, près du lit, un bloc-notes, plusieurs crayons fraîchement taillés, des feuilles de papier froissé. Tous les crayons avaient été mordus par une dent impatiente. Sous la table, plusieurs rayons étaient bourrés de livres. Jeté entre un dictionnaire d'Oxford, un recueil de synonymes, des carnets, des coupures de journaux, il vit un mince et grand volume relié en imitation de cuir laissant lire son titre tracé en lettres manuscrites, *New Ways of Committing Murder*, « Nouvelles Recettes de Meurtres. »

Sanders s'en fut doucement sur le palier. Hilary Keen et Lawrence Chase, tournant le dos au corps couché au pied de la rampe, attendaient. Ils s'efforçaient au calme.

— Eh bien ? dit Chase, tenant toujours à la main son col froissé.

— Vous savez où est le téléphone. Appelez donc Grovetop 62 et demandez au D^r Edge de venir d'urgence. Nous n'aviserons pas la police, pour l'instant.

— La police ? À quoi pensez-vous ?

— Vous n'avez pas besoin d'être télépathe pour le deviner... À propos, où est donc Pennik ?

Les trois se regardèrent. L'absence de Pennik était un fait tangible. Dans la maison régnait un silence total, que rompaient seuls le tic-tac de la pendule et, de temps à autre, un sanglot étouffé, venu de la chambre de Mina.

— Je vais aller auprès d'elle, dit soudain Hilary.

Sanders s'interposa.

— Dans une minute. Il nous faut tenir conseil pour préparer les

réponses aux questions qui pourraient nous être posées. Où est Pennik ?

— Pourquoi me regardez-vous ? dit Chase. Dois-je, à votre avis, être mieux renseigné que les autres sur ce point ?

— N'est-ce pas vous qui l'avez accompagné en bas avant de monter vous habiller ?

— C'est juste. Oh ! Deux minutes tout au plus, il y a de cela plus d'une demi-heure. Je suis remonté aussitôt et n'ai pas quitté ma chambre. Quel numéro, disiez-vous ? Grovetop 62 ? Parfait. Le D^r Edge ? Je vais lui téléphoner.

Il fit demi-tour, faillit heurter le corps de Constable, et hésita quelques instants avant de descendre l'escalier à grandes enjambées. Le visage d'Hilary Keen restait indéchiffrable. Elle fit un pas et trouva de nouveau Sanders sur son chemin.

— Ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux me laisser aller ? dit-elle. La pauvre femme pleure.

— Écoutez-moi. Je n'ai pas d'ordres à vous donner, je le sais. Mais j'ai déjà été mêlé à des affaires criminelles. (Un seul cas, à la vérité, qui lui avait laissé des souvenirs assez vifs.) Et je sais, par expérience, qu'on risque gros à ne pas dire, dès le début, toute la vérité. Voulez-vous répondre, franchement, à une question précise ?

— Non.

— Cependant...

— Non, je vous le répète. Je vais rejoindre Mina. (Et soudain, se ravisant, l'œil amusé, presque ironique :) D'accord, posez votre question, vite !

— Quelqu'un ou quelque chose vous a terrifiée cette nuit. Était-ce Pennik ? Est-il venu chez vous ?

— Grands dieux ! Non !

— Ah ! fit Sanders soulagé. Alors, tout va bien.

— Pourquoi croyez-vous que Pennik aurait pu pénétrer dans ma chambre ?

— Peu importe. Une simple idée.

— Cela importe, ne vous en déplaît, rétorqua Hilary dont les joues se colorèrent. Pourquoi, je vous prie, M^r Pennik serait-il venu chez moi ? Pour quelle curieuse raison suis-je ici suspectée de chacun ? De Larry Chase, de M^r Constable et de vous ?

— Ce n'est pas vous que nous soupçonnons, mais nous-mêmes.

— Expliquez-vous, je vous prie.

— Je regrette d'avoir soulevé ce sujet. Dans notre situation...

— Oh ! Il ne vous entendra pas ! Il est mort.

— Je veux simplement dire...

— Je le regrette aussi, dit Hilary, la voix brusquement changée, portant à sa bouche ses doigts qu'elle mordit nerveusement.

Elle parut sur le point de fondre en larmes, et l'attitude de Sanders se modifia.

— J'ai simplement voulu savoir ce qui a pu vous effrayer, qui n'est pas, à mon avis, sans quelque rapport avec ce mort, qui ne peut pas nous entendre, comme vous le disiez vous-même.

— Vous me trouvez donc bien dure ? dit Hilary, très calme. Oubliez-vous mes occupations ? Oubliez-vous que j'en sais probablement autant que vous du crime et des criminels ? Oh ! vous ne me connaissez pas : je ne suis qu'une humble assistante perdue dans la foule de celles qui mettent au point les dossiers criminels, avant jugement. Mais je ne veux rien savoir de ce qui s'est passé ici. Rien. (Du doigt, elle lui toucha la main.) Pourquoi avez-vous parlé de M^r Pennik ?

— Venez ici, dit Sanders en la poussant vers la porte de sa chambre restée entrouverte. Baissez-vous et regardez sous votre coiffeuse. Voyez-vous ce qu'il y a au sol ? Cette toque de cuisinier ?

— Eh bien ?

— M^{rs} Constable l'avait offerte à Pennik, lui avait dit de s'en coiffer. Je me demandais... (Et voyant l'expression concentrée de son visage :) Non, ce n'est rien, sans doute. Une simple coïncidence. Si vous m'assurez que ce n'était pas Pennik, nous n'en parlerons plus.

— Pennik, cet inoffensif petit bonhomme...

— Libre à vous d'en juger ainsi. Inoffensif ou non, je voudrais bien savoir où il est actuellement !

Sans bruit, Lawrence Chase remontait en courant l'escalier ; il était hors d'haleine.

— Tout est en règle, dit-il. Le D^r Edge va venir.

De ses doigts longs et puissants, il étreignit la pomme d'escalier.

— Dites donc, Sanders, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait tout de même mieux aviser la police ?

— Pourquoi nous presser ?

— Le D^r Edge assure que Sam avait le cœur en parfait état. D'autre

part, Pennik...

— Vous l'avez vu ?

— Vu ? Non, dit Chase serrant plus étroitement les doigts. Ne vous inquiétez pas : il est bien en bas. Il ne faut pas le prendre absolument au sérieux. Il est en bas. Je l'ai entendu. J'ai jeté un coup d'œil dans la salle à manger. La porte de la cuisine était entrouverte et Pennik sifflait en travaillant : au bruit, je pense qu'il tournait une salade dans un bol de bois. Heu... Il a mis le couvert, allumé toutes les lampes, sorti l'argenterie, le plus beau linge damassé dont Mina est si fière, des fleurs sur la table... mais il n'y a que cinq couverts.

DEUXIÈME PARTIE

TÉNÉBRES LA MORT DANS L'AIR

LES JOURNAUX

EAST SURREY MORNING MESSENGER
30 avril 1938.

Décès de M^r S-H Constable

Nous apprenons avec regret la mort de M^r Constable, décédé subitement au début de la nuit dernière. On attribue cette fin soudaine à un arrêt du cœur.

M^r Constable, qui n'avait que 56 ans, était le fils de Sir Lawrence C. Constable, le filateur bien connu. Il avait étudié au collège Hartonby et à Simon Magus, à Cambridge. À la fin de sa première année d'Université, il était entré dans l'administration, où sa carrière, sans être retentissante, n'en fut pas moins très honorable et digne en tous points des meilleures traditions de l'Empire. Il avait pris sa retraite à la mort de son père, en 1921. En 1928, il avait épousé miss Wilhelmina Wright, mieux connue de ses nombreux lecteurs sous le pseudonyme de Mina Shields. Il ne laisse pas d'enfants.

LONDON EVENING GRIDDLE
30 avril 1938.

*Le mari d'une romancière connue meurt mystérieusement
Quelle est la cause de la mort ?
La police enquête*

(par Ray Dodsworth, envoyé spécial)

Samuel Constable, riche époux de la romancière Mina Shields est mort

subitement hier soir sous les yeux de ses amis, dans sa maison du Surrey.

Quelle est la cause de sa mort ?

Un arrêt du cœur, déclare-t-on. Mais l'autopsie a été ordonnée par le coroner après que le D^r J-L Edge eut refusé le permis d'inhumation. Cette autopsie a été faite aujourd'hui par le même D^r Edge, assisté du fameux pathologiste John Sanders. Après quoi les médecins sont restés en consultation près de sept heures.

Pourquoi ?

Pour la raison qu'il aurait été impossible de déterminer la cause de la mort. Tous les organes du décédé étaient en parfait état.

— Les médecins donnent-ils une explication de ce fait ? a-t-on demandé au colonel F.G. Willow, chef de la police du Surrey.

— Tout cela est bien surprenant, a répondu le colonel. Pour l'instant, je n'ai rien à ajouter.

— Un homme peut-il donc mourir sans cause ?

— Je n'ai rien à ajouter, a répété le colonel Willow.

Sur ordre supérieur, les hôtes assemblés à Fourways pour y passer le week-end ont refusé de se prêter à toute interview.

LONDON EVENING GRIDDLE
(Dernière heure)

L'inspecteur en chef Humphrey Masters, de Scotland Yard, partira demain pour Grovetop (Surrey). Il va enquêter sur les causes du décès mystérieux de Samuel H. Constable.

VI

Le dimanche matin, à l'heure où l'herbe elle-même semble s'éveiller avec peine, un soleil encore endormi entrait par toutes les fenêtres de l'hôtel du Cygne Noir, entre Grovetop et Guildford. Le Dr Sanders, assis près de l'entrée, buvait son café, clignant de l'œil au soleil. Tout était si calme qu'on entendait les poules picorer dans la cour. Une auto survenant s'arrêta en grinçant et le docteur éprouva un grand soulagement à voir paraître le large visage de l'inspecteur en chef Masters.

— Ah ! dit Masters entrant toutes voiles dehors et se précipitant, la main tendue. Bonjour ! Bonjour ! Quelle belle matinée !

— En effet.

La froideur de l'accueil ne sembla pas décourager l'inspecteur qui s'assit, plus calme cependant.

— Du café ? Vous permettez ? Sapristi, Docteur, vous paraissez fatigué !

— Je le suis sans doute un peu.

— Je vais arranger cela, je l'espère ! fit Masters vigoureusement.

Le café arriva sur la table ; il lui fit honneur.

— Et vous-même, Docteur ? Quelles nouvelles ? Comment va miss Blystone ? Elle se porte bien, je l'espère ?

— Très bien, je vous remercie, fit sèchement Sanders, assenant à son interlocuteur un regard féroce.

L'inspecteur, un instant décontenancé, rapprocha sa chaise et baissa la voix.

— Qu'avez-vous donc, Docteur ? Peut-être n'aurais-je pas dû vous parler de miss Blystone ? À dire vrai, cela ne me regarde pas...

— Non, Masters. C'est à moi de m'excuser.

— L'important, dit l'inspecteur après un court silence, est ce message que vous m'avez envoyé. Vous m'avez demandé de venir et me voici. Mais, vous le savez, je contreviens ainsi à ma consigne. Réglementairement, j'aurais dû aller directement à Grovetop et me présenter au commissaire. Pourquoi avez-vous désiré me voir et m'exposer le premier les faits ?

— Pour vous éviter de sauter au plafond, dit Sanders tranquillement. J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir.

— Une sale affaire ? dit Masters en se carrant sur sa chaise.

— Oui.

— Encore une ! soupira Masters. Eh bien ! Docteur, cela ne m'impressionne pas. J'en ai trop vu ces dernières années pour me laisser aller. Rien ne peut plus me surprendre. (Le ton marquait cependant une ; certaine nervosité.) D'ailleurs, à quoi bon toute cette histoire ? De ce que je sais, rien ne doit nous alarmer. M^r Constable a été vu par sa femme au moment où il sortait de sa chambre et se dirigeait vers l'escalier. Au milieu du palier, il a trébuché, et est tombé pour mourir quelques instants après. C'est bien cela ?

— Jusqu'ici, oui.

— Ah ! fit Masters intéressé. Il y a une suite ?

— Rien de bien compliqué. Laissez-moi vous détailler l'affaire. Vendredi soir, six personnes se trouvaient réunies à Fourways. M^r et M^{rs} Constable, miss Hilary Keen, M^r Lawrence Chase, M^r Herman Pennik et moi-même. Quelques instants avant la mort de Constable, nous nous répartissions comme suit : Constable s'habillait dans sa chambre, qu'une salle de bains fait communiquer avec celle de sa femme. M^{rs} Constable s'habillait, elle aussi, chez elle. Miss Keen était dans ma chambre. Nous parlions. Toutes ces chambres sont au même étage, donnant sur un palier en fer à cheval. Quant à M^r Pennik, il préparait le dîner dans la cuisine, en bas.

» Vers 8 heures moins 2, Constable annonça à sa femme qu'il était prêt et qu'il allait descendre. Au moment où il fermait la porte de sa chambre, sa femme se souvint, tout à coup, qu'elle avait oublié de lui donner les deux mouchoirs qu'il avait demandés. Elle courut à la porte donnant sur le palier et l'ouvrit.

» Son mari lui tournait le dos. Il semblait, déclara-t-elle, « danser ou trébucher ».

Masters avait sorti son carnet, qu'il ouvrit à plat sur la table. Il réfléchissait. Les faits, si simples, ne le satisfaisaient pas, c'était visible. Il prévoyait une difficulté.

— Hum ! Il dansait, trébuchait, dites-vous ? Ah ! Qu'entendait-elle par là ?

— Elle n'a pas pu ou pas voulu être plus claire.

— Bon. Continuez.

— Il est tombé sur la rampe de l'escalier, la tête en avant, et elle a commencé à crier. Deux secondes plus tard, j'ouvrais ma porte et

j'étais sur le palier. Constable se débattait ; il agitait la main gauche... comme ceci. On aurait dit qu'il voulait se jeter dans la cage de l'escalier. À ce moment, il est tombé sur le palier, et est mort quelques secondes après que je me sois approché de lui.

— De quoi, Docteur ? demanda vivement l'inspecteur en chef.

— J'ai cru, tout d'abord, à une rupture d'anévrisme. Tout semblait l'indiquer : une douleur soudaine, la perte de connaissance, des crampes, les extrémités humides et froides. Dans la soirée, il avait parlé d'« attaque » comme s'il s'était senti menacé. Mais la dilatation anormale des pupilles m'inquiétait un peu. J'ai voulu demander à M^{rs} Constable si son mari avait le cœur faible. Mais son état ne m'a pas permis de la questionner, utilement du moins. Telle était la situation, très simple, comme vous le voyez, jusqu'au moment où j'ai pu voir le D^r Edge, le médecin de M^r Constable.

— Et ?

— Son cœur était en parfait état, aussi sain que le vôtre ou le mien. L'homme était un hypocondriaque, un vrai malade imaginaire. L'autopsie n'a rien donné. La cause de la mort nous est inconnue.

— Mais vous la déterminerez, Docteur, n'est-il pas vrai ?

— Que voulez-vous dire ?

— Ah ! bah ! dit Masters sceptique. L'affaire est mauvaise, je vous l'accorde. Mais les médecins sont toujours les mêmes. Ils discutent sans fin...

— Aucun indice, je vous le répète. Et vous vous rendrez compte, par vous-même, de l'importance du fait. Vous pouvez incriminer les médecins...

— Voyons ! Que penseriez-vous du poison ? suggéra Masters du ton de l'homme d'affaires qui propose un marché avantageux.

— Le poison ? Non.

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument. À moins que vous me trouviez un « poison mystérieux » inconnu de la science, ce que je demande à voir. (Ici Sanders ne put réprimer une grimace amusée.) Non, Inspecteur, je parie ma réputation – pour ce qu'elle vaut – que Constable n'est mort d'aucun poison solide, liquide ou gazeux. Le D^r Edge et moi avons travaillé le « sujet » jusqu'à ne plus voir clair et s'il est un « test » que nous ayons omis, je demande à savoir lequel. Non, nous avons tout analysé.

L'inspecteur en chef se gratta le menton, perplexe.

— Alors, il y a quelque chose qui ne va pas, déclara-t-il. Que diable ! Ce type n'est pas mort tout seul ! On n'a jamais vu un homme tomber raide mort sans pouvoir déceler un signe quelconque...

— Oh ! que si !

— Comment ?

— Je dis : bien au contraire, fit Sanders froidement. Je puis vous citer au moins trois possibilités, pour un homme parfaitement sain, de mourir sans qu'un médecin puisse, à l'autopsie, déterminer la cause du décès.

— C'est impossible !

— Pourquoi donc ?

— Parce que... parce que... Que le diable m'emporte ! s'écria Masters avec un grand geste. (Il se leva brusquement et se planta devant la fenêtre tout en agitant au fond de sa poche quelques pièces de monnaie.) Si cela se pouvait, où irions-nous, je vous le demande ? Que deviendrait la police si les gens se mettaient à tomber comme des mouches, comme ça, sans raison, sans qu'on puisse savoir comment on leur a réglé leur compte ?

— Ah ! Enfin nous approchons la difficulté. J'ai là une déclaration que vous pourrez faire passer à la presse si ses représentants se font par trop importuns. Elle n'est pas de moi et son autorité ne saurait être contestée. C'est un extrait des *Principes de médecine légale* de Taylor.

Il sortit de sa poche et déplia une feuille de papier couverte de son écriture régulière :

« Selon un préjugé assez répandu, nul ne pourrait mourir de mort violente sans qu'on puisse relever sur son corps une trace distincte du coup qui l'a frappé. C'est là une notion erronée. La mort peut provenir du désordre des fonctions d'un organe essentiel à la vie sans que ce trouble soit nécessairement accompagné d'une altération perceptible de sa structure. »

Le docteur poussa le papier au travers de la table.

— Prenez et soyez convaincu. Je puis, je vous le répète, vous citer au moins trois manières de mourir ne laissant aucun indice interne ou externe de la violence exercée.

Déjà Masters s'agitait.

— Oh ! Ah ! Vous avez dit : violence. Un meurtre, alors ?

— Oui.

— Je comprends, murmura l'inspecteur en reprenant sa chaise. On apprend à tout âge, je le reconnais. Je regrette seulement que ce soit toujours des choses désagréables, du moins avec sir Henry Merrivale

et vous, Docteur. Trois façons de mourir, dites-vous ? Allez-y. Je vous écoute.

— Je vous dirai donc, en premier lieu, qu'on a pu constater la mort rapide d'hommes ayant reçu au creux de l'estomac, juste au-dessus de l'abdomen, un coup inattendu. Le choc agit sur les nerfs ou les ganglions nerveux. Dans ce cas, on ne relève à l'examen aucun indice intérieur ou extérieur du coup, pourtant mortel.

— Un instant, dit Masters en se redressant. Vous n'allez pas me faire croire qu'il suffit de cogner un type à la panse pour le tuer ?

— Je ne vous dirai pas que cela réussit à tout coup, mais c'est possible et cela me suffit. Vous atteignez l'homme au creux de l'estomac, sans témoins. La victime en meurt et nul ne peut prouver votre culpabilité.

— Je vous suis. Passons maintenant à la seconde manière.

— On peut aussi mourir d'une commotion cérébrale. Un homme reçoit un coup violent sur la tête. Il tombe raide, ou meurt peu après sans avoir repris connaissance. On ne relève aucune trace du coup, tout au plus une légère écorchure du cuir chevelu ; le cerveau est apparemment intact, pas un vaisseau sanguin n'est rompu et les autres organes sont en parfait état. Et pourtant cet homme a été assassiné.

— Hum ! La troisième méthode ?

— Un simple choc nerveux, causé par la surprise ou la peur. C'est, dit-on, l'inhibition du cœur. Oh ! Vous pouvez ricaner : un choc de cette espèce peut parfaitement tuer sur le coup un homme vigoureux, sans laisser de trace.

» Je pourrais vous donner encore d'autres exemples, mais aucun d'eux ne saurait s'appliquer dans le cas qui nous occupe(1). Une décharge électrique, mortelle, peut ne pas laisser de traces et l'on serait tenté d'imputer la mort de Constable à l'électricité dans une maison où elle sert à tout. Mais il ne s'est approché d'aucun appareil ; le voltage eût-il d'ailleurs été assez élevé pour le tuer qu'il serait mort sur place, instantanément. Il est, d'autre part, certains produits comme l'insuline qui, introduits par injection sous-cutanée, sont très difficilement décelables. Mais l'autopsie a été poussée à fond. Rien ne nous a échappé ; du moins je le crois.

Depuis quelques instants. Masters observait le docteur avec attention.

— Excusez-moi, fit-il avec douceur. Vous sentez-vous bien ?

— Oui. À peu près.

— Vous m'en voyez très heureux, parce que moi, je n'arrive pas à

comprendre ce qui vous gêne dans cette affaire. Que diable, c'est bien clair ! Vous en donnez vous-même l'explication ! Voyons ! M^r Constable pouvait mourir d'un coup de poing à l'estomac, ou d'un coup sur la tête. Ou encore on s'est penché sur lui pour lui faire : Hou ! Si cela ne vous fait rien, poursuit Masters plein d'une indulgence retenue, nous appellerons cela le coup de l'inhibition du cœur. Bref, il y a trois façons d'expliquer sa mort, d'après vous ?

— Oui.

— Bien. Et vous estimez qu'il a été victime d'un meurtre prémédité ?

— Oui.

— Attention ! fit l'inspecteur, un doigt levé. Pas de conclusion hâtive. Ce gentleman, M^r Constable, est sorti de sa chambre après avoir averti sa femme qu'il descendait pour le dîner ? Combien de temps s'est-il écoulé entre cette dernière conversation avec sa femme et le moment où elle a ouvert elle-même sa porte et l'a vu se débattre ?

— Une minute environ, dit-elle.

— Une minute ? Quelqu'un d'autre était-il sur le palier à ce moment ?

— Non.

— La victime est donc restée seule sur le palier, une minute ?

— C'est exact.

— Supposez, poursuit Masters, qu'on l'y ait attendu, pour le tuer ? Qu'en pensez-vous ? L'assassin le frappe au ventre ou sur la tête et s'en va par l'escalier ou rentre dans une des chambres, avant que M^{rs} Constable ait ouvert la porte de sa chambre.

— Il en aurait eu le temps, largement.

— Alors ?

— Alors nous serrons la difficulté de plus en plus près, dit Sanders. Tout ce que vous avez dit peut être vrai. Admettons-le : comment prouverez-vous le crime ?

Il y eut un silence. Masters ébaucha un geste aussitôt réprimé, ouvrit la bouche et la referma. Son regard se durcit.

— Me fais-je bien comprendre ? reprit Sanders. Vous ne pouvez pas savoir comment il est mort. Toute la question est là. Il a pu recevoir un coup accidentel, tomber, que sais-je ? Un choc nerveux, alors qu'il était seul sur le palier ? Il n'y a rien de plus mystérieux, de plus incalculable que ces commotions dont vous vous moquiez

agréablement, il y a quelques instants. Des gens sont morts d'avoir assisté à un accident de chemin de fer, d'avoir écouté une radiodiffusion ; d'autres meurent au cours d'un jeu, d'une cérémonie, d'autres encore sont morts de crainte d'être attaqués alors qu'ils étaient tout seuls. Vous ignorez comment Sam Constable est mort et vous ne pourrez jamais rien prouver. Masters, croyez-moi : s'il y a eu meurtre, l'assassin échappe à la justice.

Un nouveau silence.

— Voyons ! Ce n'est pas raisonnable ! s'écria Masters.

— Non. Mais cela arrive.

— Eh bien ! nous verrons, dit Masters avec une fausse gaieté. (Et l'œil soupçonneux :) Une minute, Docteur. Si je ne vous connaissais pas aussi bien, je pourrais croire... Êtes-vous bien sûr de ne pas vous être lancé sur une fausse piste ? Un assassinat ? Alors que l'accident s'explique de lui-même ! Vous en convenez ? Pourquoi cette obstination à parler de meurtre ?

— Parce qu'un voyant du nom de Herman Pennik a prévu que Constable mourrait vendredi soir, vers 8 heures. Et je ne crois pas aux voyants.

Sur la route, toute blanche de soleil, un autobus parut, cahotant, et s'arrêta en faisant gémir ses freins. Sanders consulta sa montre. Masters, qui n'avait pas cessé d'observer le docteur, poussa un profond soupir et sortit de la salle. On l'entendit parler de l'autre côté de la porte, du ton doucereux qu'on emploie pour cajoler un idiot.

— Dites-moi, miss, le bar est-il ouvert le dimanche ?

Une voix de femme indignée répondit qu'en effet il l'était.

— Ah ! dit Masters. Donnez-moi donc deux pintes de bière, miss, s'il vous plaît.

M^r Herman Pennik descendait de l'autobus. Pourquoi cette présence semblait-elle si incongrue par cette belle matinée de printemps, sur cette route ensoleillée ? Sanders n'aurait pu le dire. Un curieux sentiment l'oppressait, qui le troublait depuis la mort de Sam Constable : la personnalité de Pennik s'affirmait chaque heure davantage, telle un manguier se débarrassant de son enveloppe terne, et lançant autour de lui des tentacules.

L'inspecteur en chef revenait, deux chopes à la main, affectant la jovialité.

— Et voilà pour nous, Docteur ! À propos, avez-vous vu l'ancêtre, ces jours-ci ? Je veux parler de Sir Henry.

— Il sera là cet après-midi.

— Vraiment ? Vous lui avez déjà exposé l'affaire ?

— Pas encore.

— Ah ! fit Masters avec une joie non dissimulée que la bière seule n'aurait pas suffi à provoquer. Il n'en sait encore rien ? Une jolie petite surprise, hein ? Très bien, très bien. Allons, à votre santé !

— À la vôtre, Inspecteur. Entre-temps, je serai heureux de vous présenter... Le voici justement qui entre... M^r Pennik ! Par ici ! Permettez-moi de vous présenter M^r Masters, inspecteur en chef de Scotland Yard, poursuivit Sanders. Masters, je vous présente M^r Pennik, le télépathe dont je vous parlais tout à l'heure. Je l'avais prié de venir nous retrouver.

La satisfaction de Masters n'avait pas été de longue durée. Posant hâtivement son pot sur la table, il lança à Sanders un regard chargé de reproches avant d'attaquer Pennik avec sa douceur habituelle.

— Ah ! C'est vous ? Je n'ai pas saisi...

— Je suis celui que le D^r Sanders appelle le télépathe, dit Pennik en fixant l'inspecteur. Le docteur m'a dit que vous seriez chargé de l'affaire.

— Je n'en suis pas encore là, dit Masters en hochant la tête. J'en sais encore bien peu. D'ailleurs... (Son ton se fit confidentiel.) Si vous ne voyez pas d'inconvénient à me dire – oh ! officieusement, entre nous – ce que vous en pensez, vous pourrez peut-être me rendre un grand service. Asseyez-vous donc, Monsieur. Vous prendrez bien quelque chose ?

— Merci, dit Pennik. Je ne bois pas. Mes principes ne s'y opposent pas mais mon estomac s'y refuse.

— Ah ! L'abstinence est une bonne chose, déclara sentencieusement Masters en guignant sa chope du coin de l'œil. Mais passons. Après tout, l'affaire dont vous parlez n'existe peut-être pas ! Que diriez-vous si nous parvenions à établir que le décès de M^r Constable doit être attribué à des causes naturelles ?

Pennik fronça légèrement les sourcils et lança à Sanders un regard surpris.

— Le docteur n'a pas dû vous en dire beaucoup, dans ce cas. Ce n'est pas une mort naturelle. C'est évident.

— C'est aussi votre avis ?

— C'est une certitude.

Masters étouffa un rire.

— Une certitude, dites-vous ? Vous savez donc aussi qui l'a tué,

probablement ?

— Je n'ai à cela aucun mérite, répliqua Pennik en se désignant du doigt. C'est moi.

VII

Pennik avait levé la main, et soudain il fut autre. Ce n'était plus le petit homme en costume de sport aussi sobre, aussi discret que celui de Sam Constable. Il avait posé son chapeau mou et sa canne à poignée recourbée sur la table. Ses manières étaient froides, correctes, peut-être avec excès ; mais au petit doigt de sa main gauche brillait un gros rubis.

Rien ne pouvait être plus grotesque que le contraste entre cette bague et son cadre ; cette auberge campagnarde, les poules picorant dans la cour, le soleil traversant les rideaux fraîchement lavés pour venir éclairer la tête ronde de Pennik. Cette bague transformait l'homme, elle l'illuminait.

Sanders l'observait intensément, au point qu'il en oublia de regarder Masters, mais le ton de l'inspecteur ne lui échappa pas.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— C'est *moi* qui l'ai tué. Le D^r Sanders ne vous avait pas prévenu ?

— Non. C'est sans doute pour m'en aviser vous-même que vous êtes venu ?

Masters se redressa.

— Herman Pennik, désirez-vous faire une déclaration concernant la mort de M^r Constable ?

— Si vous le voulez.

— Un instant ! Vous n'êtes nullement contraint de la faire, mais, si vous...

— Inutile, inspecteur. Je sais.

Dans les yeux calmes de Pennik, Sanders crut lire une joie énorme, suivie d'une lueur de contrariété.

— Je ne m'explique pas, cependant, que le D^r Sanders ne vous ait pas prévenu. Pas plus que je ne comprends les raisons de cette agitation. Le docteur, j'en suis sûr, ne me contredira pas si je déclare ici avoir soigneusement prévenu M^r Constable, en présence de tous les invités, que j'allais essayer de le tuer. Je ne me disais pas certain de réussir, notez-le bien. Comment ce « quiproquo » a-t-il pu se produire ? Je l'ignore. Je ne me prétends pas doué d'un pouvoir surnaturel et nul, pour autant que je sache, n'a jamais été capable de

lire l'avenir. J'ai déclaré vouloir le tuer et je l'ai tué. Quoi de plus simple ?

— Sacrr... fit Masters, reprenant sa respiration. Il est de mon devoir de vous prévenir que vous n'êtes nullement contraint à faire une quelconque déclaration. mais que, au cas où vous jugeriez bon d'en faire une...

— Inutile, M^r Masters, je vous le répète. Je me suis renseigné. Je sais que je puis faire n'importe quelle déclaration, sans courir aucun risque.

— Qui vous a dit cela ?

— Mon avocat.

— Votre...

— Ou plus exactement, mon ancien avocat, dit Pennik. Je veux parler de M^r Chase. Depuis, il s'est éloigné de moi. Il avait cru à une plaisanterie, dit-il. Et je ne plaisantais pas.

— Vraiment ?

— Non. Avant de tuer M^r Constable, j'ai demandé à M^r Chase si je risquais d'être inculpé de meurtre, si je tuais dans certaines conditions que je lui décrivis. M^r Chase m'assura du contraire. Autrement, je me serais abstenu. J'ai horreur d'être enfermé : cela m'énerve, et l'expérience n'en valait pas la peine.

— C'est bien mon avis. Que pensez-vous de la pendaison ?

— Croyez-vous donc, vous aussi, que je plaisante, M^r Masters ?

L'inspecteur se racla la gorge avec énergie.

— Voyons ! Voyons ! Ne nous égarons pas ! Excusez-moi, Docteur, ce monsieur ne serait-il pas fou ?

— Malheureusement non, dit Sanders brièvement.

— Je vous remercie, Docteur, dit Pennik avec une gravité non exempte de rancune.

— Dans ce cas, pourquoi n'êtes-vous pas allé raconter votre histoire à la police ?

— Je l'ai fait.

— Quand ?

— Dès son intervention. Je voulais m'assurer qu'on ne pouvait rien me faire, vous comprenez ?

— Et qu'en dit-elle ?

— Ces messieurs sont tombés d'accord pour estimer toute action

impossible. Ils n'ont pas paru très satisfaits. Le colonel Willow pinçait les lèvres ; quant au commissaire Belcher, il est sans doute de moins bonne trempe, j'ai cru comprendre que seule la pensée de sa femme et de ses quatre enfants l'empêchait de se mettre la tête dans le four à gaz jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Masters se tourna vers le docteur. Son calme ne présageait rien de bon.

— Est-ce vrai, Docteur ?

— En tous points.

— Alors pourquoi ne pas m'avoir prévenu ?

— C'est ce que je suis en train de faire, dit Sanders patiemment. C'est la raison même de mon appel. Tout comme M^r Pennik, je vous ai prévenu. Je voulais vous ménager.

— Mais enfin, la police n'est pas folle !

— Oh, non ! dit Pennik, sincère. Bien que ses représentants aient paru tout d'abord partager votre opinion sur l'état de mes facultés mentales. Pour ce qui est du D^r Sanders, je suis de votre avis : il aurait dû vous prévenir. Je l'avais mis au courant, ainsi que les autres invités de Fourways, dès le début. Pour quelque raison curieuse, tous – sauf le docteur ici présent – ont semblé me regarder avec une sorte de terreur superstitieuse ; ils ont même refusé de manger le dîner auquel j'avais apporté tous mes soins. J'ai voulu m'expliquer, ils ne m'ont pas écouté. J'étais naturellement très fier d'avoir réussi... (De nouveau une étrange expression se lut sur son visage.) Mais je ne suis qu'un homme. Je ne prétends pas détenir un pouvoir surnaturel ; ce serait stupide.

Masters se ramassa sur lui-même. Il respirait lentement, avec application. Il releva la tête. Sa voix se fit suave.

— Verriez-vous un inconvénient, Monsieur, à ce que nous reprenions cette question à son début ? Hein ? Vous persistez à prétendre que vous avez tué M^r Constable ?

— Nous perdrons notre temps, inspecteur, si vous refusez d'admettre au moins la possibilité du fait. Oui, je l'ai tué.

— Bon. Admettons. Comment l'avez-vous tué ?

— Ah ! C'est mon secret, dit Pennik, rêveur. Un secret dont je commence seulement à comprendre maintenant l'importance. Non, vraiment ! Vous ne pouvez pas me demander de le dévoiler.

— Ah ! Par exemple ! Je ne... Non ! Attendez ! Oui, c'est cela ! Pourquoi l'avez-vous tué ?

— Ici, je puis vous répondre. Je ne voyais en lui qu'un imbécile mal élevé, brutal avec sa femme, impoli avec ses hôtes, bref un obstacle à tout progrès intellectuel ou moral. Personnellement, il m'avait poussé à bout. En tant que « sujet », sa perte importait peu à l'humanité. Un cobaye de plus ou de moins... Même le D^r Sanders, qui m'est opposé sur tout autre point, je le sais, ne me contredira pas. Je l'ai donc pris comme « sujet » de mon expérience.

— Un sujet ! Un cobaye ! répéta Masters. (Et se faisant persuasif :) Voyons ! Quels moyens avez-vous employés ? Avez-vous trouvé une nouvelle méthode de porter un coup au creux de l'estomac ? Une botte infaillible ? Ou bien vous avez fait peur à ce pauvre bougre ?

— On vous a renseigné sur les dernières données scientifiques, je le vois, fit observer Pennik en tournant ses yeux clairs vers Sanders.

— Eh bien ! lequel de ces moyens avez-vous employé ?

— À vous de le trouver, dit Pennik avec un sourire.

— Vous admettez avoir usé de l'un d'eux ?

— Bien au contraire. Je n'ai usé d'aucun, sinon dans un certain sens.

— Un certain sens ? Que voulez-vous dire ?

— Ceci. J'ai évidemment employé une arme permettant de tuer. Si vous voulez lui donner un nom, appelez-la Téléfonce, le pouvoir de rapprocher et, réciproquement, d'anéantir à distance. J'ignorais seulement... (De nouveau cette lueur étrange dans les yeux.) J'ignorais qu'il puisse être aussi grand. Je suis très fatigué, inspecteur ; épargnez-moi, je vous en prie. Notez seulement que, par extension du même procédé, il m'est possible de vous dire ce que vous pensez actuellement.

— Ah ? Vous savez à quoi je pense ? fit Masters en penchant la tête.

Pennik esquissa un sourire.

— À ma mort prématurée, évidemment. Mais je veux parler de vos pensées secrètes, du souci que vous cherchez à bannir de votre esprit. Vous affectez une gaieté forcée, inspecteur. Le fait est que vous avez un enfant – une fille, je crois – qui entre aujourd'hui dans une clinique pour y subir l'opération de l'appendice ; elle est de santé chancelante et vous craignez pour elle. Vous n'avez pas dormi de la nuit.

Masters rougit et pâlit. Jamais son ami n'avait vu sur son visage semblable expression.

— Est-ce vous qui lui avez dit cela ?

— Je l'ignorais, dit Sanders, et je regrette de l'apprendre.

— Me suis-je trompé ? demanda Pennik. Allons ! Laissez-vous convaincre, mon ami. Vous n'y pouvez rien.

— Laissons, s'il vous plaît, mes affaires personnelles, dit Masters. Hum ! Vous sera-t-il possible de me dire, avec preuves à l'appui, ce que vous faisiez au moment de la mort de M^r Constable ? J'en doute.

— J'attendais cette question depuis quelque temps déjà, dit Pennik en souriant. Traitons le sujet une fois pour toutes et n'y revenons plus. Le D^r Sanders et miss Keen vous certifieront que M^r Constable était en parfaite santé vendredi soir, à 8 heures moins le quart. Il enquêtait, je crois, sur certains incidents curieux dans la chambre du D^r Sanders. (Il jeta un coup d'œil malveillant à l'adresse du docteur.) J'étais alors en bas. On sonna à la porte de service. J'allai ouvrir. Une certaine M^{rs} Chichester avait promis de venir, au pied levé, remplacer les domestiques. C'était elle, accompagnée de son fils, chargé sans doute de lui servir de chaperon. Je leur dis qu'ils pourraient m'aider, s'ils le désiraient. Chose curieuse, ils semblaient nerveux.

Ici Sanders s'interposa. De toute l'affaire, ce point était celui qui lui semblait le plus suspect.

— Pourquoi ne pas apprendre à l'inspecteur pourquoi ils étaient nerveux, M^r Pennik ?

— Je ne vous comprends pas.

— M^{rs} Chichester et son fils, reprit Sanders, vous diront qu'au moment où M^r Pennik leur ouvrit la porte, il était essoufflé comme s'il venait de courir, et qu'il roulait des yeux dans tous les sens. De 8 heures moins le quart à 8 heures, il fut repris de crises semblables, quoique moins violentes. À 8 heures, au moment où M^{rs} Constable commença à crier, ils ne purent plus y tenir, prirent la porte et s'enfuirent comme s'ils avaient le diable à leurs trousses. On ne les revit pas.

— Qu'en concluez-vous ? dit Masters, les sourcils froncés.

— Pourquoi cet essoufflement ? Ne venait-il pas de courir, dans un escalier, par exemple ?

— Non, dit Pennik. Mais le D^r Sanders vient très obligeamment de résumer pour moi la situation. M^{rs} Chichester et son fils vous diront qu'entre 8 heures moins le quart et 8 heures je n'ai pas bougé de la cuisine ou de la salle à manger. La porte de communication est restée ouverte : ils ne m'ont à aucun moment perdu de vue. Or, M^r Constable – le D^r Sanders, en tant que médecin, vous l'affirmera – est mort vers 8 heures. Les faits parlent d'eux-mêmes.

— Je comprends, fit Masters en mettant les poings sur les hanches. L'alibi parfait, n'est-ce pas ?

— Vous l'avez dit, ricana Pennik.

Il y eut un silence.

— Voyez-vous, inspecteur, je connais la loi anglaise. Vous ne pouvez pas m'arrêter : on vous refuserait le mandat. Me passer à tabac ? Impossible. M'incarcérer comme témoin « essentiel » ? Je ne suis pas un témoin : c'est moi qui ai tué. Non, vraiment, je ne vois pas ce que vous pourriez faire.

L'inspecteur en chef le regarda, bouche bée. Pennik étendit le bras, prit son chapeau et sa canne. Le soleil éclairait ses cheveux d'un blond tirant sur le roux. Soudain, gonflant la poitrine, il leva les yeux au ciel et d'une voix basse, comme inspirée :

— « *Et quand, pour la septième fois, dit-il, les prêtres sonnèrent de la trompette, Josué dit au peuple : Criez. Car le Seigneur vous a donné cette ville.* ». (Il ferma son large poing et l'abattit sur la table.) Mon cœur, mon corps, mon cerveau ont su créer une nouvelle force, Messieurs ! J'ai pillé les trésors de l'inconnu ! Rien de plus mystérieux, le D^r Sanders vous le dira, rien de moins ignoré que cette force : le choc nerveux. J'ai percé son secret ! Avant peu, j'aurai confondu ces savants ridicules et leurs raisonnements puérils ! Mais ce don, il m'en faut user avec circonspection. Pour le bien seulement. Toujours. Toujours ! Nul ne regrettera M^r Constable.

— Et sa femme, dit Sanders. Y avez-vous pensé ?

— Sa femme ! dit Pennik, méprisant.

— Elle est serviable et bonne. Si tant est que vous ayez vraiment tué son mari, ne croyez-vous pas lui avoir brisé le cœur ?

— Si tant est... ? répéta Pennik en levant les sourcils.

— Vous m'avez compris.

Pennik se pencha sur la table.

— Vous me défiez, je crois, Monsieur ? fit-il, la voix changée.

Il y eut un silence que Masters rompit.

— Allons ! Voyons ! Du calme ! Cela ne peut pas continuer ainsi !

— Vous avez raison, dit Pennik après une profonde inspiration. Je vous demande pardon, Docteur. Je dois me garder de toute imprudence, de toute précipitation. Comprenez-moi bien, Messieurs, reprit-il avec une certaine vivacité, je ne prétends pas disposer d'un pouvoir surnaturel ; j'utilise une force naturelle bien connue de moi. Je ne dis pas non plus qu'elle ne doive jamais me trahir. Non ! Je suis

plus modeste : j'espère réussir sept fois sur dix, peut-être. C'est ce que j'exposerai à ces messieurs de la presse.

Masters avait une raison de plus de s'en faire.

— Vous n'avez pas l'intention de communiquer aux journaux...

— Et pourquoi pas ?

— Vous n'en avez pas le droit !

— Qui donc m'en empêchera, inspecteur ? Vous ? Il y avait beaucoup de journalistes au poste de police de Grovetop. J'ai promis de faire une déclaration dans le courant de la journée. J'ai tout d'abord été sollicité par... (Il tira une carte de sa poche.) par M^r Dodsworth de l'*Evening Griddle*. Le *Griddle*, me dit-on, est une feuille à scandale. Ce n'est pas absolument pour me déplaire : le scandale est souvent un stimulant, un élément de progrès. Mais il est d'autres journaux plus respectables. Voyons... M^r Banks, du *News-Record*, M^r Mac Bain du *Daily Trumpeter*, M^r Norris du *Daily Non-Stop*, M^r O'Brien de l'*Evening Banner*, M^r Westhouse du *Daily Wireless*. Et — mais oui ! — M^r Kynaston, du *Times*.

Masters s'étouffa.

— Vous recherchez la publicité, hein ?

— Cher M^r Masters, je ne la recherche, ni ne la fuis. Si ces messieurs ont quelques questions à me poser, je serai heureux d'y répondre, sans plus.

— Vous ne leur cacherez rien, je pense, de ce que vous venez de me dire ?

— Absolument rien.

— Vous savez qu'il ne leur sera pas permis d'imprimer un seul mot de vos déclarations ?

— Qui vivra verra, dit Pennik, indifférent. Je regretterais d'être contraint à faire de nouveau usage de mon pouvoir. Ne me poussez pas à bout, mon ami. Pour l'instant, si vous n'avez plus rien à me dire, souffrez que je m'en aille. Vous me trouverez quand vous le voudrez à Fourways. À dire vrai, M^{rs} Constable m'a prié de vider les lieux : son antipathie à mon égard touche à la manie. Mais, de son côté, la police m'a prié de rester, et je suis, vous le savez, toujours prêt à déférer à toute requête raisonnable.

— Prenez garde ! Je vous interdis de dire un seul mot, à qui que ce soit...

— Ne faites donc pas l'imbécile, inspecteur. Bonjour.

Pennik ajusta son chapeau sur sa tête, prit sa canne et sortit après

avoir adressé à Sanders un bref salut. Les deux hommes le virent gagner d'un pas assuré l'arrêt de l'autobus.

— Alors ? dit Sanders.

— Il est fou à lier, déclara l'inspecteur.

— Le croyez-vous vraiment ?

— Que voulez-vous qu'il soit ? Et pourtant, ajouta Masters après un silence chagrin, il y a *quelque chose* en cet homme, je le reconnais. Sapr... Personne ne m'avait jamais encore parlé sur ce ton. Non, impossible de voir en lui le vulgaire « piqué » qui vient s'accuser d'un meurtre qu'il n'a jamais commis. Je les connais, ceux-là. Non. Il n'est pas de cette classe-là.

— Supposez, murmura Sanders, pensif, supposez – n'allez pas vous fâcher, surtout – qu'il vienne maintenant nous prédire une autre mort et qu'elle se produise ?

— Je n'en croirais rien, c'est tout.

— Et vous aurez raison, mais cela n'avance pas nos affaires. Songez à ce que la presse populaire peut tirer de cette histoire ! Ils s'agitent déjà.

— Oh ! Cela ne m'inquiète guère, dit Masters, sceptique. Pas un journal de Londres n'osera lancer une telle histoire ; surtout quand nous aurons passé nos ordres. Mais ce qui me gêne – hum ! C'est de penser que ce type-là a réellement tué M^r Constable !

— Une conversion, Masters ?

— Pas dans le sens où vous le prenez. Non ! Mais, Docteur, cet homme était sincère ! J'en suis sûr ! Je le sens ! Peut-être, après tout, a-t-il trouvé un moyen nouveau d'envoyer les gens dans l'autre monde. Que sais-je ? Un coup infaillible, au creux de l'estomac...

— Même s'il prouve qu'il n'a pas quitté M^{rs} Chichester et son fils ?

— Ce qu'il nous faut, ce sont des faits, dit Masters, obstiné, le regard perdu au loin. Dans tout cela, voyez-vous, une seule consolation nous reste. Quand nous aurons mis la main sur un gentleman de notre connaissance...

Sanders crut entrevoir dans les yeux de l'inspecteur une lueur amusée.

— Entre nous, Docteur, qu'est-ce que va dire Sir Merrivale de tout ça ?

VIII

— Pfft ! fit H.M.

À l'époque de la construction de Fourways, certains décorateurs entreprenants avaient mis à la mode ce qu'on a appelé le « Turkish corner » : vous aménagiez dans un coin de votre salon une sorte d'alcôve drapée de lourdes tentures orientales. Au fond, vous placiez une ottomane recouverte d'un tissu rayé ; au mur, deux cimenterres de pacotille. Parfois, rarement, on allumait une petite lanterne de verre jaune. Bref, le romantisme et le mystère à domicile. Le « coin turc » attirait invinciblement les couples en mal de solitude et toute la poussière de la maison.

Dans la pénombre de cette fin d'après-midi, H.M., assis sur le bord de l'ottomane, jetait autour de lui des regards furieux.

Masters lui-même ne l'avait jamais vu d'aussi mauvaise humeur. Abaisant, puis relevant sans discontinuer ses lunettes, il fixait alternativement Sanders et l'inspecteur en chef. À chaque mouvement de cette masse, un nuage de poussière s'abattait sur son crâne dénudé. Il levait la tête et jurait. Mais il était trop préoccupé, ou trop digne, pour beaucoup remuer. Ou bien, peut-être aimait-il le « Turkish corner ».

— Voici donc où nous en sommes, Sir Henry, conclut Masters, très gai. À première vue, qu'en pensez-vous ?

H.M. renifla.

— Je répète ma question, fit-il d'une voix dolente. Pourquoi ? Oui, pourquoi vous charge-t-on toujours de missions impossibles ? Comment vous arrangez-vous toujours pour avoir les cas les plus difficiles ? On vous en veut, c'est clair. Pour quelle raison ?

— C'est peut-être parce que je me mets facilement en colère, avoua Masters avec une sincérité digne d'éloges. Comme vous.

— Comme moi ?

— Oui.

— Qu'entendez-vous par là : comme moi ? dit H.M. en relevant brusquement la tête. Auriez-vous l'aplomb infernal de suggérer que moi, le plus doux des hommes...

— Non, non ! Loin de moi cette pensée...

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, fit H.M. en brossant les pans de son veston avec une inégalable dignité. En ce bas monde, tout est erreur, méprise. Moi, par exemple ! Croyez-vous qu'on m'apprécie ? Ah ! Mon pauvre ami !

Sanders et l'inspecteur ne le quittaient pas des yeux. L'humeur était nouvelle, ou du moins le ton, qui semblait reconnaître que l'homme n'est que poussière et qu'il retournera à la poussière, après une longue route exténuante.

— Que s'est-il passé ? Un malheur ?

— Un malheur ?

— Cette cure d'amaigrissement vous a peut-être fatigué ?

— J'ai fait un discours, dit le chef du « Military Intelligence Department » en inspectant la pointe de ses chaussures. (Il explosa à nouveau.) J'étais animé des meilleures intentions. Je voulais rendre service. Ai-je une situation officielle, oui ou non ? Squiffy était malade : il avait la grippe. Impossible d'aller inaugurer une nouvelle ligne de chemin de fer, dans le Nord. Je me propose et je pars. Tout a très bien marché jusqu'au moment où... mais vous allez voir. J'arrive. Il y avait un train spécial. Et qu'est-ce que je découvre ? Que le conducteur est un vieil ami. Naturellement, je monte sur la locomotive avec ce vieux Torn Porter. Vous m'avouerez que je ne pouvais pas faire autrement ! Et je lui dis : « – Torn, pousse-toi un peu, laisse-moi conduire. » « – Vous savez donc ? » me dit-il. Et je lui réponds : « – Naturellement. J'ai l'esprit très mécanique. » « – D'accord, dit-il. Mais allez-y doucement ! »

— Vous avez fait dérailler le train ! s'écria Masters, les yeux ronds.

— Hé non ! dit H.M. désolé. J'ai écrasé une vache.

— Quoi ?

— Oui ! Et tous les reporters m'ont photographié en train de m'engueuler avec le fermier. Squiffy était furieux. La voilà bien, la gratitude des gens ! Il a dit que je compromettais la dignité du gouvernement, et que, d'ailleurs, j'étais coutumier du fait, ce qui est un mensonge. Je n'ai pris part à aucune cérémonie publique depuis le baptême de ce mouilleur de mines, à Portsmouth, il y a trois ans et, franchement, ce n'a pas été de ma faute s'ils l'ont lancé trop tôt et si la bouteille de champagne est allée s'écraser sur la tête du maire. Je ne demandais rien à personne. On n'avait qu'à me laisser tranquille.

— J'avoue... commença Masters, conciliant.

— Moi, je sais, grommela H.M. Vous ne me croirez peut-être pas. Mais j'ai entendu dire qu'on voulait me faire entrer à la Chambre des

Lords. Croyez-vous qu'ils en aient le droit, Masters ?

— C'est difficile à dire. Le fait d'avoir écrasé une vache n'implique pas forcément...

— Je n'en suis pas si sûr que vous, dit H.M. soupçonneux. Ils sont capables de tout. On me répète que je ne suis qu'un vieux fossile, bougon et désagréable. Retenez bien ceci, Masters : encore un accident et je suis bon pour la Chambre des Lords. Comble de malchance : j'arrive ici, heureux de pouvoir jouir d'un peu de repos après une semaine de labeur écrasant et que m'offre-t-on ? Un crime !

— À ce propos...

— Je ne veux pas en entendre parler, dit H.M. croisant les bras. Je vais m'excuser et partir. D'abord, où est M^{rs} Constable ? Où sont les autres ?

Masters regarda autour de lui.

— Je ne saurais vous renseigner, Sir Henry. J'arrive en droite ligne du poste de police. Mais le D^r Sanders m'a précédé...

— M^{rs} Constable, dit Sanders, est dans sa chambre, au lit. Miss Keen lui tient compagnie. Chase bavarde avec l'agent que vous avez posté dans la cuisine. Pennik semble avoir disparu.

— Ainsi donc, fit H.M. inquiet, cette dame prend assez mal la mort de son mari ?

— Très mal. Hilary a dû passer ces deux dernières nuits auprès d'elle. Mais elle va mieux et désire vivement vous voir.

— Moi ? Et pourquoi, nom d'un chien ?

— Elle prétend que Pennik est un imposteur et un fou criminel, que vous seul pouvez le démasquer. Elle connaît l'affaire Answell, l'affaire Haye et toutes celles dont vous vous êtes occupé. Elle vous admire beaucoup, H.M. Elle vous attend avec impatience. Ne la décevez pas.

H.M. s'agita, mal à l'aise. Il remonta ses lunettes, pour regarder aussitôt par-dessus.

— Pennik ? Un imposteur ? Voilà qui m'étonne. N'est-ce pas elle qui l'a découvert et qui l'a soutenu devant son mari ?

— Oui.

— Pourquoi cette volte-face ? Quand s'est-elle produite ?

— Depuis que Pennik a tué – ou assure avoir tué – M^r Constable.

— Accuserait-elle quelqu'un d'autre ?

— Elle ne prétend pas raisonner. Pour l'instant, elle ne pense pas, elle sent. Elle veut atteindre Pennik, lui nuire. Vous saurez sans doute,

Masters et vous, remettre les choses en place. Je l'espère du moins ; deux nuits de « *danse macabre* » me suffisent.

— Masters, dit H.M., cette affaire est bien plus étrange que vous ne le pensez.

— Ce serait difficile, répliqua l'inspecteur. Nous ne sommes, du reste, pas sûrs qu'il y ait eu meurtre.

— Oh ! Masters ! C'est un meurtre, bien sûr !

— C'est toujours aussi bizarre !

— Pennik annonce qu'un homme mourra avant 8 heures du soir et cet homme meurt effectivement. Et cela n'éveille pas vos soupçons, n'excite pas votre curiosité ?

— Tout cela est très bien, dit Masters, entêté. Le docteur est de votre avis, et je le partage jusqu'à un certain point. Mais le problème est d'en apporter la preuve alors que nous ne savons même pas « comment » M^r Constable est mort. Nous n'avons pas encore atteint le point qui précède toute enquête !

H.M. se leva, introduisit ses pouces dans les poches de son gilet et, précédé de son vaste ventre orné d'une épaisse chaîne d'or, se mit à évoluer dans la pièce avec la majesté d'un navire de haut-bord ; s'il avait maigri, il n'y paraissait pas.

— C'est bon, grogna-t-il. Non point que j'accepte de me charger de l'affaire, remarquez-le bien !

— Comme vous voudrez. Mais que dites-vous, fit Masters persuasif, de notre ami Pennik ?

H.M. s'arrêta court.

— Non ! fit-il avec fermeté. Je ne vous dirai pas ce que je pense, n'y comptez pas. Je suis trop ennuyé, Masters. À la seule pensée de me voir un jour en robe, couronne en tête, j'ai la chair de poule ; si ces hyènes se concertent pour m'envoyer à la Chambre des Lords, il me faut imaginer un moyen de les mettre hors d'état de nuire. Non. Mais je ne m'oppose pas à ce que vous m'appreniez ce que vous savez de l'affaire. C'est à vous de dire ce que vous en pensez.

Masters eut un geste d'acquiescement.

— D'accord. Je vous avouerai donc d'abord que je suis un homme simple et que je ne crois pas aux miracles. Hormis ceux de l'Écriture, qui ne comptent pas. J'ai repris tous les faits avec le commissaire Belcher. Pennik n'a pas commis ce crime – si c'en est un –, parce qu'il ne « pouvait » pas le faire. Et d'un. Deuxièmement, qui d'autre dispose d'un alibi ?

— Moi, dit Sanders, ainsi qu'Hilary Keen. Nos deux alibis se confirment l'un l'autre puisque nous étions ensemble.

— Est-ce un fait acquis, mon garçon ? demanda H.M.

— Oui, dit Masters. Donc, la raison nous dit que si M^r Constable a été assassiné, ce ne peut être que par M^{rs} Constable ou M^r Chase.

— C'est absurde, jeta Sanders.

— Un instant, s'il vous plaît, dit Masters, la main levée. (Et se tournant vers H.M. :) Cette possibilité n'en existe pas moins. Un coup à l'estomac, ou sur la tête ; une frayeur subite, mortelle. Le meurtre a pu être commis par M^{rs} Constable ou par M^r Chase. Ni l'un ni l'autre n'a d'alibi.

H.M. continuait de marcher.

— À la première audition, nous avons accepté les déclarations de M^{rs} Constable. Belcher ne les conteste pas, le colonel Willow non plus. Mais sont-elles exactes ? Le D^r Sanders n'a assisté qu'aux derniers moments de M^r Constable. Sa femme aurait pu l'avoir frappé ou effrayé. Ou M^r Chase, qui aurait eu le temps de rentrer dans sa chambre avant d'être vu.

» Que nous faut-il, avant tout ? Un mobile. Qui pouvait avoir des raisons de tuer ? Pennik ? Son histoire d'« expérience scientifique » ne tient pas debout. Le docteur n'avait, lui non plus, aucune raison. Pas plus que miss Keen. Mais M^r Chase ? Et M^{rs} Constable ?

» Je ne fais ici, remarquez-le bien, que supposer. M^r Chase, m'a-t-on dit, est un parent des Constable. Il se montrait très empressé auprès d'un gentleman assez âgé pour être son père et d'un genre tout différent du sien. N'hérite-t-il pas ? Quant à M^{rs} Constable, ajouta Masters d'un ton sceptique, point n'est besoin de cogiter toute une nuit pour imaginer les raisons qui pouvaient la pousser à se débarrasser d'un époux riche ayant vingt ans de plus qu'elle.

— Puis-je dire un mot ? demanda Sanders.

H.M. acquiesça d'un signe de tête.

— Le voici. De ma vie, je n'ai jamais vu femme plus sincèrement affligée que M^{rs} Constable après la mort de son mari.

— Vraiment ? dit l'inspecteur ;

— Ce n'est pas une simple opinion, c'est un fait médical. Je suis prêt à déclarer, sous serment, qu'elle n'a pas tué, qu'elle n'a pas pu tuer son mari. Cette femme a failli mourir vendredi.

— Le cœur brisé ? dit l'inspecteur.

— Si vous voulez. Non, Masters ! Des larmes de crocodile ne

trompent pas un médecin. Son désespoir était aussi vrai que l'était la peur éprouvée par Hilary Keen quelques instants plus tôt. Il est des symptômes physiques qui ne trompent pas.

» Autre chose, poursuivit Sanders après un court silence. Autant que vous appreniez de moi que vendredi, vers 8 heures moins le quart, quelque chose a effrayé Hilary, dans sa chambre, voisine de la mienne. Elle s'est réfugiée chez moi en passant par le balcon. En enjambant ma fenêtre, elle a fait tomber une lampe. Au bruit, M^r Constable est venu voir ce qui se passait. En nous quittant, je lui ai demandé si l'on n'avait pas déjà tenté de l'assassiner. « Pas encore », m'a-t-il répondu. « L'album est toujours à sa place. »

» Attendez ! Cette réponse m'a surpris et je ne la comprends pas encore. Mais un autre point a attiré mon attention. J'ai relevé le titre d'un des livres placés sous la table de nuit de M^r Constable, « New Ways of Committing Murder ».

Un nouveau silence.

Masters leva la tête.

— Les nouvelles recettes de meurtre ? Eh bien, Docteur, je ne serais pas surpris, oh ! pas du tout surpris si vous veniez de nous donner la clef... Qu'en pensez-vous, Sir Henry ?

— Sais pas, dit H.M. laconique. Qu'est-ce qui a fait peur à la jeune femme ?

— Comment ?

— Je dis : qu'est-ce qui a fait peur à la jeune femme ? répéta H.M., interrompant sa promenade et tournant vers les deux hommes une mine exaspérée. Cette Hilary Keen ? Tout le monde paraît savoir qu'elle a eu peur, mais de quoi ? On l'ignore ; on ne cherche même pas à le savoir. Votre ami Belcher ne lui a pas demandé ?

— Oh ! si ! dit Masters en feuilletant son carnet. Il est assez curieux de nature. Il a voulu savoir ce qu'elle faisait dans la chambre du D^r Sanders. Une terreur panique s'est emparée d'elle, paraît-il. La prédiction de Pennik, l'ambiance... Elle n'a pas pu supporter plus longtemps l'isolement. Elle a couru dans la chambre du docteur. Je ne vois, à cela, rien d'extraordinaire...

— Oh ! Masters, mon pauvre garçon ! Pourquoi par le balcon ?

— Oui, il y a ça, évidemment.

— Un balcon est généralement assez difficile à franchir et couvert de poussière. Enjamber une fenêtre manque de dignité. Pourquoi ne pas ouvrir la porte et passer par le palier ? De plus, elle casse une lampe et Sanders nous déclare qu'elle était sur le point de s'évanouir.

Il faut qu'il y ait eu quelque chose, ou quelqu'un entre elle et la porte.

Au-dehors, la nuit tombait. La pénombre faisait du parquet du salon un lac pâle peuplé d'ombres mouvantes ; dans la cheminée de marbre blanc, le radiateur électrique dispensait sa lumière orangée. Ainsi donc, songea Sanders, Hilary avait refusé de renseigner la police.

Il sentit peser sur lui le regard de H.M.

— Et à vous, mon garçon ? Elle n'a rien dit ?

— Non.

— Elle a refusé de parler ?

— D'une certaine façon, oui.

— Mais vous étiez sur place. Expliquez-vous cette terreur ?

— Je l'ai cru, un instant. Je me trompais.

H.M. s'assit lourdement sur l'ottomane qui gémit sous la charge et déplaça ses lunettes.

— Vous m'inquiétez, mon garçon.

— Je vous inquiète ? Pourquoi ?

— Qui est cette jeune fille ?

— Miss Keen ? Je ne sais pas. Je ne la connais que depuis deux jours.

— Ah ! Vous êtes amoureux, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas ce qui peut vous le faire croire.

Sanders éprouvait pour H.M. un profond respect.

Un curieux homme, que ce vieil H.M., et qui commandait l'admiration malgré tous ses travers et sa manie de la persécution. Le sourire auquel il se contraignit ne fit pas d'impression.

— C'est que, moi aussi, je lis les pensées, dit H.M. Si Pennik, usant simplement de ses yeux et de son intelligence, comme moi, vous avait dit cela, vous lui auriez aussitôt présenté le bonnet brodé d'or de magicien. C'est une vieille coutume médiévale. (Et changeant soudain de ton :) Pour ma part, je n'y vois pas d'inconvénient. Je puis même vous dire qui elle est. Son père était le vieux Jim Keen qui, à la mort de sa première femme, a épousé cette petite danseuse de la revue *Viaduc*. Une gamine très intelligente, m'a-t-on dit ; la fille, j'entends. Mais ceci est hors du sujet. Ce qui, pour le moment, nous intéresse... (Il lança un coup d'œil pénétrant à Sanders.) est de savoir ce qui a pu l'effrayer, à votre avis ?

— J'ai cru que c'était Pennik, dit Sanders.

Il parla de la toque de cuisinier aperçue sous la coiffeuse.

Masters, très agité, voulut prendre la parole. H.M. lui imposa silence.

— Vous l'avez interrogée ?

— Elle m'a déclaré ne rien savoir. C'est tout.

— Ce n'est pourtant pas un objet qu'on trouve fréquemment sous une coiffeuse, dans une chambre à coucher. Bref, elle n'a pas voulu vous répondre.

— Je n'ai pas insisté.

— Allons, mon garçon, jouons franc jeu, je vous en prie. Avez-vous d'autres raisons de croire que Pennik est allé dans sa chambre ?

— Tout au long de ce week-end, dit Sanders d'un ton las, nous avons été soumis à une pénible surexcitation mentale, il ne faut pas l'oublier. L'attitude de Pennik à l'égard d'Hilary n'en a pas moins été assez curieuse. En sa présence, il semblait gêné. Il était à l'affût de ses moindres désirs. J'ai eu l'impression assez désagréable que cette prédiction de la mort de Constable n'avait pour autre but que de paraître avantageusement aux yeux de la jeune fille, de faire de l'esbroufe. Pour être franc, j'ajouterai que lorsqu'elle est entrée dans ma chambre par la fenêtre, elle semblait être en proie à une peur bien plus physique que morale.

H.M. s'agita.

— L'humble admirateur qui se fait soudain pressant ! Cette explication ne me plaît guère, Masters. (Il hésita.) Elle n'est pas, dites-vous, de ce genre de femme qui se trouve mal à tout propos ?

— Non.

— Voici donc pourquoi, dit l'inspecteur en chef, vous avez demandé ce matin à Pennik s'il était monté au premier étage dans la soirée de vendredi, Docteur ? Ce qu'il a nié.

— Oui, dit Sanders.

— Cette histoire m'ennuie, dit H.M. avec une grimace. On aurait pu croire de sa part à plus d'énergie. Je ne généralise pas, notez-le bien : on a vu des femmes, en semblable situation, se conduire de façon assez inattendue et perdre la tête. N'importe : cela me déplaît. Ce n'est peut-être pas du tout ce que nous pensons. Qu'aurait pu lui faire Pennik, pour la terrifier à ce point ?

C'était bien là la question que dans son subconscient, Sanders se posait vainement depuis le vendredi soir.

— Mais elle assure que ce n'était pas Pennik, dit-il, et je parierais

volontiers qu'elle dit la vérité. Elle a eu peur, c'est tout ce que nous savons.

— Chut ! fit Masters.

Tous se retournèrent. Des pas dans le hall. Et Lawrence Chase, très droit, entra, de son allure aisée, rapide. Il sourit et considéra les nouveaux venus avec un intérêt non dissimulé.

— C'est nous, dit Sanders. M^r Chase... l'inspecteur en chef Masters, Sir Henry Merrivale.

Chase serra des mains avec un enthousiasme contenu. Son œil vif notait les moindres détails.

— Les maîtres sont arrivés, à ce que je vois. J'en suis charmé. Comment allez-vous, inspecteur ? Et vous, Monsieur ? J'ai beaucoup entendu parler de vous. (Et se tournant avec une certaine arrogance vers Sanders :) Vous auriez perdu, mon vieux.

— Quoi donc ?

— Votre pari.

— Lequel ?

— Que Pennik n'était pas dans la chambre d'Hilary dans la soirée de vendredi, dit Chase, tirant un étui à cigarettes de sa poche. En quoi cela peut-il intéresser les seigneurs de Scotland Yard, je l'ignore, mais c'est un fait. Je l'y ai vu.

Attirant à lui une chaise, il s'assit, croisa ses longues jambes, lança son étui en l'air, le rattrapa au vol et jeta autour de lui le regard satisfait du prestidigitateur en quête d'applaudissements.

IX

Déjà Masters entraînait en action.

— Un instant, Monsieur ! fit-il en tirant son carnet et en jetant à Chase le regard sinistre qu'appelle toute déclaration de ce genre. Vous dites avoir vu M^r Pennik dans la chambre de miss Keen, vendredi soir ?

— Ou, plus exactement, je l'en ai vu sortir, dit Chase relançant son étui à cigarettes en l'air.

— À quelle heure, je vous prie ?

— Vers 8 heures moins le quart.

— Pourtant, l'on nous avait laissé entendre. Monsieur, qu'à 8 heures moins le quart, M^r Pennik était dans la cuisine, en train d'ouvrir la porte à M^{rs} Chichester et à son fils.

— Oui, c'est vrai, dit Chase. Je me souviens qu'on a sonné au moment précis où Pennik descendait l'escalier.

Masters le fixa, l'œil sévère.

— Vous avez déjà déposé devant le commissaire Belcher ?

— Oui. Ce bon vieux Belcher. Un fichu nom, entre nous !

Comprenant qu'il faisait fausse route, il se redressa soudain, affectant une certaine froideur. Et la voix sèche, mais sans cesser de jouer avec son étui :

— Oui, j'ai fait une déclaration au commissaire.

— Vous n'avez pas mentionné ce fait.

— Non. Pourquoi l'aurais-je fait ? Cela n'avait rien à voir avec la mort de ce pauvre vieux Sam. D'ailleurs...

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Masters la main levée, je vous lirai certain passage de cette déclaration. Vous dites : « À 7 heures 30, M^{rs} Constable m'a prié de montrer à Pennik où était la cuisine, pendant que les autres gagnaient leurs chambres. Je le menai à la cuisine où je le laissai pour me diriger à mon tour vers ma chambre. Je ne restai avec lui que quelques minutes. Je ne ressortis de ma chambre qu'à 8 heures en entendant les cris de M^{rs} Constable. »

— Oui, c'est exact, dit Chase après avoir écouté avec attention. (Et relevant la tête :) Tout cela est vrai. Je ne suis pas sorti de ma

chambre. Je n'étais pas non plus avec Pennik, ni ne lui ai parlé. Mais je l'ai vu.

— Voudriez-vous vous expliquer. Monsieur ?

— Avec plaisir, dit Chase, très à l'aise. Vers 8 heures moins le quart, je me déshabillais pour prendre mon bain quand j'entendis un grand bruit de verre ou de porcelaine cassé. J'entrouvris la porte de ma chambre. À ce moment précis, Pennik sortit de la chambre d'Hilary et commença à descendre l'escalier. C'est tout.

— Cela ne vous a pas paru étrange ?

Chase fronça les sourcils.

— Non. Pourquoi ? Hilary avait offert à Pennik de l'aider à préparer le dîner, ou du moins de le servir. Sanders vous le confirmera. Sa présence ne m'a pas étonné.

— Est-ce exact, Docteur ?

— Parfaitement.

— Hum ! Et ce bruit de porcelaine cassée ne vous a pas surpris non plus ?

— Si, de prime abord. Puis j'ai eu l'explication et je n'ai plus pensé à Pennik. À peine celui-ci avait-il descendu l'escalier que le pauvre Sam se précipitait hors de sa chambre, perdant les pantoufles dont il n'arrivait pas à chauffer ses pieds nus. Il frappa violemment à la porte de la chambre de Sanders et l'ouvrit. Je l'entendis demander ce qui se passait. Et j'entendis aussi la voix de Sanders : « Ce n'est rien ; la lampe est tombée. »

Chase s'arrêta.

— Et ensuite ? dit Masters.

— J'ai reconnu la voix d'Hilary, reprit Chase en haussant les épaules.

— Alors ?

— J'ai refermé ma porte. Après tout, cela ne me regardait pas. Quant à Pennik, je n'y pensai plus. D'ailleurs, Hilary n'était pas dans sa chambre.

Tout nouveau commentaire eût été superflu. Ainsi s'expliquait, pensa Sanders, la mauvaise humeur de Chase. Toute cette affaire n'était qu'une suite ininterrompue de malentendus. Il eût voulu parler, se disculper. Un coup d'œil de l'inspecteur le prévint. Masters affectait maintenant une rude jovialité.

— Je comprends ; je comprends très bien ! Tout s'explique. Pendant que nous y sommes, épuisons le sujet ! Qu'en pensez-vous ?

— Posez vos questions, reparti Chase avec un sourire. Inutile de vous mettre en frais pour moi : je suis homme de loi, ne l'oubliez pas.

— Parfait. Eh bien ! quand vous avez vu M^r Pennik regagner la cuisine, n'avez-vous, dans son attitude, rien remarqué d'étrange ?

— Vous usez souvent de ce mot, inspecteur. Qu'entendez-vous par là ?

Masters eut un geste descriptif.

— Non, rien ne m'a particulièrement frappé. Le palier était trop faiblement éclairé pour me permettre de distinguer l'expression de son visage. Sa démarche, peut-être ; il se dandinait comme un grand singe. Mais sans crainte de médire, je puis vous avouer que je le soupçonnais déjà d'être légèrement dérangé.

— Dérangé ?

Chase lança en l'air son étui et le rattrapa au vol.

— Voyez-vous, inspecteur, je n'ai été que trop mêlé à cette affaire. Oui, c'est vrai : Pennik m'a demandé dans la cuisine s'il pouvait être inculpé de meurtre s'il tuait un homme dans les conditions qu'il me décrivit. Je lui répondis que dans l'état actuel de la législation, ce n'était pas un crime que de concentrer ses pensées sur un individu et de désirer sa mort. Il discutait avec tant de calme et de logique qu'on ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour lui une certaine sympathie. N'est-ce pas, Sanders ?

— Oui. C'est vrai.

— Mais aller jusqu'à le prendre au sérieux... Oh ! non !

Du coin turc où H.M. s'était assis vint un grognement amusé.

— Vous commenciez donc à le prendre au sérieux, mon garçon ?

— Deviner la pensée est une chose, dit Chase pesant du doigt sur son étui à cigarettes, mais anéantir, tuer par la pensée, comme avec un rayon de la mort... Si c'était vrai... Imaginez les conséquences. Hitler, par exemple. Hitler porte soudainement les mains à ses tempes, s'écrie : « Mein Gott ! », et tombe raide comme Bismarck ! J'ai discuté. Je lui ai dit : « Voyons ! Pourriez-vous tuer Hitler, par exemple ? »

Cela devenait si intéressant que Masters en ferma son carnet.

H.M. abaissa ses lunettes.

— Qu'est-ce qu'il vous a répondu, mon garçon ?

— Il m'a dit : « Hitler ? Qui est-ce ? »

— Non ?

— Mot pour mot. J'aurais pu le croire tombé de la lune. Je lui ai

demandé où il avait passé ces cinq ou six dernières années. « En Asie », m'a-t-il répondu très sérieusement, « dans des régions où il était difficile de recevoir des nouvelles. » Puis il m'a demandé d'être « raisonnable » ! Il ne prétendait pas réussir à tuer à tout coup : il lui fallait d'abord *coiffer* sa victime. Qu'entendait-il par là, je ne sais. Enfin il devait avoir entretenu avec elle des rapports constants ; de plus, il était nécessaire qu'elle eût une intelligence inférieure à la sienne.

L'inspecteur Masters lança à H.M. un coup d'œil ironique.

— Toutes conditions, dit-il, qui semblent mettre hors de cause Hitler, Mussolini ou Staline, sans parler des autres grands de cette terre. Mais vous n'avez pas eu le temps de discuter tout cela dans la soirée de vendredi ?

— Non. Je l'ai vu hier... À propos, où est-il ?

— Ne craignez rien, dit Masters rassurant. Il ne vous fera pas de mal.

— J'y compte bien. Mais où est-il ?

— Ce monsieur doit bouder dans quelque coin. Il voulait parler aux journalistes qui assiègent le poste de police, mais j'ai convaincu ceux-ci qu'il était inoffensif, dit Masters avec un gros rire. Voyons, Monsieur ! Cette plaisanterie ne vous a pas impressionné ? Alors, pourquoi vous occuper de lui ?

— Évidemment, dit Chase. Mais n'est-ce pas lui que je viens de voir à la fenêtre ?

Masters se leva et, allant aux trois grandes fenêtres qui donnaient sur la façade de la maison, souleva un des châssis qui céda en grinçant.

— Il fait un peu chaud ici. Avec votre permission...

Il se pencha, aspira l'air frais qui rentrait dans la pièce.

Des bruits légers, perceptibles dans le silence : un battement d'ailes du côté du bassin, un craquement sec comme celui d'un sarment saisi par le froid du soir. L'allée était déserte.

— M^r Pennik est dans le voisinage sans doute, reprit Masters. Il aime beaucoup se promener, m'a-t-on dit. Voyons, M^r Chase ! Je voudrais encore vous poser quelques questions, non point sur M^r Pennik, mais sur vous-même. Pendant ce temps... Docteur ! Verriez-vous un inconvénient à monter demander à miss Keen de se joindre à nous ?

Sanders s'en fut, fermant derrière lui la double porte du salon.

La façon dont Masters avait regardé par la fenêtre, comme un tireur en embuscade, ne lui avait pas plu, mais le spectacle qui s'offrit à ses yeux quand il eut poussé la porte de la chambre de Mina Constable était bien fait pour le réconforter : Hilary Keen tricotait avec application. Elle se penchait près de la fenêtre pour profiter des dernières lueurs du jour. Mina, drapée dans un peignoir un peu trop voyant, était assise sur une chaise garnie de coussins, près du lit. À portée de sa main, un cendrier plein de mégots. Elle fumait, roulant sa cigarette entre ses lèvres, sans cesse, comme si celles-ci eussent été trop molles pour la tenir. L'atmosphère était calme, paisible, du genre de celle qui s'établit quand, ayant épuisé tout sujet de conversation, on s'est résolu à attendre – on ne sait quoi.

À l'entrée de Sanders, M^{rs} Constable s'anima.

— Qui est en bas, Docteur ? Ce commissaire sans doute ? Je vous ai entendu...

— Non, M^{rs} Constable. J'ai accueilli l'inspecteur en chef Masters et Sir Henry Merrivale. Ils désirent voir...

— Je sais, je sais. Je m'habille et je descends tout de suite. Mais je n'ai rien de noir. Pas une robe noire... (Pendant un instant, il crut que ses yeux allaient se remplir de larmes.) Qu'importe, après tout. Voulez-vous le prier d'attendre, Docteur ?

Sanders hésita.

— Inutile de vous habiller, M^{rs} Constable. Attendez tranquillement ici la visite de ces messieurs. De fait, c'est miss K..., c'est Hilary qu'ils veulent voir en premier.

Hilary, qui fronçait les sourcils sur sa laine blanche, leva la tête.

— Moi ? Pourquoi moi ?

— Quelque confusion dans les dépositions. Du calme, M^{rs} Constable !

Mina, passant devant lui à le frôler, se précipita dans la salle de bain, tourna le commutateur, heurta le radiateur électrique et enfin se planta dans l'embrasure de la porte, l'œil dur. On sentait en elle une dureté à la fois souple et nerveuse qui n'apparaissait pas au premier abord. Mais déjà Sanders ne l'observait plus. La lampe de la salle de bain éclairait la table de chevet et les rayons de livres. Le grand album, « New Ways of Committing Murder », avait disparu.

— Une confusion dans les dépositions ? demanda Mina se frottant les mains avec une serviette. Laquelle ?

— Rien d'important, je vous l'assure.

— Un fait concernant le répugnant Pennik ?

— Oui.

— J'en étais sûre !

— Je vous en prie, asseyez-vous, fit Hilary, pressante. (Et, se tournant vers Sanders :) Jack, il nous faut prendre nos dispositions sans plus tarder. Est-il nécessaire que vous soyez à Londres demain ?

— J'en ai l'intention. Il y a bien l'enquête, mais elle sera remise.

— Ne pourriez-vous pas vous excuser et rester ici ?

— Si, bien entendu. Mais pourquoi ?

— Parce qu'elle ne peut pas passer la nuit ici toute seule, dit Hilary en désignant d'un signe de tête Mina qui continuait à se frotter les mains d'un air absent.

Vraiment, Jack, c'est impossible. On a téléphoné de l'hôpital que deux des domestiques, la cuisinière et la femme de chambre, sortiraient demain, mais pas avant. M^{rs} Constable s'est mis en tête de rester seule. Je ne la quitterais pas si l'on ne jugeait pas demain l'affaire Rice-Mason. Si je ne parais pas, je serai sûrement renvoyée. Pouvez-vous rester ?

« Après tout », pensait Sanders, l'œil fixé sur la place vide que « New Ways of Committing Murder » avait remplie, « je ne suis pas un policier. Mais j'aurais préféré que ce livre n'eût pas disparu. »

— M'écoutez-vous ?

— Bien sûr, dit-il en se reprenant. Je serai très heureux de rester, si M^{rs} Constable veut bien de moi ; elle n'est pas encore complètement remise, quoi qu'elle en pense.

Mina fronça les sourcils ; puis ses traits se détendirent en un sourire charmant. Jetant sa serviette, elle vint à eux et posa sa main sur le bras d'Hilary.

— De toutes façons, dit-elle, merci. Vous avez été tous deux très gentils. Sans vous, Hilary, je ne sais ce que j'aurais fait. Vous vous êtes chargée de tout : de la cuisine et même de la vaisselle !

— Une terrible épreuve, dit Hilary, caustique. Vous m'en voyez brisée. Que faites-vous donc quand, au cours d'un de vos lointains voyages, vous n'avez personne pour laver la vaisselle ?

— Oh ! Je paie quelqu'un pour la faire, dit Mina vaguement. J'épargne ainsi mon temps et ma peine. Mais ne vous inquiétez pas à mon sujet, ma chère. Tout ira bien, trop bien même. Si toutefois je parviens à persuader ce Pennik de rester, lui aussi.

— Pennik !

— Lui-même.

— Mais je pensais...

— Je veux parler à Sir Henry Merrivale, poursuivit Mina. Et nous verrons. Pour l'instant, allez-vous-en tous les deux et laissez-moi m'habiller. Allez !

Elle les poussa dehors avec la fébrilité de celle qui se sent sur le point de s'évanouir. La porte se referma avec bruit. Sanders n'était pas fâché de sortir. Il avait quelque chose à dire à Hilary. Mais c'était difficile.

Le hall était très sombre. On devinait le pâle reflet des hautes fenêtres éclairant l'escalier. L'obscurité les faisait paraître plus hautes encore, les incurvait comme une coquille ; on aurait pu se croire à l'intérieur d'un gigantesque kaléidoscope. Côte à côte, Sanders et Hilary descendirent l'escalier. L'épais tapis étouffait leurs pas ; Hilary parla.

— Impossible de lui parler franchement, de savoir ce qu'elle pense réellement...

— Qui ?

— Mina, naturellement ! Ou bien alors elle fait de la littérature, parle sans cesse. Je voudrais bien savoir ce qui se passe vraiment ici !

— Hilary...

— Oui ?

— Pourquoi ne pas m'avoir dit la vérité ? Pennik était dans votre chambre vendredi soir.

Tous deux s'arrêtèrent. Ils avaient descendu une dizaine de marches ; seul le tic-tac de la grosse horloge rompait le silence. Sans mot dire, Sanders prit Hilary par le bras et lui fit remonter quelques marches. Elle ne résista pas ; elle s'abandonnait.

— Qui vous fait croire que je ne vous ai pas dit la vérité ? demanda-t-elle d'une voix calme.

— Larry Chase l'a vu sortir de chez vous. Il en a avisé la police et c'est à ce sujet que Masters et Sir Henry désirent vous voir. Non point que le sujet ait une importance extrême, mais ils veulent savoir ce qui vous a effrayée. Il était bien dans votre chambre, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Hilary.

X

— Pourquoi me l'avoir caché ?

Affectant l'enjouement, elle adressa à son compagnon une courte révérence, s'assit sur la première marche de l'escalier, croisa ses mains sur ses genoux et, d'un geste vif, releva la tête.

— Et pourquoi vous l'aurais-je dit, *Monsieur* ?

— Expliquez-vous.

— Il est des choses qu'un jeune homme suprêmement innocent n'a pas à connaître.

— Peut-être. Mais la police, tout aussi innocente que moi, fera en sorte de les connaître. Elle en a la ferme intention.

— Est-ce une menace ?

— Écoutez-moi, Hilary, dit-il en s'asseyant à côté d'elle. Vous parlez exactement comme l'héroïne d'un mauvais thriller, vous vous drapez dans votre dignité et, sans raison valable, refusez de reconnaître un fait sans importance. La police s'intéresse à Pennik et à ses faits et gestes. Moi aussi, pour une autre raison. Qu'a fait Pennik pour vous effrayer à ce point ?

— Qu'allez-vous penser là... Le thriller, c'est vous qui l'imaginez. Croyez-vous qu'une femme n'aime pas mieux taire certaines tentatives ? Une femme convenable, j'entends. Mieux vaut prétendre qu'il ne s'est rien passé...

Sanders la sentit frissonner.

— Non, vous avez raison, dit-elle la voix changée. Il y a quelque chose d'autre. Et le pauvre homme ne m'a même pas touchée.

— « Le pauvre homme » ?

Hilary s'adossa à la fenêtre.

— Parlez-moi donc, dit-elle soudainement de la jeune fille que vous voulez épouser, de miss Blystone. À quoi ressemble-t-elle ?

— Mais...

— Parlez-moi d'elle.

— Elle est un peu comme vous.

— Dans quel sens ?

En rêve, Sanders revoyait le grand paquebot blanc, entendait mugir la sirène ; sur le pont, une foule d'où émergeait Marcia, agitant la main ; Kessler n'était pas loin, sans doute.

— Je ne sais pas. Pourquoi cette question ? Elle n'a pas votre maturité d'esprit. Elle est plus... vive.

Il haïssait ce mot.

— À côté d'elle, je suis lent et lourd.

— Faites-moi son portrait.

— Elle est plus petite que vous et plus mince. Les yeux bruns. C'est une artiste.

— Elle doit être très intéressante.

— Oui.

— Vous l'aimez ?

D'instinct, il attendait la question.

— Évidemment.

— Je le crois, en effet, dit Hilary en se redressant. Et voilà pourquoi nous pouvons être bons amis.

— Nous le sommes.

— Oui. Je pensais... (Elle s'arrêta court. Toute coquetterie disparue, une morne tristesse semblait l'envahir.) Écoutez. Il y a une minute, vous m'accusiez de jouer à l'héroïne de thriller. J'avais jusqu'ici coutume de rire de certaines choses. Ce qui s'est passé avant-hier soir, dans ma chambre, n'est rien, comparé à la mort de M^r Constable. Et cependant, c'était horrible. Herman Pennik n'est pas mauvais, il n'est que dangereux. Je ne vous dirai rien de plus parce que je ne veux pas ébruiter la chose. Pour la première fois de ma vie, j'ai peur. Oui, j'ai peur et j'ai besoin d'une protection, d'un appui. Cet appui, voulez-vous l'être ?

— Vous savez bien, Hilary, que...

Il fut interrompu. En bas, dans le hall obscur, on entendit des bruits de pas mal assurés, un choc sourd suivi d'un juron.

— Le mieux serait peut-être de chercher le commutateur ! lança une voix exaspérée. Si vous vous agitez moins avant de savoir où vous êtes, vous ne renverseriez rien !

— Me prenez-vous pour un hibou ? fit une autre voix encore plus furieuse. Que le diable m'emporte, Masters ! Si vous voyez dans le noir, vous, prenez ma place. Je sais ce que je fais, j'espère ? Ah ! Je l'ai !

Un déclic. Hilary et Sanders se levèrent précipitamment. Le hall venait de s'illuminer, les trahissant. H.M. et Masters, tête levée, les regardaient.

— Hum ! fit H.M. gravissant lourdement l'escalier. Bonsoir. Vous êtes bien la fille de Joe Keen ?

Hilary acquiesça silencieusement.

— J'ai bien connu votre père. Un bon garçon, ce vieux Joe, ajouta H.M. en reniflant avec bruit. Dites donc ! L'inspecteur en chef désirerait vous poser quelques questions. Allez donc le voir. Quant à vous... (Il toucha le bras de Sanders.) Venez me présenter à M^{rs} Constable.

Hilary fit de nouveau un bref signe de tête.

— Je suis prête, dit-elle en consultant son bracelet-montre. Cela ne sera pas trop long, j'espère ? J'ai encore le dîner à préparer.

Elle descendit légèrement. Masters l'attendait, l'œil sévère. Lawrence Chase, qui survenait à cet instant, siffla doucement entre ses dents. Sanders suivit H.M. qui l'observait sans rien dire.

Si gêné qu'il fût, Sanders sentait bien que ce scénario n'avait pas été imaginé pour Hilary et pour lui. Il y avait autre chose.

Mina les accueillit assez froidement. Elle portait un costume brun foncé.

— J'allais descendre, dit-elle en fermant la porte. Mais rien ne nous empêche de rester ici. Asseyez-vous donc.

— Madame, commença H.M. avec une éléphantine délicatesse qui le caractérisait parfois, Madame, vous me voyez fâché d'être venu.

— Mais je suis très heureuse de vous voir, repartit Mina. Mon seul désir eût été de vous voir plus tôt. Resterez-vous quelque temps avec nous ?

— Non, Madame, dit H.M. en secouant la tête, je ne pourrai passer que quelques heures à Fourways. Vous vouliez me parler, m'a-t-on dit. Et j'ai pensé pouvoir, à cette occasion, vous poser quelques questions ; des questions délicates.

— Toutes celles que vous voudrez.

— Eh bien... Est-il vrai que votre mari ait cru depuis quelque temps que vous vouliez le tuer ?

— Qui vous a dit cela ? Larry Chase ?

H.M. eut un mouvement évasif.

— Pas tout à fait. La rumeur en a simplement couru. Est-ce vrai ?

Mina étouffa un bruit qui ressemblait fort à un rire.

— Non ! C'est un raconter absurde. Une allégation parfaitement ridicule. Pourquoi Larry vous a-t-il dit cela ? Il aurait dû savoir que le pauvre Sam plaisantait.

— C'est plaisanter sur un sujet bien sérieux, Madame.

De nouveau Mina parut s'égayer. Elle n'en restait pas moins, du moins Sanders se le figurait, sur la défensive.

— Vous savez peut-être que j'écris ?

— En effet.

— Des romans policiers traitant presque toujours de morts violentes et mystérieuses. Sam, poursuivit-elle, assurait que j'avais l'âme d'une criminelle ; j'affirmais, au contraire, que traiter librement du meurtre est un signe d'équilibre moral. L'assassin est un refoulé qui ne parle ni n'écrit, mais qui agit. En manière de plaisanterie, mon pauvre mari assurait que je désirais le tuer.

— N'en éprouviez-vous pas de la gêne ?

— Non, jamais.

— Je pensais... D'où tiriez-vous la matière de ces morts mystérieuses ?

— Oh... Le hasard des conversations... J'ai aussi beaucoup glané de renseignements dans les annales égyptiennes et du Moyen Age. J'ai même fait un album de coupures de presse que j'ai appelé « New Ways of Committing Murder ».

H.M. cligna imperceptiblement des yeux, se croisa les mains sur le ventre et se mit à se tourner machinalement les pouces.

— Vraiment ? Un album ? Sa lecture doit être assez intéressante.

— Non. N'en parlons plus, je vous en prie, dit Mina dont les mains se crispèrent. Je l'ai brûlé hier. Je ne veux plus penser à ces choses, ni en écrire. (Elle se pencha.) Je ne sais, Sir Henry, si l'on vous a dit pourquoi je désirais à ce point vous voir. J'ai pour vous une véritable admiration. Vraiment ! Ce n'est pas là un simple compliment. J'ai suivi toutes les affaires que vous avez traitées, depuis le cas Darworth jusqu'à l'affaire de la chambre empoisonnée de Lord Mandling, sans oublier l'assassinat de cette star de cinéma, en 1931. On ne vous apprécie pas à votre juste valeur. J'ai souvent dit qu'on aurait dû vous conférer la pairie.

H.M. rougit violemment.

— J'admire surtout, poursuivit Mina, la façon élégante dont vous simplifiez les questions les plus difficiles, dont vous démasquez les

impostures. C'est cela qu'il nous faut et, sur ce point, votre aide peut m'être précieuse. Je voudrais que vous confondiez Herman Pennik, que vous attiriez sur lui le châtiment qu'il mérite : la pendaison. Connaissez-vous Pennik ?

H.M. parut éprouver quelque peine à reprendre sa respiration.

— Je... Vous nous ouvrez ici un vaste champ d'action, M^{rs} Constable. Prétendez-vous que Pennik ait tué votre mari de la façon qu'il indique lui-même ?

— Je ne saurais l'affirmer. Je sais seulement que cet homme est un charlatan.

— Je ne vous suis pas très bien, Madame. Pennik, dites-vous, est un imposteur et, cependant, vous suggérez qu'il a pu tuer votre mari, par télépathie. Quelle est exactement votre pensée ?

— Je ne sais. Je sens seulement. Connaissez-vous Pennik ?

— Non.

— Il doit se promener dans les environs, dit Mina en fronçant les sourcils. Depuis longtemps, Sir Henry, je cherche ce que cet homme me rappelle. Je viens seulement de le trouver : Pennik, c'est Peter Quint, dans *Le tour d'écrou*. Vous vous rappelez cette horrible histoire de la gouvernante, dans cette maison, Bly, que les apparitions de Peter Quint terrifient ? Quint dans la tour, Quint à la fenêtre, Quint dans l'escalier. Et cette brume perpétuelle... Oui, c'est bien cela. Je puis vous dire comment manœuvrer Pennik. (Elle se pencha davantage en avant.) Il erre constamment au-dehors, jusqu'à la nuit. Savez-vous pourquoi ? Il souffre de claustrophobie : il ne peut supporter d'être enfermé. C'est pourquoi il aime les grandes pièces que nous avons ici. Faites-le incarcérer pour une raison quelconque, enfermez-le pendant huit jours dans la cellule la plus exigüe que vous pourrez trouver. Au bout de ce temps, il parlera, soyez-en sûr !

— Je crains fort que nous ne puissions employer ce moyen, Madame.

— Et pourquoi ? fit-elle, plaintive. Qui le saura ?

H.M. la regarda longuement. Il semblait un peu déconcerté.

— La loi s'y oppose, Madame. Impossible de la contourner. Nous ne pouvons rien faire contre Pennik, même s'il s'en va répétant à tous les échos qu'il a tué votre mari. Notre législation, voyez-vous, n'admet pas non plus la torture.

— Après ce qu'il a fait ?

— Je...

— Il lui aura été permis de prendre Sam comme sujet d'expérience ? Impunément ? Sam était inutile, n'est-ce pas ? Peu importait sa mort ? C'est bien, nous verrons. Vous refusez donc de m'aider, Sir Henry ?

— Que diable ! Madame, s'écria H.M. Prenons les choses comme elles sont, je vous en prie. Je suis un homme âgé, tout prêt à vous aider dans la mesure de mes moyens. Cette affaire est bien délicate. On ne sait comment l'aborder. En attendant de trouver le « joint », que pouvons-nous faire ? (Il s'arrêta court : une ombre obscurcissait les traits de Mina, qui semblait soudain avoir perdu tout contact avec le monde extérieur. Un vague sourire effleurait ses lèvres.) Écoutez-moi ! dit H.M. Vous m'entendez ?

— Oui.

— C'est à vous de m'aider. Cette angoisse, ces transes ne servent de rien. J'ai une idée. Oh ! bien vague encore. À vous de me fournir les faits. Êtes-vous disposée à me dire ce que vous savez ?

— Excusez-moi, dit Mina reprenant conscience. Je suis naturellement prête à tout vous dire.

H.M. était mal à l'aise : c'était visible. Sa rudesse n'avait eu d'autre but que de permettre à Mina de reprendre pied en terrain solide. La respiration sifflante de H.M. attestait son effort.

— C'est bien, dit-il, en jetant un regard autour de lui. Votre mari, je crois, ne partageait pas cette chambre avec vous ?

— Non. Il se plaignait que je l'empêchais de dormir parce que je parlais, en rêve. Sa chambre est de l'autre côté. Voulez-vous la voir ?

Elle se leva, sans hâte, et conduisit les deux hommes dans la chambre voisine. La pièce, carrée, haute de plafond, différait peu des autres. Rien n'évoquait la personnalité de son occupant. Le mobilier, de noyer foncé, détonnait avec le papier verdâtre des murs ; quelques peintures, lourdement encadrées, n'ajoutaient rien à son élégance.

H.M. en fit le tour, lentement. Dans un coin, un fusil de chasse dans son étui ; au-dessus de la garde-robe, une pile de cartons à chapeaux ; sur la table, des revues de chasse. L'une des fenêtres s'ouvrait sur un balcon auquel accédait un escalier de pierre. H.M. inspecta soigneusement la disposition des lieux avant de se tourner vers Mina qui, debout dans l'embrasement de la porte, le suivait des yeux.

— Qu'y a-t-il au-dessous de cette chambre ?

— Au-dessous ? La salle à manger.

— Bien. Et maintenant, revenons-en, s'il vous plaît, à vendredi

dernier. Vous êtes montés, votre mari et vous, à 7 heures et demie ? Qu'a fait M^r Constable ?

— Il a pris son bain et a commencé à s'habiller.

— Où vous teniez-vous ?

— Ici même.

— Ici ?

— Oui. Parker, son valet de chambre, étant à l'hôpital, j'ai dû préparer le smoking de mon mari, mettre ses boutons de manchettes et de plastron. Il m'a fallu un certain temps. Mes mains...

Elle s'interrompt.

— Continuez, Madame.

— Il était à moitié habillé et je nouais les lacets de ses souliers quand...

— Que ne le faisait-il lui-même ?

— Le pauvre avait aisément le vertige. Il lui était très pénible de se baisser. (Mina regardait fixement un coin de la chambre et serrait les dents. L'émotion l'étouffait.) J'avais presque fini quand nous entendîmes un grand bruit : « C'est dans la chambre d'à côté », dis-je. « Non », répondit-il. « C'est la lampe de mon aïeule, dans la chambre de ce jeune imbécile de docteur. » Le mot, je le sais, s'applique bien mal à M^r Sanders, mais Sam avait espéré qu'il démasquerait Pennik et sa déception l'aigrissait. Comme je le comprends, maintenant ! Oh ! Sam !

» Il me dit encore qu'il allait voir ce qui s'était passé. Il endossa sa robe de chambre et sortit. Une minute plus tard, il était de retour. Il avait trouvé Hilary Keen et le D^r Sanders... Oh ! Pardon, Docteur. J'oubliais... Il n'y avait du reste à cela rien de répréhensible. Bref, quand je l'eus aidé à mettre sa chemise, il me pria d'aller m'habiller à mon tour. Sinon, je serais en retard. Il ferait lui-même, ajouta-t-il, son nœud de cravate. Je n'avais pas la main assez sûre pour le faire convenablement. (Elle sourit tristement.) Je suis allée dans ma chambre. Quelques minutes plus tard, j'entendis Sam brosser son veston. Il allait descendre, me cria-t-il. « Très bien, mon ami », répondis-je. Comme il refermait sa porte, je me souvins soudain des deux mouchoirs qu'il m'avait demandés... Vous savez la suite. Dois-je, encore une fois, aller jusqu'au bout...

— Non, dit H.M. qui se tenait debout au milieu de la chambre, jambes écartées, poings sur les hanches.

Il avait écouté Mina sans mot dire, mais sa bouche aux coins abaissés avait une expression assez sinistre. Il se tourna vers Sanders.

— Je n'aime pas non plus me baisser, étant gros. Regardez donc de près le parquet, à côté de la descente de lit et aussi non loin de M^{rs} Constable. On dirait des taches ?

— Oui, dit Sanders après examen. Des taches de bougie.

— De la bougie, répéta H.M. en se grattant le nez.

Du regard, il inspecta la chambre encore une fois. Et traversant la pièce d'un pas lourd, il s'approcha de la commode sur laquelle étaient posés les deux flambeaux et tâta du doigt les mèches des bougies.

— Elles sont froides, dit-il. Il n'importe ; on s'en est servi. Vous, peut-être, Madame ?

— Oh ! non !

— N'avez-vous pas eu une panne d'électricité ?

— Non. Jamais.

— On s'en est servi, pourtant, répéta H.M. Qui ? Le savez-vous ?

— Je l'ignore. Je n'avais pas remarqué. (Elle passa sa main sur son front.) Cela a-t-il donc une importance quelconque ?

— Oui. C'est curieux, dit H.M. On comprend mal qu'on ait eu besoin de bougies dans une chambre où il y a assez de lampes électriques pour équiper Piccadilly Circus. Non loin de l'endroit où un homme meurt subitement, de mystérieuse façon. D'ailleurs...

— Avez-vous fini, Sir Henry ? dit résolument Mina Constable.

— Oui. Du moins pour l'instant.

— Et moi, dit Mina, la lèvre crispée par un sourire nerveux, je commence. Voulez-vous venir avec moi en bas, je vous prie ?

Sanders ne devinait pas sa pensée. Sir Henry Merrivale non plus, de toute évidence. En silence, ils suivirent Mina, qui descendit l'escalier et entra dans le salon dont la porte était restée grande ouverte. Assis sous une lampe au pied contourné, Masters, son carnet sur les genoux, prenait des notes ; Lawrence Chase l'observait. La brusque entrée de Mina les surprit. Elle ne leur accorda aucune attention. Sur une table, près de la fenêtre, était posé un téléphone.

Enlevant le combiné, elle le posa sur la table et, le poignet droit serré dans la main gauche, elle manœuvra le cadran. Sur son visage, on lisait une expression résolue.

— Opérateur ? demanda Mina.

D'un bond, Masters fut à côté d'elle.

— Excusez-moi, dit-il. Vous êtes bien M^{rs} Constable, n'est-ce pas ? Vous plairait-il de me dire ce que vous faites ?

— Comment ? fit Mina, jetant à l'inspecteur un regard par-dessus l'épaule. (Elle se détourna aussitôt.) Je demande Londres. Ici Grovetop 31. Je désire Central 98-76. Oui, s'il vous plaît... Que dites-vous ?

— À qui téléphonez-vous, M^{rs} Constable ?

— J'appelle le *Daily Non-Stop*. J'en connais le directeur littéraire. J'ai fait passer plusieurs articles dans ce journal. Excusez-moi... Allô ! *Daily Non-Stop* ? Puis-je parler à M^r Burton, je vous prie ?

— Doucement ! fit Masters posant son gros doigt sur le crochet du téléphone et coupant du même coup la communication. Croyez bien que je regrette, M^{rs} Constable.

— Est-ce à dire, jeta Mina hautaine, que je n'ai pas le droit de téléphoner librement, dans ma propre maison ?

— Pas du tout, dit Masters jovial. Je n'ai jamais eu la prétention... Mais ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux, auparavant, nous voir ? Nous avons de l'expérience, nous pourrions vous conseiller... Que vouliez-vous leur dire ?

Mina gardait son calme. La lumière dure creusait ses traits, la vieillissait. De sa main crispée, elle serrait le combiné sur sa poitrine.

— Vous êtes sans doute l'inspecteur en chef Masters ? dit-elle. Quelle est, à votre avis, la pire des insultes ?

— C'est bien difficile à dire, fit Masters prudent. Si vous croyez devoir me l'appliquer...

— Je pensais à Pennik, dit-elle songeuse. Mon mari savait le toucher au vif, sur certain sujet. Ce simulateur...

— Pouvez-vous laisser ce téléphone, M^{rs} Constable ? Merci.

Mina lâcha prise. Elle détourna les yeux et il ne fut dans la pièce personne qui ne se sentît ému de pitié à l'expression de son visage.

— J'ai souffert, dit-elle. On devrait me laisser rendre coup pour coup.

— Je sais, Madame, dit Masters avec sympathie. Mais croyez-moi, ce n'est pas la bonne façon d'y parvenir. À quoi bon téléphoner à un journal et vous plaindre du préjudice subi ?

— Mon intention était tout autre, reprit-elle d'une voix calme. M^r Herman Pennik déclare user de la pensée comme d'une arme, n'est-ce pas ? Il ment. Mon mari était riche. De sa vie, il n'a jamais eu peur de quelqu'un ou de quelque chose. J'aurais voulu agir comme lui-même l'aurait fait : que Pennik use donc de son arme contre moi, je l'en défie ! Et c'est là ce que j'aurais voulu dire à M^r Burton : que Pennik essaye de me tuer. S'il y parvient, ma fortune ira aux œuvres

de charité que vous voudrez bien vous-même indiquer. Je ne crains rien, du reste : il bluffe. Que vous le vouliez ou non, je ferai connaître cette proposition à toute la presse anglaise.

Lawrence Chase avança d'un pas.

— Mina, murmura-t-il, faites attention à ce que vous dites. Soyez prudente !

— Oh ! Foutaise !

— Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Et vous non plus. Monsieur, jeta Masters pardessus son épaule. (Il abattit son poing sur la table.) Un peu de calme, s'il vous plaît ! Ménageons nos nerfs. (Il eut un léger sourire, un peu forcé.) Ah ! cela va mieux ! Maintenant, M^{rs} Constable, reprit-il plus doux, verriez-vous un inconvénient à venir vous asseoir dans ce fauteuil ? Nous allons parler de cette affaire. Miss Keen est en train de préparer votre dîner. Rien ne nous empêche, pendant ce temps, de réfléchir et d'être raisonnables.

— À votre aise, dit Mina gaiement. Mais je vous répète que vous ne pourrez pas toujours m'interdire l'emploi de ce téléphone.

— Entre nous, dit Masters en clignant de l'œil, qu'avez-vous besoin de vous occuper de ce M^r Pennik ? C'est un imposteur, dites-vous ? Vous ne nous apprenez rien ; nous le savons.

— Est-ce vraiment là votre opinion ? dit Mina en se retournant brusquement.

— À quoi servirait donc la police ? demanda Masters. Nous savons très bien ce qu'est M^r Pennik. Et nous venons même de le prouver.

Au-dehors un pas léger crissa sur le gravier de l'allée.

Sanders, qui était le plus près de la fenêtre, l'entendit et ne se retourna pas ; son attention se concentrait alors sur les visages de ceux qui l'entouraient. Mais, plus tard, il devait s'en souvenir.

— C'est chose faite, M^{rs} Constable, reprit l'inspecteur. La période des miracles est close. Nous venons d'apprendre par M^r Chase et miss Keen qu'en plusieurs occasions notre ami Pennik a prétendu lire la pensée alors qu'il ne faisait qu'user de renseignements qui lui avaient été communiqués.

— Je vous demande pardon, interrompit Chase, avec beaucoup de dignité, vous dénaturez mes paroles. Je n'ai pas dit cela, c'est vous qui...

— C'est un point de détail, Monsieur. Peu importe.

— Prétendez-vous, s'écria Mina, qu'il ne sait même pas lire la

pensée ?

— C'est une certitude, M^{rs} Constable, dit Masters avec complaisance en regardant du côté de H.M. qui n'avait pas encore dit un mot. Que n'étiez-vous là ! Vous auriez bien ri. Il n'empêche, poursuivit Masters en se renfrognant, qu'il m'a bien étonné aujourd'hui en me parlant de ma fille. Comment a-t-il pu savoir qu'elle était malade et qu'on l'opérait aujourd'hui ? Je ne le comprends pas encore. En tout cas, si vous tenez à la publicité, rien ne nous empêche de communiquer dès maintenant à la presse un bulletin qui confondra Pennik. Quant à le menacer, poursuivit Masters, en adressant à Mina un regard curieux dont le sens n'était pas clair, c'est du temps perdu. Il ne tuera personne avec sa Téléforce, pas même une mouche. Je démissionne s'il y arrive !

— Écoutez ! dit soudain Chase.

Ce cri fit tomber un profond silence. Masters lui-même cessa de ricaner et d'agiter ses clefs dans sa poche. Cette fois-ci, on entendit distinctement le crissement des graviers dans l'allée.

Chase se précipita vers la fenêtre, à laquelle Sanders se penchait déjà. Une nuit claire, étoilée. Pas un souffle de vent. L'allée était vide, mais on voyait distinctement une ombre qui se mouvait lentement, sous les arbres.

— C'était Pennik, dit Chase d'une voix contenue. À quoi croyez-vous qu'il pense ?

XI

— Votre petit déjeuner, dit Hilary en mettant ses gants, est sur la table de l'office, vous le trouverez sans peine. Le pain frais est dans la huche de droite ; ne vous trompez pas, dans celle de gauche c'est le pain rassis. Pensez-vous y arriver ? Et vous occuper de Mina ?

— Si incroyable que puisse paraître le fait, avoua Sanders, il m'est déjà arrivé, dans mon existence, de préparer mon petit déjeuner sans l'aide de personne. Ce n'est pas là, je vous assure, l'une de ces tâches mortificatrices que l'on doit approcher après une nuit de méditation et de prière : vous mettez deux œufs et du lard dans une poêle bien graissée et tout est prêt au moment où votre deuxième fournée de toasts commence à sentir le brûlé. Quant à Mina, elle dort paisiblement avec son cachet de morphine et ne bougera pas avant demain, 9 heures. Ne vous inquiétez donc pas.

Sanders affectait une gaieté qu'il ne ressentait pas. Une menace planait dans l'air. Ils étaient dans la salle à manger sous un énorme tableau qui représentait des jambons et des légumes de taille gargantuesque. La montre de Sanders indiquait 9 heures 20.

Hilary enfilait soigneusement ses gants, sa valise était prête. Par la porte ouverte, on entendait le doux ronflement d'une auto de police à l'arrêt.

La jeune fille mit son deuxième gant.

— Nous désertons, dit-elle, comme les rats d'un navire. Pour commencer, le délicieux Pennik refuse de paraître à dîner et s'en va. Puis Lawrence Chase se rappelle soudain un rendez-vous urgent et rentre en hâte à Londres.

— Il a rendez-vous avec un collègue. Il nous l'a dit hier.

— Un dimanche soir ? J'aurais voulu qu'il m'aide à laver la vaisselle ; il a refusé. Entre nous, ce bon Larry craint bien d'autres choses encore que de se fatiguer. Moi aussi, je déserte. (D'un geste impatient elle tira sur son gant.) Où peut bien être Pennik ? Pourquoi n'est-il pas rentré ? Vous allez rester tout seul ici, avec Mina et lui...

— Il n'importe. Pennik ne m'inquiète pas.

Il n'en était pas absolument sûr.

Et cependant il eût préféré qu'Hilary restât. Elle portait un costume

d'un gris léger qui contrastait agréablement avec le bleu profond de ses yeux. Très peu de rouge ; une grande fraîcheur. Il devait toujours se la rappeler ainsi sous le dôme de lumière près de la grande table.

D'une main elle prit sa valise et tendit l'autre.

— Allons, au revoir. Un week-end dont nous nous souviendrons, n'est-ce pas ?

— Sans aucun doute.

Il lui prit la valise des mains. À la porte, elle s'arrêta.

— Jack ! Si quelque chose devait...

— Ne vous inquiétez donc pas, dit-il doucement. Je ne suis pas embastillé, condamné à ne jamais revoir la lumière du jour ; je suis confortablement logé. Le D^r Edge viendra probablement demain vers dix heures voir Mina. La bière ne manque pas à l'office. Il y a ici une bibliothèque que je n'ai pas encore eu le loisir d'explorer. Partez donc sans crainte. Nous nous reverrons jeudi soir, pour dîner, comme convenu ?

Elle acquiesça d'un signe de tête. L'inspecteur en chef Masters et Sir Henry Merrivale descendaient l'escalier.

— Installez-vous dans la voiture, dit Sanders à Hilary. Masters va vous conduire à la gare.

Il referma soigneusement la porte sur elle et se retourna vers les autres.

— Puis-je poser une question sans crainte d'être rebuté ? fit-il sèchement.

— Une question. Docteur ? dit Masters affectant la surprise. Pourquoi donc ? Que voulez-vous savoir ?

— Quelles sont vos intentions à son égard ?

— À l'égard de qui ?

— De M^{rs} Constable. Vous est-il venu à l'idée qu'elle court un grand danger ?

Jamais il ne s'était senti aussi éloigné de ces deux hommes, qu'il considérait pourtant comme ses amis. Loin de pensée et de cœur ; H.M. lui-même, auquel il eût tout confié, demeurait sombre ; Masters était aimable, mais froid.

— De quel danger parlez-vous ? De qui ?

— De Pennik. Je ne sais si vous comprenez bien cet homme et son caractère. Qu'il tue par la pensée, comme il le prétend, ou non, il n'en est pas moins capable de meurtre. Et vous avez entendu M^{rs} Constable

le défier.

— Oui, dit l'inspecteur. Oui, et je connais aussi l'histoire du berger qui criait : « Au loup ! » Vous aussi, je pense.

— Tout ce que j'en sais, dit Sanders, c'est qu'à la fin, le loup vient.

— Nous n'en sommes pas encore là, dit l'inspecteur sans rien perdre de son assurance. Ne vous inquiétez donc pas. Si j'étais vous, j'oublierais tout cela.

Il y eut un silence ; Sanders fixa l'inspecteur d'un air surpris.

— Si Pennik revient...

— Il ne reviendra pas, mon garçon, dit H.M., sombre. Nous venons de sa chambre. Il a fait ses paquets et s'est esquivé pendant que nous étions à table. Il nous a laissé un mot. Montrez-le donc. Masters.

De son carnet, l'inspecteur tira un papier plié en quatre, qu'il tendit à Sanders. Une petite écriture nette et précise.

À la police :

Je regrette que certaines circonstances, présentes ou à venir, me contraignent à ne pas séjourner plus longtemps à Fourways. Pour éviter d'être accusé de me soustraire à la loi, je vous informe que j'ai l'intention de prendre mes quartiers à l'Hôtel du Cygne Noir, où j'ai rencontré ce matin l'inspecteur en chef Masters. C'est la seule hôtellerie des environs qui me paraisse convenable, pour autant que j'aie pu m'en rendre compte après une courte visite. On m'y trouvera à tout instant.

Votre, etc...

Herman Pennik.

« Cette lettre », pensa Sanders, « tranquillise et inquiète à la fois. »

Il la rendit à son propriétaire.

— Mais M^{rs} Constable...

— Écoutez-moi, mon garçon, dit H.M. d'un ton calme qu'il employait rarement. Le fait est, et je le regrette pour elle, que cette malheureuse et héroïque M^{rs} Constable nous a menti sciemment.

Le coup, désagréable, étonna et surtout choqua le docteur.

— Elle a menti, mon garçon. Voulez-vous savoir comment ?

— Et comment !

— Primo, grommela H.M., insérant avec peine ses doigts dans son col, rappelez-vous cette petite aventure, un quart d'heure environ avant le meurtre : Sam Constable entend tomber la lampe dans votre chambre et accourt. Deux témoins donnent une description détaillée de cette intervention. Vous les avez entendus comme moi. Le jeune

Chase déclare avoir vu Constable sortir en courant de sa chambre, en robe de chambre et en pantoufles ; il perd ces dernières en route et s'arrête pour les reprendre. Cette description est trop précise, trop circonstanciée pour être fausse, à moins que Chase ne mente d'un bout à l'autre.

— Eh bien ? dit Sanders qui devinait la suite.

— Que dit la dame, elle ? Elle nous assure que Constable a entendu la lampe tomber au moment où elle nouait les lacets de ses souliers. Déclaration aussi précise que la première, mais fausse, je le crains.

— Pourquoi ne serait-ce pas Chase qui ment ?

H.M. passa sa main sur son crâne dénudé.

— Parce que je connais les menteurs, dit-il d'un ton las. Elle ment d'ailleurs assez mal. Si vous en voulez la preuve, rappelez vos propres souvenirs. Vous avez vu Constable ? Que portait-il ? Des souliers ou des pantoufles ?

Sanders avait été trop occupé pour relever cette contradiction. Malgré lui, la scène revint, vivante, à ses yeux.

— Des pantoufles, avoua-t-il.

— La cause est entendue. Secundo, poursuivit H.M. Vous l'avez entendue jurer avec une simplicité et une ferveur touchantes qu'elle ignorait tout des bougies qu'on aurait allumées dans la chambre de son mari ? Oui ? Eh bien ! peut-être n'avez-vous pas remarqué son sursaut quand j'ai posé la question ? Très bien, ignorons cela. Mais sachez que nous avons fait un petit tour dans la maison, Masters et moi. C'est ainsi que nous avons pu remarquer que la robe de chambre qu'elle portait vendredi soir est maculée de bougie, à la manche droite. Sa main tremblait.

Sanders ne répondit pas. Le fait était indéniable : lui-même se souvenait avoir relevé ces taches de bougie sur la manche de Mina Constable.

— Comprenez-vous, mon garçon ? demanda doucement H.M.

Silence.

— Il y a aussi, poursuivit H.M. impitoyable, la question du grand album qu'elle soutient avoir brûlé. C'est faux. Impossible de brûler un bouquin de cette taille, relié en imitation cuir, sans laisser de traces. À moins de disposer d'un puissant foyer, ce qui n'est pas le cas dans une maison où l'on ne trouve pas un seul feu de bois ou de charbon. Elle ment, vous dis-je. Laissez-la dormir. Si je ne manquais pas encore de preuves, elle serait déjà en route pour Kingston et inculpée de meurtre.

— Que le diable... commença Sanders.

— Je suis bien de votre avis.

— Pourtant... Tout ce qu'elle a dit et fait... Après tout, qu'importe que Constable ait porté des pantoufles ou des souliers ? Qu'elle prétende ne pas s'être servie des bougies ?

— Je sais... Ce sont les indices les plus bizarres que j'aie jamais trouvés, dit H.M.

— Et vous maintenez, poursuivit Sanders, que tout en elle – ses pleurs, ses évanouissements, cet affaiblissement général, ce désir même de défier Pennik – que tout cela n'est que du théâtre ?

— Bah ! fit Masters indulgent. N'avez-vous pas remarqué avec quelle facilité elle s'est laissé persuader de ne pas téléphoner ?

— Vous vous trompez.

— Libre à vous de le penser. Docteur. Nous sommes en démocratie. Et maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, dit Masters en tirant sa montre, nous allons vous laisser. Il nous faut aller d'abord à Grovetop, puis au Cygne Noir, pour voir M^r Pennik. Voici une rencontre que j'attends avec impatience, je l'avoue ! Quand Sir Henry aura pu se faire une opinion...

— Cette femme est toujours en danger.

— Entendu, Docteur. Vous la gardez. Bonne nuit !

Il ouvrit la porte, s'effaça devant H.M. Celui-ci, prenant à la patère son chapeau haut de forme et son manteau, aussi vieux et démodés l'un que l'autre, fit deux pas et s'arrêta.

— Dites donc, Masters ! Et si, par hasard, ce garçon avait raison ?

— Quoi ! Vous aussi, Sir Henry ? Non ! C'est fini ! Nous savons à quoi nous en tenir, non ?

— Oui, évidemment. C'est toujours quand on sait à quoi s'en tenir qu'on dégringole le plus bas. Dites donc un peu ce que vous en pensez.

Jetant autour de lui un regard soupçonneux, Masters referma la porte et, tourné vers Sanders :

— Que M^{rs} Constable a délibérément assassiné son mari, usant de quelque stratagème que nous ne connaissons pas encore. Ah ! Autre chose : je n'ai jamais lu un livre de cette dame, Dieu m'en garde ! Mais ma femme n'en a pas manqué un seul. Avant mon départ, elle m'en a dit quelques mots. Dans l'un d'eux, lors d'une expédition en Égypte, tout un groupe de gens sont supposés mourir du mauvais œil sur la tombe d'un Pharaon. En réalité, on les a expédiés très proprement dans l'autre monde en usant avec habileté d'oxyde de carbone. Ma

femme ne se rappelle pas exactement comment, mais elle m'a assuré que l'histoire se tenait très bien et qu'on pouvait aisément le faire chez soi ; elle pensait l'employer le jour où elle voudrait se débarrasser de moi.

Sanders haussa les épaules.

— Oui. Je l'admets, dit-il. De même que, dans « Double Alibi », la victime meurt d'une injection sous-cutanée d'insuline. Or, c'est très vraisemblable. J'en ai même parlé ici, vendredi soir. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Constable n'est mort ni par l'oxyde de carbone, ni par l'insuline.

— Cela prouve, déclara Masters tapant du bout des doigts dans le creux de sa main, qu'elle était capable d'employer un autre moyen de ce genre. Quelque chose de tout à fait courant et en même temps d'inattendu ; quelque chose qu'on peut préparer chez soi, avec deux gobelets et un morceau de savon, qui ne demande aucune connaissance spéciale.

— Aïe ! fit soudain H.M., dont le visage venait de subir un extraordinaire changement.

— Sir Henry ?

— Rien du tout, mon garçon. Je réfléchissais.

Masters le regarda, les sourcils froncés, l'œil soupçonneux.

— Je réfléchissais, vous dis-je, répéta H.M. Continuez. Je pensais à tout autre chose, aux taches de bougie et à l'endroit exact où elles se trouvaient. Que le diable m'emporte, Masters, pourquoi vous figurez-vous toujours que je vais vous embobiner ?

— Parce que vous en avez l'habitude, dit l'inspecteur en chef.

— Poursuivez donc votre exposé, dit Sanders. Et Pennik ? Qu'en faites-vous ?

— C'est clair comme le jour, Docteur. Pennik connaissait, ou a deviné, les intentions de la meurtrière. Il sait quand elle agira et pourquoi. Il en profite tout simplement pour convaincre la galerie de son pouvoir surnaturel. Il procède prudemment, remarquez-le bien ; il ne s'engage pas : la victime désignée mourra *peut-être*, dit-il. Le meurtre est commis et il se vante impudemment de l'avoir commis : c'est lui, et nul autre. Je suis presque certain qu'il n'est pas complice(2). Il s'est servi d'elle, et elle lui en veut. La haine qu'elle montre envers Pennik est sincère : il prétend avoir tué, alors qu'elle a de bonnes raisons de croire qu'il ment. Franchement, je vous le demande : ceci n'explique-t-il pas toutes les contradictions que nous relevons dans cette affaire ?

— Oui. Si elle est folle, dit H.M.

— Je ne vous suis pas.

— Oh ! Masters, mon pauvre garçon ! Elle haïrait Pennik pour la seule raison qu'il assume la responsabilité du crime qu'elle a commis ?

— Peut-être est-ce un bluff ? Un bluff habile ?

— C'est possible. Auquel cas le défi qu'elle voulait lancer à Pennik ne serait qu'un moyen d'égarer les soupçons. Mais de toute façon, nous en savons assez, mon garçon... (Il jeta un regard mauvais à Sanders.) Pour pouvoir vous assurer que cette femme est aussi en sûreté dans son lit qu'elle le serait dans les coffres de la Banque d'Angleterre. Et maintenant, en route, si nous ne voulons pas faire manquer son train à la fille de Joe Keen. Bonne nuit, mon garçon. Venez, Masters.

Du seuil, le D^r Sanders vit disparaître derrière les arbres les feux de la voiture de police. Il faisait froid. Les étoiles brillaient dans un ciel clair. Le docteur rentra, ferma la porte, tourna la clef, poussa les verrous. Il était seul, dans cette grande maison, avec une femme calme et douce, en laquelle ses deux collègues voulaient voir une meurtrière ; l'idée le fit sourire. Cette nuit devait être l'une des plus mauvaises de sa vie.

XII

Sa première sensation, quand il s'en rappela, plus tard, fut toute de liberté, de gaieté même.

Il pouvait s'asseoir et lire ou penser à ses affaires personnelles, jouir enfin de sa solitude. Peut-être n'aurait-il pas dû laisser brûler toutes ces lumières, dans une maison qui n'était pas la sienne, mais cet éclairage convenait à son humeur. Au diable l'économie ! Dans le silence complet, les sens s'affinent, tout lui paraissait plus grand, plus net que dans la vie ordinaire ; tout était musique, depuis le choc du talon sur les carreaux du sol jusqu'au frémissement des feuilles du palmier qu'on frôle au passage.

Il regagna le salon, dont le parquet poli craqua sous ses pas. Il y faisait froid, très froid même, et il ferma la grande fenêtre ; puis, se ravisant, il revint sur ses pas la fermer au verrou. Toutes les fenêtres étaient accessibles du jardin. Étaient-elles toutes verrouillées ? Vraiment, ces maisons étaient mal défendues des incursions nocturnes.

Passant dans la salle à manger, il considéra quelque temps les grandes peintures noircies, les plats massifs posés sur la crédence. Il y avait dans le buffet une bouteille de bière à demi pleine encore, il s'en souvenait ; il l'en tira, la posa sur la table et s'en fut chercher un verre. Par la même occasion, il prit aussi un cendrier de porcelaine, une de ces machines compliquées qui s'ouvrent et se referment avec bruit chaque fois qu'on y secoue la cendre.

La bière, tiède, moussait beaucoup. Patiemment, il remplit son verre, alluma une cigarette, et s'assit près de la grande table ronde.

Il pourrait être intéressant quelque jour d'écrire une monographie sur les aspects médicaux de l'émotion appelée peur. On en avait déjà écrit, bien évidemment. Mais c'était seulement depuis qu'il avait rédigé son petit rapport pour Masters qu'il soupçonnait les profondeurs et les mystères des commotions. C'était là un nouveau champ d'investigation, un terrain assez mouvant du reste. Plusieurs personnes en avaient souffert, ces derniers jours, dont Hilary. Hilary ? Il ne savait pas encore ce qu'elle avait pu voir dans sa chambre, qui l'avait effrayée. Pour prendre un exemple concret, on pouvait fort bien admettre que Sam Constable était mort d'un choc nerveux, volontairement provoqué.

Derrière lui, la porte de la cuisine grinça brusquement.

Réprimant un sursaut, il attendit une fraction de seconde et tourna la tête.

Comme il s'y attendait, il ne vit rien. Ce sursaut réprimé, dont il avait honte, avait été évidemment causé par une simple contraction du bois : rien de tel comme le brusque mouvement d'un objet inanimé pour agacer les nerfs. La cuisine était obscure, de même que la serre dont la porte vitrée donnait sur le salon.

Le moment était mal venu, semblait-il, pour analyser la résistance nerveuse. Mieux valait s'occuper ; se lever, par exemple, et aller voir comment Mina Constable allait.

Éteignant sa cigarette, il vida son verre et s'engagea dans l'escalier. Au coup frappé à la porte de Mina, pas de réponse. Il n'en attendait pas, du reste ; la morphine avait dû agir. Il ouvrit la porte avec précaution et passa la tête.

Le lit était vide.

Draps, couvertures, oreillers étaient jetés en tous sens. Une robe de chambre et des mules que Sanders se souvenait avoir vues quand Mina, docile, était allée se coucher à 9 heures, avaient disparu. Et pourtant la salle de bain était vide.

— M^{rs} Constable !

Silence !

— M^{rs} Constable !

Rien de plus gênant, de plus désagréable que d'appeler en vain celui ou celle qu'on sait enfermé dans une maison avec soi et qui, pour une raison quelconque, refuse de répondre. Le jeu est déplaisant.

Il inspecta la chambre, espérant à moitié trouver Mina dans la penderie et se demandant ce qu'il pourrait lui dire s'il l'y découvrait. Une attaque ? Mais les mules et la robe de chambre contredisaient cette hypothèse. En courant il traversa la salle de bain, se heurtant douloureusement au radiateur électrique peint en bronze. Un verre à dents bascula et tomba à grand bruit dans la baignoire. Ce fracas lui rendit son sang-froid. À pas comptés, il entreprit une visite systématique de toutes les chambres de l'étage, sans excepter la sienne. Puis il descendit l'escalier. La haute double porte du salon, qu'il était certain d'avoir laissée ouverte, était fermée.

Comme il ouvrait la porte, le téléphone se mit à sonner, impératif dans le silence. Mieux valait répondre. Il prit le récepteur encore chaud du récent contact d'une main.

— Allô ! fit une voix persuasive. Est-ce bien Grove-top 31 ?

— Non. Oui, dit Sanders, toussant pour s'éclaircir la voix, les yeux

fixés sur le cadran. Qui est-ce ?

— Ici le *Daily Non-Stop*. Puis-je parler à M^{rs} Shields ?

— À qui ? Oh ! Je regrette. M^{rs} Shields est souffrante et ne peut...

— Un instant, Docteur, fit la voix de Mina très proche.

Un bras mince et brun frôla l'épaule de Sanders, prit le récepteur des mains de celui-ci.

— Allô ! Oui, c'est moi. Maintenant que vous m'avez rappelée, vous êtes convaincu que ce n'était pas une plaisanterie ? Oui, oui, je vous comprends : vous devez être prudent. Oui, publiez l'article pour autant que vous l'oserez. Je ne peux pas vous parler plus longtemps. Je ne me sens pas très bien... Entendu. Au revoir. (Mina raccrocha et recula d'un pas.) Excusez-moi de vous avoir ainsi mystifié, dit-elle après un court silence. J'avais bien dit qu'on ne m'éloignerait pas longtemps de ce téléphone. Dès le départ de vos amis, je suis descendue.

Sanders s'écarta.

— Aucune importance, M^{rs} Constable.

— Vous voilà fâché.

— Aucunement. Si j'ai fait l'idiot, c'est mon affaire.

Il se souvenait de ses appels répétés, aveux de son inquiétude.

— Pouvez-vous seulement me dire comment vous avez pu résister au sommeil, après cette dose massive de morphine ?

— Je ne l'ai pas prise, répliqua Mina avec la ruse triomphante du malade gravement atteint qui a dupé son médecin. J'ai seulement fait semblant. Pennik ne m'échappera pas, je saurai l'atteindre. Le journal ne publiera vraisemblablement pas tout ce que je lui ai dit, mais bien assez cependant, et Monsieur Vaudois sera connu sous son vrai jour. Il sera confondu. Saviez-vous qu'à bord de notre bateau, un professeur avait l'habitude d'appeler Pennik, Monsieur Vaudois ? Ce qui le mettait dans des rages folles, je ne sais pourquoi. Tout va bien, je vais me coucher et prendre mon somnifère.

— Vous ne sauriez mieux faire.

— Ne voulez-vous pas m'accompagner, je suis bien seule et ce silence me pèse. Surtout la nuit. Tous les rats ont abandonné le navire, sauf vous...

— Je vous suis, M^{rs} Constable.

En haut, sur le palier, la grande horloge entama son carillon léger : 10 heures. Il fallut vingt minutes pour la décider à se coucher, veiller à ce qu'elle avale son calmant, la border dans son lit et surprendre le

premier soupir, preuve que le narcotique faisait effet. La tête enfouie dans l'oreiller, elle s'endormit enfin.

D'un sommeil sans rêves, il l'espérait du moins. Il lui prit le pouls, l'étudia quelque temps la montre à la main, éteignit la lampe. « Cette femme, apparemment sincère », pensait-il en descendant l'escalier, « n'en a pas moins menti tout au long de sa déposition. »

Cette alerte avait son bon côté : elle lui rendait son sang-froid, l'empêcherait dorénavant de s'inquiéter sans motif, il le croyait du moins. Malgré tout, impossible de dormir ; il allait et venait, s'asseyait quelques instants, reprenait sa promenade, revenant sans cesse à la salle à manger. Il occupa son temps à fermer soigneusement toutes les fenêtres et portes du rez-de-chaussée, à déranger la belle ordonnance d'une bibliothèque ne présentant du reste aucun intérêt. L'horloge de l'escalier sonna 10 heures et demie, 11 heures moins le quart, 11 heures enfin.

Il était près de 11 heures et demie quand il crut voir Pennik le regarder par la porte vitrée de la serre.

Plus tard, Sanders se souvint que le verre dans lequel il avait versé le reste de la bouteille de bière lui échappa des doigts pour aller s'écraser dans une flaque de mousse brune, sur la table.

Depuis quelques minutes, il percevait un bruit léger : une vibration, une pression sur le tympan plus qu'un son. Un bruit d'eau qui s'écoule, et Sanders crut un instant entendre le murmure du jet d'eau de la serre. Il se retourna sur sa chaise... et Pennik lui rendit son regard.

Il traversa si vite la pièce que, par la suite, il ne se souvint pas s'être levé. N'était-ce pas sa propre image qu'il apercevait dans cette glace ? Non. Le nez et les doigts de Pennik s'écrasaient sur la vitre, y faisant des taches blanches. Puis Pennik disparut. Sanders poussa la porte, il reçut sur le visage une bouffée chaude de senteurs tropicales dans un silence total.

Il se tint sur le seuil. Aucune lumière, pas un bruit, pas un mouvement, jusqu'au moment où, fonçant en avant il réveilla les échos de cette jungle minuscule. Impossible de trouver le commutateur. Il s'avança à tâtons, s'aperçut bientôt que toute recherche était vaine : l'une des longues fenêtres, de celles qu'il avait soigneusement fermées peu de temps auparavant, était ouverte : une ligne de retraite.

Mina Constable ?

Mina Constable, couchée, anéantie par la morphine ?

Il remonta l'escalier, s'efforçant de ne pas courir, ouvrit la porte de

la chambre... Fausse alerte. Elle dormait, paisiblement. Cette fois, il prit ses précautions. Poussant le verrou de la salle de bain, il inspecta la fenêtre, soigneusement fermée. En sortant, il ferma la porte à clef et la garda sur lui.

Ces continuelles alarmes étaient plus éprouvantes qu'une franche attaque. Pourtant, il avait bien vu Pennik... Brusquement, il douta. N'était-ce pas sa propre imagination, ou encore – cette idée le hanta – une image projetée ? Mais la fenêtre ouverte ? Un oubli de sa part ? Peut-être. Oui, sûrement.

La situation s'éclaircissait. Toutefois, il ne s'éloigna pas de la chambre de Mina et s'assit sur la plus haute marche de l'escalier. Son souffle s'apaisa. Il est si facile de voir des fantômes partout. Il alluma une cigarette, suivit la fumée des yeux. L'horloge sonna minuit moins le quart. D'un pas tranquille, il redescendit l'escalier. Le téléphone sonna. Mieux valait répondre.

— Allô ? fit une voix agréable. Grovetop 31 ? Ici le *Daily Trumpeter*. Sanders faillit raccrocher.

— Je regrette, pas de déclaration.

— Attendez ! reprit la voix si pressante qu'il obéit, malgré lui. Ne coupez pas ! Je ne veux pas vous faire parler, mais vous renseigner.

— À quel sujet ?

— Miss Mina Shields est-elle en bonne santé ? Vous savez ce que je veux dire.

— Pas du tout. Elle se porte très bien. Pourquoi ?

— Qui est à l'appareil, je vous prie ?

— Je m'appelle Sanders, je suis un ami de la famille. Pourquoi vous inquiétez-vous ?

— D^r Sanders ? reprit la voix. Sachez donc, Docteur, que M^r Herman Pennik vient de nous téléphoner.

— Oui ? fit Sanders, pressentant la suite.

— Il prétend que miss Shields mourra probablement aujourd'hui, avant minuit. Il pense, dit-il, parvenir à la tuer. Sans prêter grande créance à ses dires, nous avons voulu vous prévenir et vous permettre de prendre toutes mesures...

— Un instant ! D'où vous téléphonait-il ? Le savez-vous ?

Un court silence.

— De l'hôtel du Cygne Noir, à quatre milles environ de chez vous.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui. J'ai vérifié.

— Quand vous a-t-il appelé ?

— Il y a environ dix minutes. Nous voulons faire de notre mieux, Docteur, et comptons sur votre aide pour...

— Il n'y a rien de vrai dans tout cela. M^{rs} Constable dort. Sa porte est fermée à clef, elle ne risque rien. Veuillez me croire.

Il raccrocha d'un geste vif et se planta devant la fenêtre, les mains dans les poches, la clef de la chambre de Mina aux doigts.

Était-elle en sûreté ? Le téléphone sonna à nouveau.

— Grovetop 31 ? Ici le *News-Record*. Très fâché de vous déranger, mais... un certain Pennik nous a fait ce matin une étonnante déclaration. Il vient de rappeler pour nous dire que...

— Je sais. Il se propose d'assassiner M^{rs} Constable au moyen de ce qu'il appelle la Téléforce. Sans prétention, il n'affirme pas réussir...

— Pas exactement, dit la voix. C'est ce qu'il disait il y a un quart d'heure. Il déclare maintenant qu'elle est morte.

Un moment, Sanders fixa le cadran blanc de l'appareil, puis raccrocha sans attendre la suite.

Il ne se laisserait pas mystifier deux fois. Il s'était imaginé voir Pennik alors que celui-ci était au Cygne Noir, à quatre milles de là. Et pourtant... L'impression avait été si forte... Non. Ce n'avait pas été une illusion.

De nouveau ce téléphone.

— Grovetop 31 ? Ici le *Daily Wireless*...

Cette fois, Sanders reposa l'écouteur avec précaution. Et sortant la clef de sa poche, il traversa la pièce, s'engagea dans l'escalier. Ce ne fut guère qu'aux dernières marches qu'il se mit à courir. Il ouvrit la porte et entra.

Il en sortit deux minutes plus tard, animé d'un seul désir. Mina était toujours dans son lit. Reposant paisiblement dans la mort. Pauvre femme, si douce, si sympathique. Mais avant tout, il fallait faire taire cette incessante sonnerie de téléphone.

TROISIÈME PARTIE

TERREUR INDICES SANS VALEUR

DERNIÈRE HEURE

Daily Non-Stop : Lundi 2 mai 1938.

*Mina Shields défie le médium et meurt
Seconde manifestation d'une force inconnue*

Daily Trumpeter :

La Téléforce, une nouvelle menace pour l'humanité ?

Daily News-Record :

*Un savant prédit au « News-Record » l'emploi mortel de « rayons de la
pensée »*

*Evening Griddle
(Dernière édition)*

*Mort mystérieuse : une vague de terreur se propage dans le Surrey. La
Téléforce revendique la nouvelle victime ! (Par fil spécial !)*

... Nous en avons entendu parler, bien sûr ! À la T.S.F. Comme je l'ai dit à mon mari : « Ah ben ! Si on n'a pas confiance dans la B.B.C., qui c'est-y, alors, qu'on peut croire ? » Je vous le demande, M^{rs} Stew ? On n'entend parler que de ça, même... La pauvre M^{rs} Drew, ça lui a retourné les sangs. Elle est comme folle, pour ainsi dire. Son Bert, il travaille dans les autos, dans un garage, quoi. À Grovetop ; vous ne saviez pas ? Un homme comme le Pennik, il faudrait le pendre, qu'elle dit. Laissez-le d'abord tuer Hitler, que je lui réponds. Après on verra. Et je lui ai dit, à

mon mari (Oh ! Il est instruit. Tout le temps le nez dans ses bouts de journaux, la science, comme il l'appelle). Je lui ai dit comme ça : « Qu'est-ce que c'est donc, cette Téléforce ? » Y m'a expliqué : « C'est un grand truc. Comme la T.S.F., mais c'est plus grand. » Et moi, je lui ai dit aussi : « Ce Pennik, comme y s'appelle, qu'est-ce qu'y vont en faire ? Le pendre ? »

— Remettez-nous donc ça, miss.

— Ça va, merci.

— Non, mon vieux, j'veais t'dire ce que t'es : tu es un réac... un réactionnaire. Faut pas te fâcher pour ça. J'te l'dis comme je l'pense : t'es réactionnaire. Pas croire à ça, mon vieux ? Pourquoi ? C'est la science. Le progrès. Il y a trente ou quarante ans, on t'aurait parlé de la T.S.F., t'aurais haussé les épaules. Si t'avais vécu à ce moment-là, bien entendu. Enfin, c'est pour dire... Et aujourd'hui, tu l'as chez toi. T'as qu'à tourner un bouton, et vl'à qu'ça parle ! Tu vois c'que j'veux dire ?

» Eh bien ! dans trente ou quarante ans, tu pourras tourner ton bouton de Téléforce et tuer ton singe, ou Hitler, ou un autre. Celui que tu voudras ! Sacrédié ! Si j'avais un truc comme ça... fleur montrerais comment on s'en sert ! Pan, pan, pan, pan ! Ah ! c'carton ! À la mitrailleuse, j'te dis ! Enfin, tu m'comprends. C'est une façon d'parler. Pasque c'Pennik, il a pas le droit de faire ça ! Non ; il a pas le droit. J'veux dire des gens comme Einstein ou comme H.G. Wells... non, laisse faire, c'est ma tournée. La même chose, miss.

— Evening Griddle ? New York vous parle. Allez-y !

— Allô ! Evening Griddle ? Passez-moi Ray Dodsworth, je vous prie... Yeah ! C'est ça : Dodsworth... Allô ! Ray ? Ici Louis Westerham, du Floodlight. Comment ça va, Ray ? Dites donc ! Qu'est-ce que c'est donc que cette histoire d'un savant tchécoslovaque qui s'apprête à tuer Hitler avec un rayon de la mort ? Quoi ? C'est un canard ?... Non ! Sérieusement, Ray, on peut marcher là-dessus ? Mais c'est fou... C'est formidable... Un instant. Laissez-moi voir comment cela ferait en manchette. Vous dites : T-E-L-E-F. C'est superbe ! Quoi ? Y aller doucement ? Mais, mon vieux, on s'en fout ! C'est neuf, n'est-ce pas ? Quelque chose d'énorme ? Alors ? Supposez que personne ne sache ce que c'est, croyez-vous que cela empêcherait tout le monde d'en parler ? Nous allons vendre de la Téléforce à toute l'Amérique, et sans tarder. Nous voulons que tout homme, femme ou enfant de ce pays soit conscient de sa Téléforce. Allô ! Allô ! Ne coupez pas, Ray ! Je voulais aussi vous parler de...

— Allô ! Allô !... Ne coupez pas, Mademoiselle, ne coupez pas ! Il y a quelqu'un sur la ligne. Retirez-vous donc, imbécile ! C'est bien Londres ? Le

Ministère de la Guerre ?... Bon ! Ah ! Cher ami, c'est vous ! On nous avait coupés... Je vous offrais, cher ami, mes plus sincères félicitations. C'est magnifique ! Magnifique ! Cela rendra un service inestimable à l'Entente Cordiale !... Ah ! Ah !... Vous savez ce que je veux dire ? La machine qu'ont construite vos ingénieurs... Non, non ! Je ne dis rien de plus. Je n'insiste pas. La discrétion est de rigueur. Je vous félicite, c'est tout... Votre ton est admirable. Oui, on nous écoute, c'est probable... Verriez-vous cependant un inconvénient à ce que mes ingénieurs vous fassent une petite visite ?... Je vous entends très mal. Ça crache. Oui, il fait très beau à Paris. Aux Tuileries, les roses sont déjà en fleur... Au revoir, cher ami.

XIII

Le mardi, il plut. Et il pleuvait à flots quand le D^r Sanders, sortant du métro à Trafalgar Square, traversa la rue en courant pour gagner le restaurant tout au haut de Whitehall où il devait rencontrer Masters et H.M. et déjeuner avec eux.

Il avait été heureux de se retrouver à Londres, dans ce tourbillon humain où l'on oublie les spectres. Non point qu'il fût sans inquiétude : le murmure de Fourways s'était fait clameur. Ce que, là-bas, on avait chuchoté, ici, des millions d'hommes en discutaient. De la table placée devant la grande glace donnant sur la rue, d'où Masters s'était levé pour l'accueillir, il pouvait lire les placards des journaux. Et c'en était assez.

H.M. n'avait que quelques minutes de retard. Ils le virent descendre de sa voiture, et se dandiner sous la pluie, affublé d'un grand manteau de toile huilée transparente pourvu d'un capuchon. Il ressemblait à un fantôme irradiant les alentours de sa lueur phosphorescente.

Désharnaché, il tendit son imperméable à un garçon et huma une bouffée de bonne cuisine. Masters se leva.

— Vous aviez promis, Sir Henry...

— Inutile, Masters. Non, je n'ai pas pu aller à Fourways. J'ai eu ici les pires difficultés. Si je ne m'en tire pas à mon avantage, je suis sûr de mon affaire : c'est la Chambre des Lords.

— Des ennuis ?

— Oh non ! dit H.M. en introduisant le bout de sa serviette dans son col, penché sur le menu. Rien de grave. Nous avons failli avoir la guerre, c'est tout. Aujourd'hui, cela va mieux, du moins je l'espère. Je voudrais bien connaître l'imbécile qui vient d'aviser son gouvernement que nous disposions d'un rayon de la mort capable de détruire tout avion s'approchant à moins d'un demi-mille du sol. Nous sommes, paraît-il, rusés. Nous ! Rusés ! C'est à mourir de rire. Chaque fois qu'il arrive des bêtises de ce genre, c'est à nous de les réparer. Et en guise de remerciement, on nous envoie un grand coup de pied quelque part, pour nous apprendre à nous dépêcher un peu plus !

Masters tendit le doigt vers les placards des journaux.

— Ces sornettes vont-elles durer encore longtemps, Sir Henry ?

— Sais pas. J'escompte un beau chahut, mais court.

— Pennik n'a pas le droit...

— Non. Mais il le prend, mon vieux.

— Cette campagne dans les journaux ! Je n'ai, de ma vie, jamais rien vu d'approchant. Tramways, métro, autobus : rien que Téléforce, Téléforce, Téléforce. Partout, on nous attaque. Ce matin, dans le train, un raseur m'a attrapé par un bouton de mon pardessus pour me proposer très sérieusement de sceller Pennik dans une boîte en zinc, comme un tube de radium. La faute en incombe aux journaux ; je voudrais bien savoir qui les encourage.

Du menu, H.M. se frappa la poitrine.

— Moi, fit-il.

— Comment ?

— Oui. Notez bien, mon garçon, que pas un rédacteur de Fleet Street ne croit en Pennik. Tous les articles le concernant laissent planer le doute. Et si je puis arriver à...

— Mais les gens y croient !

— Oui. La manière Pennik. Quand on va l'entendre à la T.S.F., demain soir...

— Vous n'allez tout de même pas me dire qu'on va le laisser parler au micro de la B.B.C. ?

— Non. En France. Ce soir, à 7 heures 15 : Programme commercial, diffusion offerte par les Biscuits au fromage Spreedona. Voyez-vous, Masters, poursuit H.M. en passant ses deux mains sur son gros crâne chauve, il y a dans notre vie moderne, des choses qui m'échappent. La réclame est une drôle de chose : « Mesdames et Messieurs, vous allez maintenant entendre Herman Pennik, l'homme qui tue même sans l'aide des Biscuits au fromage Spreedona ! »

— Et vous encouragez cela aussi ?

— Je ne l'ai pas découragé, du moins.

Masters se tut. À l'expression de son regard, on pouvait penser qu'il avait trouvé un lieu d'incarcération convenant beaucoup mieux à son interlocuteur que la Chambre des Lords.

Mais H.M. ne plaisantait pas. Il se redressa.

— Je suis l'ancien, mon garçon, en qui on peut avoir toute confiance, dit-il avec une grande dignité. Remettez-vous-en à moi et tout ira bien. J'ai mes raisons. Cependant...

— Cependant ?

— Si mon plan devait échouer, je ne sais trop ce qui se passerait. Je crois que je ferais mes paquets et que je partirais pour la Sibérie à la vitesse de l'éclair.

— Cela pourrait bien arriver, dit l'inspecteur, l'air farouche.

Et Sanders comprit que l'inquiétude de H.M. n'était pas feinte.

— Raison de plus, dit celui-ci, pour aller vite et droit au fait. Je veux tout savoir, mettre toutes les cartes dans mon jeu. Pennik n'est pas un adversaire à dédaigner. J'ai lu votre rapport. Et le vôtre aussi, mon garçon, ajouta-t-il avec un regard à Sanders. Vous avez fait l'autopsie de M^{rs} Constable hier ?

— Oui, dit Sanders.

— Naturellement, vous n'avez rien relevé qui nous fixe sur les causes de ce décès ?

— Rien. Sinon que l'état général était si mauvais qu'elle était la victime désignée...

— De tout accident, quel qu'il soit ?

— Oui.

— Hum ! Maintenant, donnez-moi des détails. Je veux savoir tout ce qui vous est arrivé dans la nuit de dimanche, après que nous vous ayons abandonné à votre sort. Et M^{rs} Constable au sien, Dieu nous pardonne ! Parlez. Soyez précis.

Sanders commença son récit. Il dura longtemps. C'était peut-être la douzième fois qu'il le faisait, mais il eut la conscience de ne rien omettre. H.M., la serviette au cou, écoutait tout en mangeant. Par instants, il s'arrêtait, la fourchette en l'air ; une lueur curieuse passait dans ses yeux. À la fin, il posa couteau et fourchette et croisa les bras.

— Il semble, Sir Henry, dit Masters, *il semble* que nous ayons commis une petite erreur au sujet de M^{rs} Constable.

— Et vous voudriez m'entendre expliquer pourquoi et comment ? Devinez.

— Je ne voudrais pas deviner, mais savoir. Si vous pouvez me renseigner, bien entendu.

H.M. réfléchit.

— Nous y reviendrons, dit-il. Cet alibi de Pennik, pour la nuit de dimanche, est-il indiscutable ?

— Aucun doute à ce sujet. Il s'est bien installé au Cygne Noir, comme il l'annonçait. Nous avons tenté de l'y voir, vous vous en souvenez ; il s'est fâché et a refusé de nous recevoir.

— Oui. Et alors ?

— De 9 heures du soir, heure de son arrivée à l'hôtel, jusqu'après minuit, deux témoins au moins ne l'ont pas perdu de vue. Il s'y est prêté, bien évidemment. Il est resté dans un petit groupe de buveurs après la fermeture du bar. On l'a pris pour un toqué et cela ne m'étonne pas : Il écumait...

— Vraiment ?

— Oui. Il a téléphoné plusieurs fois, mais il parlait bas. On n'a pas entendu ce qu'il disait. En tout cas, de 9 heures à près de minuit et demi, nous connaissons par le détail ses faits et gestes. (Masters fit une pause, respira largement.) L'alibi est indiscutable, reprit-il violemment. La seule difficulté est que le docteur, ici présent, jure avoir vu Pennik à 11 heures et demie !

Il y eut un silence. H.M. se tourna vers Sanders.

— En êtes-vous bien sûr, mon garçon ?

Sanders eut un signe d'assentiment. Par cette après-midi pluvieuse, même dans ce restaurant bondé et bruyant, il ne se rappelait que trop bien le nez et les cinq doigts presses contre la vitre de la porte de la serre et, derrière, dans la pénombre, le visage de Pennik.

— Oui. C'était Pennik, son double ou son frère jumeau.

— Peut-être son double, dit H.M. sans surprise. Une sorte de projection astrale.

— Au diable les projections, astrales ou autres ! lança Masters. Vous n'allez tout de même pas me dire que non seulement il peut tuer sans laisser aucune trace sur le corps de ses victimes, mais encore qu'il a le pouvoir d'envoyer son double travailler pour lui ! Ce serait trop fort...

— Comment l'expliquez-vous ?

— Je ne l'explique pas. Pas encore du moins. Je me sens devenir fou, fou furieux...

— Allons ! Du calme ! s'interposa H.M. Ne vous énervez pas, et cessez de taper sur la table. Un peu de dignité, que diantre ! Imitiez-moi. Je suis digne au point de m'attirer les compliments de Squiffy lui-même. Mangez votre fromage et pensez à Marc Aurèle. Tout va bien chez vous ? L'enfant ?

— Il a magnifiquement supporté l'opération, dit Masters dont le visage s'éclaira. M^{rs} M. est auprès de lui. J'ai couru de tous les côtés.

— Et vous en avez oublié de faire marcher votre cerveau.

— Très obligé, Sir Henry.

— De rien. Écoutez-moi ; la dernière fois que je vous ai vu, vous n'aviez qu'une idée en tête : vous procurer, par tous les moyens, des renseignements sur Pennik. Les avez-vous obtenus ?

— Peu de chose, mais enfin...

— Eh bien ?

— Certains me sont venus de M^r Chase, et les autres du propriétaire du Cygne Noir. J'ai vu M^r Chase hier. Il paraît être la seule personne encore en vie qui sache quelque chose sur Pennik.

H.M. ouvrit les yeux.

— Voilà une idée réconfortante. Cela doit lui faire plaisir.

— De fait, Sir Henry, j'ai demandé à M^r Chase de bien vouloir venir ici aujourd'hui nous voir. J'ai pensé que vous aimeriez lui parler. J'ai aussi interrogé les universités où il a étudié, à savoir Oxford et Heidelberg, selon M^r Chase. Oxford ne sait rien, Heidelberg non plus, sinon qu'il a présenté, il y a près de quinze ans, une thèse remarquée traitant de métaphysique. Le détail est à noter : il écrivait alors son prénom avec deux « n ».

» L'autre renseignement vient du Cygne Noir. Il est difficile, quand on rencontre Pennik pour la première fois, de ne pas voir en lui un étranger. J'ai eu, moi aussi, cette impression, je ne sais trop pourquoi. Le propriétaire du Cygne Noir l'a eue aussi. Il lui a demandé de signer le registre des étrangers. Vexé, celui-ci a exhibé un passeport de l'Union Sud-Africaine. Convaincu, le propriétaire n'en a pas moins pris le numéro du passeport. J'ai câblé au Cap.

— La réponse ? grogna H.M.

— Je ne l'ai malheureusement pas encore reçue.

— Vous verrez que, là-bas non plus, il n'aura laissé aucune trace. Revenons-en au meurtre de M^{rs} Constable. Avez-vous inspecté le terrain, cherché des empreintes ? Avez-vous trouvé quelque chose ?

— Rien, Sir Henry. Absolument rien. Oh ! Des centaines d'empreintes ! Mais tout le monde est passé dans cette chambre, à un moment ou à un autre. (Il se pencha en avant, tapant sur la table avec la pointe de son couteau.) La pauvre femme était couchée dans son lit, en robe de chambre. Les draps avaient été rejetés au pied du lit. Elle s'était débattue. Elle avait lutté, c'est sûr.

— Un instant ! dit H.M. en levant les yeux. Elle se serait battue avec l'agresseur ?

L'inspecteur en chef, hésitant, se tourna vers Sanders.

— Je ne vais pas jusqu'à l'assurer, dit celui-ci. Elle ne portait en

tout cas aucune trace de coups. Il semble plutôt qu'elle ait lutté contre la douleur, contre une attaque du genre de celle qui a terrassé son mari.

— Enfin, dit H.M., peut-on penser qu'elle a été assaillie ?

— Nous en avons discuté, l'inspecteur et moi, dit Sanders après une courte hésitation. C'est possible, mais je ne le crois pas. Je l'ai vue vivante pour la dernière fois à 11 heures et demie. À ce moment, j'ai fermé à clef la porte de la chambre après avoir vérifié la fermeture de la porte de la salle de bains et de la fenêtre, puis je suis resté assis sur la première marche de l'escalier, un quart d'heure environ. À minuit moins le quart, je suis descendu pour répondre au téléphone, j'ai parlé aux journaux et suis remonté en courant : le tout ne m'a pas demandé plus de deux ou trois minutes.

» Sa chambre n'était pas de celles qu'on peut dire « hermétiquement closes ». Les serrures de ces portes sont vieilles et peuvent être aisément forcées. Par exemple, quelqu'un pouvait fort bien entrer par la salle de bains pendant que j'étais hors de la chambre, sur le palier ; rien ne l'empêchait ensuite de reprendre, pour s'en aller, le même chemin en refermant la porte de l'extérieur. D'autre part, si elle avait été attaquée à ce moment précis, j'aurais perçu, j'en suis sûr, des bruits de lutte.

— Hum ! Étiez-vous loin de la porte, mon garçon ?

— Non. À 2 m 50 tout au plus. Et, comme le dit Masters, elle s'est violemment débattue avant de mourir.

— Vous n'avez malgré tout rien entendu ?

— Non, rien. J'en conclus que l'attaque a eu lieu au cours des deux ou trois minutes que j'ai passées en bas, à téléphoner. Admettons-le. Dans ce cas, le meurtrier a dû forcer une porte fermée à clef, tuer M^{rs} Constable au cours d'une lutte ne laissant pas de trace, et s'enfuir. C'est possible, mais il a dû faire vite.

— Elle est donc morte seule, dit lentement H.M., comme son mari sur le palier.

Le visage de Masters se fit si affable que H.M. le regarda d'un œil soupçonneux.

— Un instant, Monsieur. Vous dites qu'il n'y avait personne dans la maison, dans la nuit de dimanche, en dehors du D^r Sanders et de M^{rs} Constable. Aucun tiers n'était présent.

— Sais pas. Nous parlions tout à l'heure de la projection astrale de Pennik.

— Je puis prouver, Monsieur – je dis prouver – qu'un tiers est

intervenir.

— Allez-y.

— Vous souvenez-vous des deux bougies placées sur la commode de la chambre de M^r Constable ?

— Oui, dit H.M., la bouche pincée.

— Avant de quitter Fourways, dimanche soir, nous sommes allés dans la chambre de Pennik, pour constater son départ. Nous sommes également entrés dans celle de M^r Constable. Vous m'avez montré les deux bougies et fait remarquer qu'on en avait brûlé environ un demi-pouce.

— Nous savons tout cela. Après ?

Masters se renversa sur sa chaise.

— Après la mort de M^{rs} Constable, j'ai constaté qu'on s'était servi une seconde fois de ces bougies.

XIV

— Je ne vois pas à quoi cela peut nous servir, poursuivit Masters. Cela n'explique ni la mort de M^r Constable, ni celle de sa femme. Ce n'est pas à proprement parler un indice. Mais j'ai mon idée, je l'avoue. J'ai d'abord pensé à une bougie empoisonnée. J'ai déjà lu une histoire de ce genre. Mais le docteur, ici présent, jure ses grands dieux qu'aucune des deux victimes n'est morte de l'effet d'un poison solide, liquide ou gazeux. Et cela me suffit.

» Ce fait ne nous apprend donc rien sur le ou les crimes proprement dits. Mais il prouve la présence d'un tiers à Fourways dans la nuit de samedi. Vous et moi, Sir Henry, nous avons été les derniers à partir. À ce moment, on ne s'était pas encore servi des bougies. De votre côté, vous n'avez pas eu à en faire usage, Docteur ?

— Non.

— Très bien. Je ne vois pas non plus, reprit l'inspecteur en hésitant quelque peu, la raison qui aurait pu pousser M^{rs} Constable à les utiliser. Oh ! je sais ce que vous allez me dire : elle a pu les allumer. C'est entendu. Mais pourquoi ? Est-ce vraisemblable ? Non. À moins qu'elle se soit donné la mort. Or, les bougies n'étaient pas empoisonnées ; elles n'ont donc pu tuer personne. Décidément, je me sens mûr pour l'asile.

— Cela arrange tout, dit H.M.

— Plaît-il ?

— Les bougies. Je suis sûr d'être sur la bonne piste. Dites donc, Masters ! Des empreintes sur les bougies ?

— Non.

— Et sur le parquet ? Pas de nouvelles taches ? Vous savez bien ? Des taches comme celles que je vous ai montrées sur la descente de lit, dans la chambre de Constable.

— Pas une seule.

— Évidemment, grommela H.M. Cette fois-ci, le meurtrier s'est montré plus prudent.

— Le meurtrier, dites-vous, murmura l'inspecteur l'air gêné. Ainsi donc, selon vous, il était dans la maison, dimanche soir ? Permettez-moi de vous parler franchement, Sir Henry. Si vous avez quelque idée

de la façon dont ces crimes ont été commis, ou du moyen employé par Pennik pour être en même temps en deux endroits différents, expliquez-vous franchement. Je n'aime pas les devinettes.

— Moi non plus, grogna H.M. Croyez-vous qu'il soit drôle de se sentir sur le point de comprendre et de ne pas pouvoir... C'est une expérience que je ne vous recommande pas. Encore une question : cet album... l'avez-vous retrouvé ?

— Non.

— L'avez-vous seulement cherché ?

— Un peu, dit Masters sarcastique. Croyez bien, Sir Henry, que nous avons, le commissaire, ses hommes et moi, tout fouillé ; rien ne nous a échappé. Non ! ce livre n'est pas dans la maison. Il n'y a d'ailleurs là rien qui puisse nous surprendre. Les invités sont repartis avec leur valise. Le recueil était dans l'une d'elles, la chose est sûre.

— Non, dit H.M. c'est une chose possible mais non pas certaine. Quant à moi, je n'y crois pas. Je l'ai déjà dit et je ne cesserai de le répéter. Mina Constable a caché ce livre elle-même, un jour avant sa mort. Je vous parie ce que vous voudrez qu'il est encore dans la maison.

Visiblement, l'inspecteur concentrait sa puissance de raisonnement. Il se tourna vers le docteur.

— D^r Sanders ! dit-il. Vous êtes le seul à avoir vu ce livre. De quelle taille était-il ?

— Environ 50 cm de haut, 25 cm de large, 3 cm d'épaisseur.

— 50 cm de haut, dit Masters, en plaçant sa main à cette hauteur du sol. Un gros livre. Relié de cuir par-dessus le marché. Non, elle n'a pas pu le détruire. Or, elle n'est pas sortie de la maison. Voulez-vous me dire comment il aurait échappé à nos recherches ?

— Je ne sais pas. Mais vous ne me ferez pas changer d'avis.

— Je vous connais trop pour l'espérer. Selon vous, il nous donnera l'explication de tout ce mystère.

— Je le pense. C'est vraisemblable, du moins.

— Si c'était vrai, dit Masters, il faudrait le mettre, sans plus tarder, dans les collections du British Museum. Un livre étonnant ; invisible au regard, il explique pourquoi on allume des bougies chaque fois qu'on assassine. Il explique aussi comment Pennik peut être en même temps au bar d'une auberge et dans la serre d'une maison distante de plus de quatre milles.

— Oui. J'en conviens. Pennik est la clef du problème. De ce que j'ai

vu de lui...

— Vu ? dit Masters. Mais vous ne l'avez jamais vu. Il a refusé de nous recevoir, dimanche, au Cygne Noir.

— C'est ce qui vous trompe, dit H.M. en retirant ses lunettes. Je ne lui ai pas parlé, mais je l'ai vu.

— Quand ? Où ?

— Hier soir, au grill-room du « Corinthian ». Je suis un père comblé d'attentions, ne l'oubliez pas. Le plus grand plaisir de mes deux filles est de m'empêcher de dormir. Hier soir, on m'a traîné au théâtre ; puis il a fallu aller souper. Et Pennik était au « Corinthian », accompagné d'Hilary Keen.

L'inspecteur en chef poussa une exclamation. De son côté, Sanders se demandait avec angoisse s'il lui serait possible de croire en quelqu'un ou à quelque chose en ce bas monde. L'expression du visage de H.M. restait indéchiffrable.

— Qu'en concluez-vous donc ? demanda Sanders. Cela ne veut rien dire. Libre à elle de souper avec Pennik si cela lui plaît. Je dîne moi-même ce soir avec elle. Oh ! pas au « Corinthian » ! Mes moyens ne me permettent pas...

— Si je pensais, murmura l'inspecteur, que cette jeune dame soit complice de Pennik...

— Oh ! Masters ! fit H.M. excédé, non ! Pennik n'est le complice de personne. Il chasse seul. Ne voyez-vous donc pas où je veux en venir ? Elle était parfaitement maquillée et portait un décolleté comme mes deux filles. Mais on la sentait inquiète, anxieuse. Elle surveillait son compagnon du coin de l'œil. Pas un de ses gestes ne lui échappait.

» Quant à Pennik, il était mal à l'aise, pour une raison qu'on imagine aisément. Ce grill-room, avec ses ors et ses tapis, n'en est pas moins assez petit. Cela ne peut pas manquer d'agir sur les nerfs d'un claustrophobe comme Pennik. S'il restait, c'était pour sa compagne : il n'avait d'yeux que pour elle. Il est amoureux d'elle, à un point qui ne me plaît pas beaucoup.

» Dieu me garde de me mêler de vos affaires, Sanders. Le sentiment que vous commencez à éprouver pour la fille de Joe Keen n'est peut-être qu'un simple choc en retour. Peu importe, au fond. Mais, du train où vont les choses, vous allez bientôt, vous et Pennik, vous affronter. Y avez-vous pensé ?

— Non, pas encore.

— Pressez-vous, dit H.M. d'un ton sombre. Une fois déjà, à ce que m'a dit Masters, vous vous êtes heurtés... Tiens !

Il s'arrêta court, fronçant les sourcils. Hilary Keen en personne, suivie de Lawrence Chase, venait d'entrer, se débarrassait de son imperméable ruisselant et regardait la rue d'un air inquiet. La tempête, qui avait paru s'apaiser, menaçait de nouveau. Un éclair bleuâtre illumina les façades des maisons. La pluie redoubla.

Chase baissa la tête pour laisser s'égoutter le bord de son chapeau melon.

— Bonjour, bonjour ! dit-il. Quand on parle du loup... J'ai l'impression que nous faisons justement l'objet de votre conversation, Hilary ou moi. Est-ce exact, comme dirait Pennik ?

Hilary s'efforçait visiblement à l'enjouement. Son regard croisa celui de Sanders. Ensemble, ils détournèrent les yeux.

— Vous ne vous trompez pas, concéda H.M. appelant un garçon d'un signe. Asseyez-vous donc. Prenez le café avec nous. Un cigare ?

— Merci pour le cigare, dit Hilary en enlevant son chapeau et rejetant en arrière ses lourds cheveux bruns. Je n'ai que quelques minutes à vous donner. Je ne dispose pas, comme certains, de deux heures et demie pour déjeuner. Je retournais à Richmond Terrace quand j'ai rencontré ce tentateur et, la curiosité aidant...

Chase posa son étui à cigarettes sur la table.

— Moi aussi, je l'avoue, j'étais curieux. Je le suis encore.

— Ah ! fit Masters, affable. Et de quoi ?

— Si je le savais, dit Chase, cela ne m'intéresserait plus. D'apprendre pourquoi vous désiriez me voir, entre autres choses. Y a-t-il du nouveau ? Mon Dieu ! Cette pauvre Mina ! (Les coins de ses paupières étaient rouges. Il approcha sa chaise de la table.) Qui aurait pu prévoir... C'est effroyable ! Regardez ces placards de journaux, ces manchettes énormes ! Tenez ! À cette table. À celle-ci encore... Heu ! Croyez-vous qu'on sache que nous sommes mêlés à cette affaire ?

— On le saura sans doute bientôt si vous ne parlez pas plus bas.

Chase parut soudain diminuer de volume.

— Vous avez raison, murmura-t-il. J'avais prévenu Mina, notez-le bien. Non point que je croie cet individu, ce Pennik, armé d'un pouvoir surnaturel, mais il fallait bien penser que la série continuerait. Un devoir déplaisant m'incombe maintenant. Vous savez sans doute que Sam était mon cousin éloigné ?

— Vraiment ? fit Masters, intéressé.

— Oui. N'avez-vous donc pas lu le faire-part paru dans les journaux ? Il était le fils de Lawrence Chase Constable. J'étais son

cousin au quatrième degré. Malheureusement, ajouta-t-il piteux, je n'hérite pas.

— Non ?

— Non. À l'exception, peut-être, de quelques centaines de livres. Le reste... Puis-je parler sans crainte de...

— Notre discrétion vous est assurée, Monsieur.

— Sam laisse tous ses biens, inconditionnellement, à Mina, poursuit Chase en ouvrant son étui à cigarettes. Celle-ci est morte intestat, ne laissant pas d'héritier. Le tout va donc aller à l'État, par déshérence.

» De toute évidence, les héritiers de Sam vont protester, attaquer le testament dont je suis l'exécuteur avec une vieille baderne du nom de Rich, Sir John Rich. Les survivants sont la sœur de Sam et deux de ses cousins proches. S'ils gagnent leur procès, la fortune tout entière du mort leur reviendra. Quant à moi, j'aurais eu la charge de l'administration des biens sans en tirer le moindre avantage. Voilà la situation. Elle n'est pas drôle, vous l'avouerez. Ce Pennik de malheur...

Il ajusta le col de son élégant veston, alluma avec beaucoup de soin une cigarette, visiblement décidé à ne plus rien dire.

— Pas de chance, dit Masters prenant un ton de circonstance.

— N'importe. Nous devons surtout déplorer la mort de ces pauvres amis.

— Assurément, mais...

— Mais quoi ?

Masters prenait son temps, avant de porter son coup.

— Oh ! rien ! Mieux vaudrait cependant ne pas parler trop sévèrement de M^r Pennik en pareille compagnie.

— En pareille compagnie ?

— J'entends devant miss Keen...

— Que vient faire ici Hilary ?

— Ignorez-vous, dit Masters, affectant la surprise, que miss Keen est une grande amie de M^r Pennik ? Ne faut-il pas l'être pour souper avec lui le lendemain de la mort de M^{rs} Constable ?

Hilary se taisait. Sa chaise était tout près de celle de Sanders, qui pouvait admirer tout à son aise ses boucles légères, la ligne de son cou blanc. Il la sentait respirer.

L'arrivée du garçon apportant le café prolongea le silence gêné qui

suivit. Hilary releva enfin la tête.

— Pourquoi me détestez-vous, Sir Henry ?

— *Moi ? Vous détester ?*

— Oui. Ne le niez pas. Est-ce parce que vous êtes l'ami de Sir Dennis Blystone ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, ma chère enfant. Que vient faire Dennis Blystone en cette affaire ?

— Peu importe, dit Hilary prenant sur la table une boîte d'allumettes et jouant avec elle. Je vous ai vu hier au « Corinthian ». Vous n'avez cessé de me surveiller. En partant, vous êtes passé tout près de notre table, tout en affectant de ne pas me voir. C'est vous, sans doute, qui avez renseigné l'inspecteur.

H.M. semblait très embarrassé. Il choisit avec un soin méticuleux un cigare dans la boîte que le garçon passait à la ronde.

— Je... vraiment... Vous étiez là, non ?

— Je ne vous l'apprendrai pas.

— De votre propre volonté ?

— Qui aurait pu m'y contraindre ?

— Le « Corinthian » est un endroit très fréquenté. Je craignais à tout instant voir arriver les reporters, les photographes...

— Ils sont venus, plus tard.

— Cela vous a fait plaisir ?

— Non. Bien au contraire, dit Hilary posant sa boîte d'allumettes. Vous êtes très fort, Sir Henry, poursuivit-elle calmement. Vous savez convaincre, imposer votre jugement à votre entourage. Toutefois, ne jugez pas trop vite ; ne concluez pas hâtivement avant de connaître le mobile de certaines actions.

— Je m'en garde bien, dit H.M. avec le même calme. Vraiment, je voudrais pouvoir vous convaincre que vous n'étiez pas, hier soir, l'objet de mon attention. Si je suis passé près de votre table, c'était seulement pour bien voir les mains de Pennik.

— Ses mains ? demanda-t-elle, les sourcils froncés.

— Ses mains, répéta H.M. Au besoin, j'irai jusqu'à admettre que vos intentions sont meilleures qu'elles ne le paraissent.

Hilary se rejeta en arrière, avec un soupir. Sanders, de soulagement, se mit à rire.

— Quelqu'un m'expliquera-t-il ce qui se passe ? Nous ne sommes pas ici pour parler de manifestations mondaines, que je sache.

Pourquoi n'irait-elle pas souper avec qui il lui plaît ?

— Oui. Pourquoi ? dit Hilary froidement. Si l'inspecteur n'avait pas mentionné...

— Elle dîne ce soir avec moi, reprit Sanders. N'est-ce pas, Hilary ?

— Oui, Jack. Mais...

— Vous viendrez ?

— Oui, oui. C'est entendu. N'en parlons pas ici. Il me faut rentrer au bureau. Excusez-moi, je vous prie.

Vidant sa tasse, elle se leva, serra son imperméable. Pour la première fois, elle le regarda bien en face. Elle n'avait rien perdu de sa réserve, de son sang-froid.

— Très bien, dit Sanders joyeux. Je serai chez vous à 7 heures et demie précises. Ne soyez pas en retard.

— Jack...

— J'oubliais : il vous faut un taxi. Vous n'allez pas, sous cette pluie, regagner Richmond Terrace.

— Jack, puis-je vous dire un mot, seule à seul ? Nos compagnons nous excuseront...

— Miss, dit l'inspecteur en chef, croyez bien que tout ce qui touche à M^r Pennik et à ses amis m'intéresse. Pourquoi *faut-il* absolument que vous dîniez ce soir avec lui ?

Il se leva. La porte à tambour vira sans bruit. Herman Pennik, retirant son chapeau et son manteau ruisselants, fit un signe impérieux à un garçon avant de se retourner vers eux en souriant.

XV

Le manguier grandissait à vue d'œil.

C'est ainsi du moins que Sanders voyait Pennik. Les racines tentaculaires s'allongeaient, s'épanouissaient...

Et tous, à cette table, se devaient de prétendre qu'il s'agissait d'un déjeuner ordinaire, normal, en tous points semblable à celui que certains clients attardés mangeaient encore dans le restaurant presque désert. L'air chargé de vapeur, qui avait déposé sa buée sur les grandes glaces, se faisait plus léger ; les garçons passaient leurs serviettes sur les tables. Dans ce silence, impossible d'élever la voix.

Pennik parla le premier. On lisait dans son attitude une satisfaction que Sanders ne s'expliquait pas encore.

— Sir Henry Merrivale ?

— Lui-même. Vous plairait-il de vous joindre à nous ?

— Avec plaisir. Merci.

Il tendit son chapeau et son manteau au garçon, et c'est dans les yeux de celui-ci qu'on eût pu mesurer l'intense émotion que chacun éprouvait : visiblement, il avait reconnu le nouveau venu. Il s'éloigna précipitamment.

— Je dois partir, dit Hilary. Je vais être en retard. Jack, puis-je vous dire un mot ?

— Je vous en prie, miss Keen, asseyez-vous donc, demanda Pennik.

Le ton était respectueux mais l'homme – Sanders le sentait – l'homme s'amusait. Il semblait plus épais, de visage, de corps, et d'esprit peut-être.

— Mais non ! Restez donc ! Rien ne vous presse. Nous arrangerons cela.

— Je le voudrais, soupira Hilary.

— Vraiment ? Si le reste était aussi facile ! dit Pennik. « Si j'étais roi, vous auriez le soleil et la lune ».

— Ce serait charmant.

Elle s'assit.

— Comment allez-vous, M^r Masters ? reprit Pennik.

L'inspecteur le regardait comme on surveille un chat auquel il va bientôt être nécessaire de lancer une bouteille.

— Et vous, M^r Chase ?

— Excusez-moi, dit celui-ci. Un rendez-vous urgent... Je vous quitte.

Il se leva, très raide, et sortit sans même prendre le temps de remettre l'imperméable que le garçon lui présentait et qu'il happa au passage. Dehors, on le vit, exposant à la pluie son crâne au cheveu déjà rare, hésiter et se heurter à un groupe de flâneurs qui s'abritaient, tant bien que mal, du vent et de la pluie dans l'encoignure de la porte.

— Je regrette, poursuivait Pennik regardant du côté de H.M., je regrette vivement de n'avoir pu vous recevoir au Cygne Noir, l'autre nuit. Votre présence eût dérangé mes plans. Vous le comprendrez sans peine.

H.M. avait allumé son cigare.

— Inutile de vous excuser, mon garçon. Mais que faites-vous ici ?

— À dire vrai, je suivais miss Keen.

— C'était donc vous... commença Hilary.

— Qui étiez dans le taxi ? Mais oui, ma chère enfant. J'aime vous voir. Votre présence me stimule. Inspiré par vous, je me sens capable de grandes choses.

Hilary rougit, sans oser répondre.

— Quand je vous ai vus tous les quatre tenir votre petit conseil de guerre, je n'ai pu résister au désir de m'y joindre ; du reste, je désirais voir l'inspecteur en chef Masters. (Masters se raidit.) Je voulais lui poser une question.

— S'il y a ici quelqu'un pour poser des questions, dit Masters, c'est moi, ne vous en déplaie. Que faites-vous à Londres ? Quelle est, pour le cas où nous voudrions nous assurer de votre personne, votre résidence habituelle ? Vous habitiez ces derniers jours l'hôtel du Cygne Noir. Et maintenant ?

Pennik sourit.

— Je l'ai quitté. J'ai un appartement dans Bloomsbury, une modeste installation qui me convient tout à fait. Je vais vous en écrire l'adresse. Je désirerais maintenant savoir, M^r Masters, si vous verriez quelque inconvénient à ce que je quitte ce pays ?

Un coup au plexus solaire n'aurait pas fait plus d'effet.

— Quitter l'Angleterre ? Des inconvénients ? J'en vois beaucoup, Monsieur ! Si vous croyez qu'après avoir provoqué ce scandale, vous

pouvez nous tirer votre révérence, nous saurons vous détromper !

De nouveau, Pennik sourit. Sans cesser de regarder Hilary, il réfléchissait.

— Du calme, M^r Masters. Je n'ai pas l'intention de disparaître. Je veux parler d'une absence de quelques heures, d'une courte visite en France. On m'a fait l'insigne honneur de me demander de parler à la radio.

— Ah ! oui ! dit Masters méchamment. J'y suis. Pour les biscuits au fromage, n'est-ce pas ?

Pennik se mit à rire. Il semblait éprouver une certaine sympathie pour l'inspecteur ; de fait, il n'en voulait à personne.

— Non. Tout est changé. Ne le saviez-vous pas ? Je suis invité officiellement par les services de la radiodiffusion française. Je parlerai d'abord en français, puis en anglais. Demain soir, de 9 heures 45 à 10 heures 15. (Une ombre légère obscurcit son front.) Je crains fort, mon bon ami, que les Français ne se fassent des illusions sur la nature de mes prétentions. Toutes ces rumeurs stupides de machines de mort, de rayons... Bref, on persiste à m'attribuer des pouvoirs que je n'ai pas, dont je n'ai jamais prétendu disposer. Dieu sait si ma thèse est modeste ! Elle ne peut surprendre, dans l'état actuel de la science, que par sa nouveauté. Je ne veux décevoir personne et personne ne le sera, croyez-le bien, pas plus mes auditeurs que mes amis d'Angleterre. Non, Messieurs ! Les millions d'hommes qui m'entendront ne seront pas déçus !

Tous le regardaient.

— Une minute, mon garçon, dit H.M. en posant son cigare sur le bord de son assiette. Voulez-vous dire que vous vous proposez de tuer quelqu'un d'autre ?

— Oui, dit Pennik.

Un long silence se fit, que personne n'osa rompre. Puis, semblant devancer quelque objection, Pennik reprit :

— Inutile de me faire remarquer. Messieurs, que jusqu'ici, je me suis constamment mis dans mon tort. Je le reconnais. Je ne suis pas un maître de la stratégie, je ne suis qu'un homme très simple, capable de céder à une impulsion. J'ai tué délibérément M^r Constable, dans la ferme et totale conviction que je faisais le bien. Mais la mort de M^{rs} Constable... Pourquoi n'avouerais-je pas que j'ai alors agi dans un mouvement de colère ?

— Vous l'avez tuée, dit Masters d'une voix sans timbre, parce qu'elle vous déclarait incapable de tuer ne fût-ce qu'une mouche.

— J'ai relevé son défi : elle est morte. Mais écoutez-moi bien ! Je n'abuserai pas de cette force, pour moi si simple et pour vous si mystérieuse. J'ai dit qu'on devait en faire bon usage et je le pense. Toutefois, il m'est impossible de négliger l'occasion qui s'offre à moi, occasion dont l'histoire du monde donne si peu d'exemples : je vais expliquer à des enfants quelque chose qu'ils ne comprennent pas. Il me faudra le leur prouver, en employant des arguments à leur portée. Très bien. Quand, demain, je leur parlerai, mes seules paroles ne leur suffiront pas ; je devrai prendre une vie humaine comme un globe de verre dans ma main et l'écraser au sol devant eux : alors, ils verront. Je leur dirai qui va mourir, où et comment. Et quand ils auront vu les os craquer, se rompre, le cœur s'arrêter, il est possible qu'ils comprennent ce que je dis. (Il reprit sa respiration, parut se calmer. Il montrait maintenant une sorte de gaieté sinistre.) Je parle trop, reprit-il en se frottant vigoureusement les mains. Comme Antoine le disait à Cléopâtre, n'est-ce pas, miss Keen ? Je ne suis pas ici pour parler. Mais il y a généralement dans l'expression de votre visage, excusez ma franchise, M^r Masters, quelque chose qui me force à reprendre mon raisonnement. Voici donc ce que je me propose de faire. Et je ne vois vraiment pas comment vous pourriez m'en empêcher.

— Du calme, Masters ! dit H.M. sèchement. Asseyez-vous.

— Mais...

— Je vous dis de vous asseoir.

La chaise craqua. Placide, H.M. n'avait pas cessé de fumer. Mais, à chaque bouffée, d'un geste machinal, il enlevait la cendre de son cigare. Le D^r Sanders, de son côté, surveillait Pennik.

— Si ce Monsieur, commença l'inspecteur, pense qu'il peut aller montrer ses talents en France, il se trompe. Je saurai bien...

— Allez-vous rester tranquille, Masters ? dit H.M. en se tournant vers Pennik. Voyons. Si vous tenez à faire cette démonstration, cela vous regarde. Nous n'aurons pas besoin de vous demain. L'enquête aura lieu dans l'après-midi, mais votre témoignage n'est pas requis.

Pennik parut intéressé.

— L'enquête ? Quelle enquête ?

— Au sujet de Sam Constable, la première victime.

— Je ne vous comprends pas. Il y a déjà eu une enquête et elle a été ajournée.

— C'est très juste, mon garçon. Mais la loi est formelle.

— Je ne comprends toujours pas.

— C'est pourtant bien simple, dit H.M. en se massant

désespérément le crâne. Un homme meurt. La police a des raisons de penser que c'est un meurtre.

Ici, Pennik sourit.

— On ajourne l'enquête pour permettre à la police d'agir. Dans le cas où l'on manque de preuves pour inculper le ou les suspects, le coroner, au bout d'un certain temps, n'en doit pas moins procéder à l'enquête, afin qu'on puisse officiellement établir la cause de la mort.

— Ils seront dans l'impossibilité de le faire.

— Je le sais bien.

— Alors pourquoi cette enquête ?

H.M. maîtrisait difficilement son impatience.

— Je ne sais pas, c'est la loi. Ne me blâmez pas : je n'en suis pas l'auteur. Ayez plutôt pitié de notre aveuglement. Ce n'est pas tous les jours, souvenez-vous-en, qu'un coroner doit enquêter sur le décès d'une victime morte par télépathie. Acceptez les choses comme elles sont. Pure question de forme : le jury rendra un verdict dans lequel il dira ignorer comment Constable est mort, et c'est tout. Si donc vous voulez aller à Paris ou à Tombouctou, ne vous gênez pas : vous n'êtes pas témoin.

— Je le sais, dit Pennik qui paraissait s'amuser beaucoup. Mais, en qualité de meurtrier, cette affaire m'intéresse. Quand se tiendra l'enquête ?

— Demain, à 3 heures de l'après-midi.

— Où ?

— À Grovetop. Vous n'avez pas, je pense, l'intention d'y aller ?

Pennik ouvrit les yeux.

— Vous me pardonnerez, Monsieur, répondit-il, l'intérêt morbide que je parais prendre à ces spectacles publics ; mais vous me connaissez mal si vous croyez que je vais me tenir à l'écart. Je ne suis que l'assassin, mais je suis curieux d'entendre ce qu'on dira de moi. 3 heures, poursuivit-il songeur. Oui, cela peut aller, vous apprendrez sans doute avec plaisir qu'un avion d'Air France est à ma disposition. Je puis très bien assister à l'enquête et arriver à temps à Paris. Je déposerai même, si cela vous fait plaisir ; je serais heureux de venir en aide à ce malheureux coroner.

— Ne craignez-vous pas, Monsieur, d'être lynché ?

Pennik se mit à rire.

— Non. Vous connaissez mal vos compatriotes, mon cher ami : dans le privé, ils parlent beaucoup mais, en public, l'horreur du

scandale les retient. Le pire qui puisse m'arriver est que l'on m'ignore superbement. J'accepte d'en courir le risque.

— Vous paraîtrez donc à Grovetop ?

— Oui.

— Après quoi vous irez à Paris et vous...

— Et je ferai une troisième victime ? Oui. Tout m'y contraint. Me croyez-vous toujours un imposteur ?

Masters s'accrocha au rebord de la table.

— Vous lisez la pensée, M^r Pennik ? Ou du moins vous le prétendez. Pouvez-vous me dire...

— Avec plaisir. Vous pensez actuellement que j'ai réellement commis ces meurtres, mais non point, comme je le déclare, par télépathie. Vous me soupçonnez d'avoir employé un moyen matériel, physique, encore inconnu de vous. Est-ce bien cela ?

— Avez-vous déjà choisi votre troisième victime ?

— Ce ne sera pas vous, inspecteur. Au fond vous n'êtes pas un méchant homme, et vous m'êtes utile. Non, je...

— Excusez-moi, dit Hilary d'une voix faible. Je ne puis rester plus longtemps. Je dois aller au bureau.

— Chère amie, dit Pennik suppliant mais ferme, le moindre de vos désirs est un ordre. Mais celui-ci est une absurdité. N'avez-vous pas entendu ce que je disais tout à l'heure ? J'arrangerai tout cela.

— Peu importe. Je veux m'en aller. Poussez votre chaise...

— Je regrette, dit Pennik en fronçant les sourcils, d'avoir révélé aussi brutalement mes plans. Je n'ai pu résister à la curiosité de ces Messieurs. Écoutez-moi, je vous prie. Tâchez de me comprendre. Je regretterai de vous voir regagner votre bureau. J'espère même vous persuader de venir avec moi à Paris.

Pour la première fois depuis l'arrivée de Pennik, le D^r Sanders parla.

— Lâchez-la, dit-il. Enlevez votre main.

Dans le restaurant tout sembla s'arrêter. Sans s'en rendre compte, Sanders avait élevé la voix.

— Pardon ?

— Lâchez-la ! fit Sanders.

Le ton s'élevait. Pennik écarta sa chaise.

— Ah ! fit-il d'un ton enjoué. C'est mon ami le docteur ! Je ne vous

avais pas encore remarqué. Comment allez-vous. Docteur ? Vous étiez sans doute absorbé dans vos pensées.

— Devinez-les donc.

— À quoi bon reprendre cette expérience, dit Pennik d'un air las. À plusieurs reprises déjà, j'ai pu craindre avoir avec vous certaines difficultés. Au Cygne Noir, dimanche matin, en particulier. Ne reprenons donc pas ces jeux de salon, ce n'était qu'un hors-d'œuvre, fait pour attirer l'attention.

— Ah ! fit Sanders.

— Puis-je vous demander le sens de cette interruption ?

— Vous venez d'avouer ce que j'ai toujours soupçonné.

Pennik tournait le dos à la lumière, et Sanders distinguait mal ses traits qu'une crispation soudaine semblait avoir altérés.

— Je ne vous comprends pas, dit Pennik avec calme.

— Je voulais parler de cette prétendue lecture de la pensée, dit Sanders. Masters a appris dimanche soir de Larry Chase que vous vous étiez soigneusement renseigné sur le compte de chacun. Vous vous êtes agréablement moqué de nous : il n'est pas difficile de lire dans le subconscient de son voisin quand on sait, à l'avance, la nature de ses soucis. Tout ce dont vous aviez besoin, c'est de renseignements ; pour le reste, un travail déductif intelligent combiné avec ce que, dans un livre que je lisais une autre nuit, on appelle la « lecture du muscle »...

Hilary Keen, debout derrière Pennik, adressait à Sanders des signes frénétiques.

— Si vous aviez vraiment tué les Constable...

— Si je les ai tués ? répéta Pennik. Vous m'avez déjà dit cela une fois, je crois, mais vous avez été assez prudent pour ne pas insister. Est-ce un défi, Monsieur ?

D'un geste brusque, Sanders repoussa sa tasse.

— Oui.

XVI

La pluie ne semblait jamais devoir cesser. Quand le train de 5 heures 20 quitta la gare de Charing Cross dans un épais nuage de vapeur, les vitres embuées ne laissaient rien voir. Les voyageurs étaient rares. Les trois hommes disposaient pour eux seuls d'un compartiment de première classe.

Il s'écoula cinq bonnes minutes avant que H.M. parlât.

— Ce tortillard ne pourrait-il pas aller plus vite ?

— Le mieux serait peut-être d'en dire deux mots au mécanicien, suggéra Masters non sans ironie. Un bon pourboire... À quoi bon nous presser ? Fourways nous a attendus hier, en vain, par votre faute ; ils attendront bien aujourd'hui.

Sans répondre, H.M. mit les poings sur les hanches et, par-dessus ses lunettes, lança à Sanders, qui s'asseyait, un regard féroce.

— Jeune imbécile !

Masters ne partageait pas la colère de son compagnon.

— Eh bien, Docteur ? Comment vous sentez-vous ? Pas de palpitations suspectes ? Pas de sueurs froides ? C'est égal, ça m'a fait rudement plaisir ! Vous lui avez bien rivé son clou, au Pennik !

— Vous trouvez ça drôle ? Taisez-vous, Masters ! dit H.M. Et vous, mon garçon, écoutez-moi. Pourquoi avoir fait cela ?

— Pour qui Pennik se prend-il donc ? rétorqua Sanders avec animation. Pour une divinité chargée d'annoncer aux gens leur mort prochaine et de leur dire avec qui ils doivent dîner ? Sa Téléforce est une fadaise et vous le savez aussi bien que moi. Très bien : qu'il appuie sur le bouton. Nous verrons ce qui arrivera.

— Hum ! fit H.M. en se grattant le menton. Vous vous êtes emballé, quoi !

— Oui. En un sens, c'est vrai, reconnu honnêtement Sanders. J'ai perdu mon sang-froid.

— Mais pourquoi ?

(Pourquoi ne pas avouer que les yeux bleus d'Hilary, que le rire d'Hilary, qu'Hilary elle-même telle que son imagination la lui représentait, était la cause unique de cette altercation ? Quand il

s'agissait d'Hilary, Pennik et lui n'étaient plus que deux chiens rivaux – horrible comparaison, bien peu flatteuse pour Hilary, mais rigoureusement exacte. Quant à Pennik, il n'avait rien du preux chevalier. Pennik ne se ferait aucun scrupule de le tuer, s'il le pouvait. Sanders revoyait Pennik demandant son chapeau et son manteau, s'inclinant et sortant sans un mot du restaurant ; un bien mauvais signe, si l'on en jugeait par son attitude et sa conduite passées.)

— Pourquoi ? Vous ne l'avez pas deviné ?

— Oh ! si ! dit H.M. Inutile d'être grand clerc ; mais je regrette de n'avoir pu, malgré tous mes efforts, vous empêcher de commettre cette grave erreur. N'aviez-vous pas remarqué que Pennik vous cherchait noise ? Non ? Vous lui avez jeté le gant et vous en êtes très fier, sans doute ? En dépit de tous les avertissements...

— Mais...

— Vous n'avez rien compris. Pourquoi, à votre avis, cette fille aurait-elle flatté à ce point la vanité de Pennik, sinon pour empêcher ce qui vient justement de se produire ? Pour l'empêcher de s'en prendre à vous ?

Sous leurs pieds, les roues continuaient leur chanson monotone.

— Le pensez-vous vraiment ? demanda Sanders avec intérêt.

— Je ne le pense pas, mon garçon. J'en suis sûr ! Je le sais. Pennik n'attendait qu'un prétexte pour montrer les griffes ; car il lui fallait un prétexte. Dans son genre, Pennik est un parfait honnête homme.

L'inspecteur en chef Masters émit un bruit indistinct.

— Eh oui, Masters ! Encore un ricanement, mon ami, et je vous laisse vous débrouiller tout seul.

— Oh, Sir Henry ! Je n'avais pas l'intention...

— Oui, Pennik a une conscience. Il peut être très désagréable ; je le crois même un peu fou, mais sa conscience le retient. Vous le gênez, Sanders, et il a, à votre égard, des scrupules. Son démon familier dit oui ; la conscience dit non. Le démon chuchote : « Débarrasse-toi de lui ! » La conscience répond : « Non. Si tu le faisais, ce serait par pure jalousie, parce qu'il est trop près d'elle, et tu ne serais plus un surhomme. » Le démon insiste : « Dans l'intérêt de la Science ! » « Mon œil ! » riposte la conscience. Vous avez fourni vous-même le prétexte qu'il cherchait. Sa conscience se tait et il fera de vous sa prochaine victime, s'il le peut.

— Comment ! s'écria Masters, alarmé. Croyez-vous qu'il agira vraiment ?

— J'ai dit : s'il le peut, répéta H.M. avec entêtement. Non. Je ne

vais pas si loin. Au fond, j'estime que Sanders ne risque pas grand-chose.

— Tout cela est très bien, Monsieur, fit remarquer l'inspecteur. Mais comme vous avez déjà dit la même chose de M^{rs} Constable...

— Ah ! Vous êtes réjouissants ! dit Sanders, non sans raison. Voulez-vous commander tout de suite mon cercueil ? Ou bien estimez-vous possible d'attendre notre retour à Londres ?

— Allons, mon garçon ! Nous n'en sommes pas encore là, dit H.M., rassurant. Il ne vous arrivera rien de fâcheux si...

— Si j'ai confiance en vous. Je sais. Eh bien ! c'est entendu. Il n'empêche, ajouta Sanders rêveur, que j'avais cru jusqu'ici vivre dans un monde policé, ordonné, où rien n'arrivait jamais. J'en étais venu à envier Mars..., enfin, ceux qui voyagent, qui vont au Japon ou ailleurs. Le cadre n'a pas changé ; je n'ai pas une livre de plus dans ma poche et je me trouve soudain transporté dans un monde nouveau, insoupçonné, où tout est possible.

— Et nous n'en sortirons pas, déclara piteusement l'inspecteur, si l'on ne met rapidement un terme à toute cette ridicule propagande sur la Téléforce. La Téléforce ! Avez-vous entendu les voyageurs sur le quai ? Et cette femme qui passait la tête à la portière ? Et les journaux ? À propos, je voudrais bien lire un journal du soir. Nous en aurons un à la prochaine station.

Docile le train s'arrêta. Masters disparut dans un nuage de vapeur pour reparaître bientôt avec une brassée de journaux.

— Hum ! fit H.M.

Le train repartit. Un silence se fit, que rompirent seulement des froissements de papier.

— La tour de Babel sur celle de Pise, dit H.M. Nos bons savants se mêlent à la discussion. Le professeur Huxdane, interrogé, répond : « C'est idiot ! » Pennik va écumer de rage ! Le professeur Trippletts, de son côté, tout en admettant la possibilité théorique d'une telle arme, déclare que l'idée n'est pas neuve. La colère de Pennik ne connaîtra pas de bornes ! Oui, ce n'est pas mauvais. Si seulement vous ne vous en étiez pas mêlé ! ajouta H.M. avec un regard furieux à l'adresse de Sanders. Vous ne pouviez pas rester tranquille ?

Le D^r Sanders se renversa sur les coussins.

— Une question, dit-il. Voulez-vous me dire pourquoi je suis le traître de la pièce ? Que me reproche-t-on ? J'ai voulu démasquer Pennik, l'obliger à mettre cartes sur table. Au lieu de me remercier, on me traite comme si j'avais bouleversé tous vos plans !

— C'est en effet ce que je vous reproche, mon garçon.

— Comment cela ?

— J'avais bien préparé ma petite affaire, dit H.M. d'un ton las. J'allais cueillir mon Pennik. Vous venez de réduire mes chances... Ce n'est pas drôle, je vous l'assure. Voici pourquoi nous courons à Fourways. Un espoir me reste...

— De coincer Pennik ? demanda Masters.

— Oui.

— Quand ?

— Demain, si tout va bien.

— Vous feriez bien de vous presser. Remarquez que je ne crois pas un instant à ces morts à distance. Mais si Pennik a résolu d'expédier le docteur dans l'autre monde...

— Non, dit H.M. très sérieusement. Nous avons 24 heures de grâce. Pennik ne fera rien avant son retour de France...

— Ah ! ah ! ah ! fit Sanders.

— Vous, taisez-vous ! ordonna H.M. Vous n'avez rien à voir là-dedans. Comme je vous le disais, Masters, rien à craindre avant qu'il n'ait préparé sa mine. Tout va bien, pour l'instant.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, Monsieur, dit l'inspecteur. Je commence à me demander si vous n'êtes pas toqué... Vous n'allez tout de même pas laisser Pennik prononcer ce discours ? C'est impossible. Il y a plusieurs moyens de l'en empêcher, des moyens sûrs...

— À quoi bon ?

Masters leva les yeux au ciel.

— Autre chose, dit l'inspecteur en fronçant les sourcils. Avez-vous lu ceci ?

Il tendait à H.M. l'*Evening Planet*. Confus, celui-ci répondit négativement.

— Je vais donc vous renseigner, reprit l'inspecteur. Voici deux portraits qui me représentent. L'inspecteur Masters dans son bureau ; puis, l'inspecteur Masters déguisé en apache. J'avoue préférer de beaucoup, mon portrait en apache à l'autre. Mais peu importe. Je me suis assis pour réfléchir, comme vous le dites souvent. Il n'est qu'une personne au monde qui ait pu disposer de ce portrait. Est-ce vous qui l'avez communiqué à la presse ?

— Allons, allons !

— Est-ce vous ?

— Ne vous fâchez pas, Masters !

— J'essaierai. J'ai aussi la vague idée que vous êtes l'auteur de cette lettre publiée par le *Daily Wireless*. Remarquez bien que je ne dis pas que vous soyez aussi fou que le lièvre de Mars. Non, je ne le *dis* pas. Mais quand vous entrerez à la Chambre des Lords, j'espère bien trouver une petite place dans la galerie, pour voir. C'est tout. Peut-on aussi savoir ce que nous allons faire dans le Surrey ? Que comptez-vous y trouver ?

— En premier lieu, dit H.M., têtue, cet album de coupures de presse de M^{rs} Constable.

— Ah ! oui ! Malgré tout ce que je vous ai dit de nos recherches minutieuses, vous persistez à penser qu'il est dans la maison ?

— Oui.

— Où cela ?

— Ah ! voilà ! Je ne sais pas.

Masters abandonna la lutte. Les vitres brouillées blanchissaient sous les éclairs incessants. Les coups de tonnerre dominaient, par instants, le bruit des roues. Personne ne parla jusqu'à l'arrivée du train en gare de Camberdene où le commissaire Belcher, prévenu par un télégramme de Masters, les attendait avec une voiture.

Et personne, non plus, ne prit plaisir à cette course dans la campagne sous l'orage. Fourways était sinistre : une maison morte au milieu d'un marécage. Le commissaire Belcher avait la clef de la grande porte. À l'intérieur, on entendait la pluie torrentielle marteler le toit.

— Alors ? fit Masters quand ils eurent allumé toutes les lampes.

— Ne me bousculez pas, dit H.M. regardant autour de lui. Laissez-moi réfléchir. Ah ! j'y suis ! Avez-vous cherché dans la serre ?

— Nous n'avons pas arraché les plantes, mais nous nous sommes assurés que la terre de chaque pot ou caisse n'avait pas été remuée depuis longtemps.

— Il n'empêche. Allons-y voir.

Le salon, la salle à manger, la serre. Tout rappelait à Sanders la nuit de la mort de Mina Constable. Sur la table de la salle à manger, des éclats de verre dans une flaque brune aux trois quarts sèche, restes du verre brisé par Sanders au moment où il avait cru voir Pennik l'épier.

Ils recréaient le passé comme une odeur ou un son.

Pennik ne pouvait plus rien. Pennik était un démon brisé, un imposteur démasqué. N'importe...

H.M. avait ouvert la porte vitrée de la serre et l'examinait de près.

— Si vous cherchez des empreintes, dit Masters sarcastique, inutile de vous fatiguer. Il n'y en a pas. Oui, je sais : le docteur assure que Pennik a appuyé le nez et les doigts à la vitre. Nous n'avons rien trouvé. Les empreintes ont été effacées, à moins encore qu'il n'y en ait jamais eu.

— Ou, autrement dit, que j'aie eu des visions, dit Sanders.

— N'oubliez pas la projection astrale, grogna H.M., en secouant la porte. Dites donc, mon garçon, avez-vous vu de Pennik autre chose que son visage et ses mains ?

— Non, pas clairement.

— Avez-vous perçu des bruits de sa fuite ?

— Non plus. Mais il était bien là, j'en jurerais.

Pennik ne pouvait plus rien faire. Mais son inquiétante image hantait encore Fourways.

Masters, passant devant H.M., atteignit le commutateur et le tourna. Aux quatre coins de la verrière, les globes s'allumèrent. La pluie tombait si fort qu'il fallait élever la voix pour se faire entendre.

H.M. s'approcha du petit bassin où le jet d'eau ne murmurait plus.

— Eh !

— Quoi ?

— Une question importante, mon garçon. Quand vous avez vu Pennik, dimanche soir, la petite fontaine marchait-elle ?

— Non.

— Vous en êtes sûr ? dit H.M., le doigt levé.

— J'en jurerais. Le silence régnant dans la serre m'a frappé. Pourquoi cette question ?

— S'il en est ainsi, dit H.M., nous disposons d'un des éléments les plus importants de l'enquête.

Masters se rapprocha vivement.

— Un instant ! Un élément important, dites-vous ? Prouvant peut-être la présence de Pennik ? Ou l'expliquant ? Mais pourquoi la fontaine ? Elle est d'un type courant. Je le sais pour avoir étudié l'autre jour son fonctionnement. Je songe moi-même à en acheter une.

— N'importe, Masters. C'est important.

H.M. regardait attentivement autour de lui.

— D'autres portes ici ? Ah ! oui ! une. Elle mène à la cuisine, sans doute ; je le pensais bien. Mais il ne semble pas y avoir d'escalier de service. Notez cela : pas d'escalier de service. (H.M. entra dans la cuisine, Masters sur ses talons.) D'autre part, reprit H.M., s'efforçant, de la main, de tenir Masters à distance, la chambre de feu notre ami Sam Constable est exactement au-dessus de la salle à manger. M^{rs} Constable me l'a dit elle-même, je m'en souviens. Je crois savoir aussi que du balcon de cette chambre part un escalier extérieur descendant sur la cuisine... Si vous ne vous écartez pas, Masters, je vais vous étrangler ! On pouvait donc gagner cette chambre sans être vu et la quitter tout aussi discrètement. Si nous...

— Mon Dieu ! s'écria involontairement l'inspecteur.

Un violent éclair illumina la serre de sa pâleur livide, immédiatement suivi d'un violent coup de tonnerre qui fit vibrer longuement les vitres. L'une des vitres du toit, se détachant, s'écrasa au sol, et la pluie commença à crépiter sur les feuilles des palmiers. Les lumières s'éteignirent.

— Courant coupé, dit H.M. dans le noir.

— Cela ne fait rien, dit Belcher. J'ai une lampe électrique. Croyez-vous que les fils soient tombés à l'extérieur, ou qu'un plomb ait sauté ?

— C'est probablement la ligne extérieure, dit Masters d'une voix encore mal assurée. À l'intérieur, les plombs sont nombreux ; il y en a un par deux ou trois chambres. Ils n'ont pas pu sauter tous ensemble.

— La boîte à fusibles, dit soudain H.M.

— Que dites-vous, Monsieur ?

— Je dis la boîte à fusibles. Masters, quand vous avez effectué cette fouille si minutieuse, avez-vous ouvert la boîte à fusibles ?

— Non. Pourquoi l'aurais-je fait ? Personne n'y a évidemment touché, ni avant ni après la mort de M^{rs} Constable...

— Cela n'a aucun rapport avec la question, dit H.M. N'avez-vous pas pensé que c'était l'endroit rêvé pour y cacher un livre assez plat, et large ? Où est-elle, cette boîte ? ajouta-t-il après un silence.

— Dans la chambre de M^{rs} Constable, dit Masters. Au fond de l'armoire. Allons-y voir.

Le commissaire les précéda, éclairant le sol de sa lampe de poche. Dans la chambre de la morte, dans le coin le plus éloigné du lit, une grande porte à double battant, celle de l'armoire. À l'intérieur, au fond, un couvercle en fer peint en noir, retenu par deux vis. La boîte elle-même était assez grande. Montant sur une chaise, Masters enleva

soigneusement les vis : le couvercle céda et un gros volume, frôlant au passage le visage de l'inspecteur, tomba à terre.

— Et voilà, dit Masters, non sans dépit.

— Oui, dit H.M., et l'on n'y a pas touché depuis le jour de la mort de Constable. La cachette rêvée. Vous passez cent fois devant une boîte de cette sorte sans penser qu'il puisse y avoir à l'intérieur autre chose que des fusibles. Quand vous ne saurez pas où cacher votre argent, Masters, demandez à Mina. C'est évidemment une de ses plus ingénieuses idées.

Masters sauta à terre.

— Ingénieuse, Monsieur ? C'est possible. Nous l'avons découverte, cependant. Croyez-vous trouver dans ce livre ce que vous y cherchez ?

— Oui, peut-être. Dans ce cas, Masters, Pennik est à nous. Mettez donc « New Ways of Committing Murder » sur la table.

Les deux hommes se penchèrent sur l'épaule de H.M., qui ouvrit l'album.

Un document impressionnant, dans son genre : une longue série de coupures de presse traitant toutes de mort violente sous une forme ou sous une autre et dont la plus ancienne remontait à sept ou huit ans. Papiers jaunis ou fatigués comme s'ils avaient longtemps traîné dans un tiroir avant d'être classés. Certains portaient la date et le nom du journal dont ils avaient été extraits. L'ordre chronologique n'avait pas été respecté ; 1937 venait avant 1935 et 1932 se trouvait entre les deux. C'était l'image fidèle de l'esprit désordonné de Mina Constable.

H.M. feuilletait rapidement le livre en grognant. Son désappointement fut extrême quand il remarqua que la dernière page avait été coupée, assez malproprement, avec des ciseaux.

— Elle se méfiait, dit H.M. Elle a brûlé l'article, c'est évident. Masters, mon ami, nous sommes refaits.

— Espérez-vous beaucoup de ce livre ?

— Rien d'absolument essentiel. J'y cherchais surtout la confirmation de ma propre théorie. Si seulement nous avions pu trouver une petite chose, une toute petite chose...

Il referma le livre et, trébuchant dans l'obscurité, alla s'asseoir sur une chaise. De faibles éclairs illuminaient de temps à autre les vitres.

— Je crains bien que cela ne nous donne pas grand-chose, dit Masters en hochant la tête. Si encore il subsistait une ou deux lignes de l'article, nous pourrions faire effectuer les recherches qui auraient de grandes chances d'aboutir. Mais rien ! Ni la nature du papier, ni la nationalité du journal qui peut très bien avoir été américain ou

français, ni le mois ni même l'année. Si encore... (L'on sentait dans le ton de l'inspecteur une certaine exaspération.) Vous condescendiez à me faire connaître le but de vos recherches ?

— Oui, oui. Évidemment, c'est difficile, dit H.M. la tête entre ses mains. Mina n'avait pas de secrétaire. Elle n'était abonnée à aucune agence de presse. Je le sais, je me suis renseigné. Quant à ce que je veux prouver, je ne vois aucun inconvénient à vous le confier.

— Eh bien ?

— Je veux prouver qu'un homme peut à la fois être mort et vivant.

La déclaration, jetée dans cette obscurité sinistre, fit une certaine impression, soulignée par le rire sépulcral de H.M.

— Ah ! ah ! cette fois-ci, direz-vous, il est fou, c'est certain. La ruine d'une noble intelligence ! Détrompez-vous, mon garçon, je sais ce que je dis. Vous aussi, vous perdez de vue le mobile du crime.

— C'est possible. Mais, en tout cas, je demande à voir votre cadavre vivant ! J'en ai assez, Sir Henry. Cette fois-ci vous avez dépassé les bornes. Vous pouvez prendre vos projections astrales, vos bougies vertes, vos fontaines et vos morts vivants et...

— Vous avez peur, je crois, Masters.

— Puis-je vous demander, Sir Henry, à qui vous croyez parler ?

— À vous, Masters. Vous avez peur de cette maison...

— Non, c'est faux. Je proteste...

— Et le saut que vous avez fait, pour un simple coup de tonnerre ? Vous devriez avoir honte !

— Arrêtez ! dit le D^r Sanders, sérieusement alarmé. Si vous continuez, Masters va se mettre à manger le tapis.

— Écoutez-moi, dit soudain H.M. d'une voix si sèche que le silence se fit total et que, dans l'obscurité, Sanders crut voir ses yeux briller. Ah ! cela va mieux. Voulez-vous mettre la main sur le meurtrier ?

— Cela va de soi.

— Bon. Eh bien ! puisque vous négligez les faits scientifiques, je vais vous donner autre chose que le tapis à vous mettre sous la dent. Nous allons attaquer. Demain. Oh ! cela sera dur, mais nous avons une chance de réussir et c'est tout ce qu'il faut. Nous allons faire nos débuts à l'enquête. Si Pennik s'imagine y triompher, il se trompe. J'espère obtenir l'autorisation...

QUATRIÈME PARTIE

AUBE ET FIN

LES JOURNAUX

Daily Non-Stop : Mercredi 4 mai 1938 (édition spéciale).

Pennik exclu de l'enquête Constable :
Il use ce soir de la Téléforce

Daily Trumpeter :

*L'enquête Constable à huis clos. Émoi des milieux gouvernementaux. La
Téléforce à Paris ce soir.*

News-Record :

*Pennik annonce une nouvelle victime. Il répond ce soir au défi. Mais le
« tueur » se voit refuser le droit d'assister à l'enquête de sa victime.*

Daily Wireless :

Sir Henry Merrivale. Interview exclusive.

Téléforce Téléforce Téléforce
9 h 45 9 h 45 9 h 45

... peut sourire de certaines déclarations tapageuses, l'homme raisonnable déplorera cependant cette nouvelle menace aux libertés qui nous sont chères. Une enquête tenue à huis clos, que le public n'est pas autorisé à suivre, est une nouveauté en ce pays, une mesure hardie qui mérite explication. L'attitude du Gouvernement a été très sage. Qu'on nous fasse maintenant connaître, et qu'on traite comme il convient, l'auteur de cette étrange initiative, dont la responsabilité ne doit pas incomber uniquement au coroner, M^r Freedyce.

— Vous allez voir c'qui s'passe, M^{rs} Topham ? C'est-y possible des choses comme ça !

XVII

L'hôtel de ville de Grovetop est plus victorien encore que la ville ne paraît le mériter. Toutefois, rien de prétentieux dans la salle d'audience, une longue nef, basse de plafond, à demi enterrée dans le sol, dont les fenêtres grillagées permettent d'apercevoir les jambes des passants. La pièce était sombre, presque toujours glacée, en dépit des enchevêtrements de tuyaux décorant le plafond. Cela sentait l'école.

Une lampe coiffée d'un abat-jour de porcelaine blanche pendait au-dessus de la tête du coroner, dont la table avoisinait la chaise du témoin. Quelques rangs de bancs vides. Le jury était parqué sur une sorte d'estrade. Très peu de monde. Au-dehors, contrastant avec le silence régnant dans la salle, des clameurs, des rires ; aux fenêtres, d'innombrables jambes et, de temps à autre, un visage curieux.

— Je réclame le silence ! dit le coroner éparpillant ses notes sur la table. Ce bruit est intolérable ! Sergent !

— Oui, Monsieur !

— Soyez assez bon pour fermer cette fenêtre. Nous n'entendons pas ce que dit le témoin.

— Très bien, Monsieur.

— Je ne supporterai pas ça plus longtemps. Que font tous ces gens ? Ne pouvez-vous les disperser ?

— La foule est considérable, Monsieur. Elle se presse sur vingt rangs d'épaisseur, depuis High Street jusqu'à la grand-route. Je n'ai jamais vu pareille affluence depuis la chute d'un Zeppelin sur la ferme Heidegger, pendant la guerre.

— Peu m'importe, sergent, que tout Londres soit dans nos murs. J'ai des instructions ; je saurai les faire respecter. Dispersez cette foule. Le bras de la loi se serait-il affaibli au point... Grands dieux ! Qu'est-ce là ?

— On dirait un accordéon, Monsieur.

— Croyez-vous ?

— Oui, Monsieur. C'est John Crowley qui joue John Peel. II...

— Rachmaninov lui-même n'aurait pas le droit de jouer son Prélude sous les fenêtres de la Cour. Ordonnez-lui de se taire, ou de s'éloigner.

— Très bien, Monsieur.

— Allez. Et maintenant, Messieurs du jury, croyez bien que je regrette profondément... Si vous pouvez fermer vos oreilles à ces bruits extérieurs, nous allons poursuivre l'audition du dernier témoin. D^r Sanders.

Sanders, sur la chaise des témoins, regardait autour de lui. Il n'avait jamais vu de lieu plus sinistre que cette longue salle d'école. Dans la pénombre, on distinguait vaguement les faces impassibles de H.M., de Masters, du commissaire Belcher, du D^r Edge et de Lawrence Chase, qui avait identifié le corps de la victime.

On ne parlait pas, mais le jury semblait nerveux.

— Eh bien, Docteur ! Vous venez de nous faire un exposé très clair et très précis de votre examen du corps, tant immédiatement après la mort qu'à la faveur de l'autopsie. Cet examen, dites-vous, a été approfondi, complet ?

— Oui.

— Vous êtes donc de l'avis que nous a déjà donné le D^r Edge ?

— Entièrement.

— *Allons, circulez ! Circulez !*

— *Ne poussez pas, voyons !*

— *Circulez ! Circulez !*

— *Regardez-le, ce gros-là, avec son casque ! Hou !*

— *Allons, les enfants ! Au refrain !*

*Les agents sont de braves gens
Qui s'baladent, qui s'baladent
Tout le temps*

— Quelqu'un veut-il être assez aimable pour fermer la seconde fenêtre ? Merci, inspecteur. J'aime encore mieux étouffer que devenir sourd. Je vais sévir, je le crains. Reprenons, D^r Sanders.

Sanders répondait machinalement. D'une nuit passée à compulser des traités, il gardait un léger mal de tête que le vacarme extérieur n'était pas fait pour guérir. Il n'oubliait pas non plus qu'Hilary avait enfin refusé de sortir avec lui, la veille : Pennik gagnait la première manche.

— Vous nous disiez encore, Docteur, qu'aucun organe vital n'était atteint ?

— C'est exact.

— Que, des causes possibles de la mort, aucune ne pouvait être

retenue de préférence aux autres ?

— Oui.

(Que le diable emporte Pennik ! Une nuit blanche. L'imagination s'affole, s'égare. Il est plus de 3 heures. La nuit bientôt. Pennik me prendra comme cobaye entre 9 heures 45 et 10 heures 15, ce soir. Sept heures encore.)

— Dites-moi, docteur... La victime n'est pas morte sur le coup ?

— Non. Mais rapidement, en deux minutes tout au plus.

— Estimez-vous qu'il ait souffert ?

— Oui. Beaucoup.

(Et cette humiliation cuisante : réserver une table au « Corinthian », courir au minuscule appartement d'Hilary, à Westminster, pour découvrir qu'elle est déjà partie avec Pennik, chargeant sa femme de ménage d'exprimer ses regrets. Et cette note, griffonnée à la hâte : « Ayez confiance en moi. Je travaille maintenant avec votre H.M. ; il a son plan. » Quel plan ?)

— M'écoutez-vous, Docteur ?

— Excusez-moi.

(Quel plan ? Qu'y avait-il derrière l'impénétrable regard de H.M. ?)

— Encore une question, Docteur. Vous n'accordez aucune créance à l'idée d'une cause surnaturelle ou anormale du décès ?

— Aucune.

— Pour conclure, nous résumons votre avis comme suit : il est impossible, à vous ou à quiconque, de déterminer la nature du décès ?

— Oui.

— Merci, Docteur. Cela suffit.

L'un des jurés, un grand rouquin engoncé dans son col, s'éclaircit la gorge.

— Un instant ! dit-il. Monsieur le coroner, sommes-nous autorisés à poser une question ?

— Oui. Certainement. Vous pouvez poser au témoin toute question que vous jugerez utile.

L'homme se pencha en avant, les mains sur les genoux.

— Et la Téléforce ? Qu'est-ce que vous en faites ?

Tous les jurés, à l'exemple de leur collègue, se penchèrent en avant, d'un même mouvement. Le président du jury, un gros homme florissant, propriétaire d'un bar de Grovetop, visiblement vexé de

s'être laissé devancer, fronça les sourcils ; il n'en répéta pas moins la question.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dit Sanders brièvement.

— Vous ne lisez donc pas les journaux ?

— Je veux dire que je n'en ai jamais entendu parler scientifiquement. Si vous voulez mon opinion, je ne puis que reprendre le mot du professeur Huxdane : c'est idiot.

— Pourtant...

— Messieurs, interrompit le coroner d'un ton froid, je me vois forcé, à mon grand regret, de vous prier de limiter vos questions aux points touchant à l'enquête. C'est sur eux, et sur eux seuls, que vous fonderez votre décision.

Le jury s'agita de plus belle.

— Ce n'est pas juste !

— Allez-vous, Monsieur, me disputer la conduite de cette enquête ?

— Les docteurs ! fit une voix méprisante. Les docteurs ! Quand ma pauvre femme est morte, le docteur a dit...

— J'ai déjà dit, Messieurs, que je voulais le silence, et je l'aurai ! Est-ce clair ?

— *Bon Dieu ! C'est lui !*

— *Qui ça ?*

— *Sally ! Vite ! Laisse-moi te soulever ! Celui qui sort de l'auto !*

— *Aaaah !*

— *Oui ! C'est lui ! Je le reconnais ! Le coquin ! Il a tué ma patronne !*

— Et maintenant, Messieurs, je me vois obligé de vous prier de m'écouter, au lieu de regarder du côté de ces fenêtres. Ce qui se passe à l'extérieur de ces murs ne nous regarde pas. Merci, D^r Sanders : le jury n'a pas d'autres questions à vous poser.

— *Assassin ! À mort !*

— *Hou !*

— *Non ! Franc jeu ! Il a le droit de se défendre, cet homme ! D'abord, qu'est-ce qu'il a fait ?*

— *Ce qu'il a fait ? Il est nazi, vous ne saviez pas ?*

— *Qu'est-ce qu'ils disent ? Quoi ?*

— *Nazi. Grand ami d'Hitler.*

— *Ah ! ça, c'est bien vrai ! Même qu'on le disait hier soir au pub ! Un*

gros monsieur de Londres ; un grand chauve ; il a un titre ; il disait comme ça.

— Les faits, les faits seuls, Messieurs, doivent nous intéresser. Le D^r Sanders étant le dernier témoin à entendre, il m'incombe de vous faire un bref résumé des faits. Votre verdict...

Sur la pointe des pieds, Sanders passa devant les rares assistants toujours assis, immobiles, sur le premier rang de chaises. H.M., les yeux fermés, bras croisés, semblait dormir. Masters, sur le qui-vive, ne quittait pas le coroner des yeux. Le docteur n'avait qu'un désir, exacerbé par l'attente : fumer une cigarette.

Poussant avec précaution la porte gémissante, il s'avança dans un passage souterrain éclairé par un soupirail. Un homme, descendant l'escalier, venait à sa rencontre : Pennik.

Le soleil déclinant le frappait en plein visage. Sanders était dans l'ombre. Il surprenait Pennik en plein rêve, un rêve de toute-puissance. Ses yeux aux paupières épaisses semblaient jaillir de sa tête. Pennik portait un élégant costume de voyage et tenait à la main une valise légère. Un instant, il parut cependant hésiter en voyant ce passage souterrain. Il ne semblait avoir aucun goût pour les souterrains. Il n'avait pas encore atteint la dernière marche qu'un agent lui barrait le chemin.

— Que désirez-vous, Monsieur ?

— Je serais heureux d'assister à l'enquête Constable, mon ami.

— Êtes-vous témoin dans l'affaire ?

— Non.

— Ni la presse ni le public ne sont admis. Veuillez vous retirer.

— Je désire déposer. On m'a dit que tout individu a le droit, de par la loi, d'assister à une enquête et de témoigner.

— Pas dans celle-ci. J'ai des ordres.

— Mais vous ne comprenez pas. Je suis le célèbre Herman Pennik, celui qui a tué...

— Dans ce cas, dit l'agent imperturbable, allez au poste et constituez-vous prisonnier. Quant à moi, cela ne me regarde pas.

— Cherchez-vous, commença Pennik, à...

Il leva sa main épaisse, parut vouloir cingler l'agent comme on écarte une toile d'araignée importune, et la laissa retomber.

— Essayez donc ce petit jeu, dit l'agent, et cela vous coûtera cher, mon gaillard.

Derrière eux, la porte gémit de nouveau. H.M. apparut, les poings sur les hanches.

— Cela va bien, mon garçon. Laissez-le passer. L'enquête est terminée.

Pennik descendit les dernières marches, posa sa valise à terre, retira ses gants et les enfouit dans la poche de son pardessus.

— Ainsi, l'enquête est terminée, dit-il. Je le regrette. Un retard malencontreux... Je me rendrai directement d'ici à l'aéroport de Croydon, ce qui explique la présence de cette valise...

— Vous êtes superbe, mon garçon, dit H.M. en l'examinant. Je me demandais justement si l'on vous verrait.

— Oui. Nous voici maintenant contraints à tenter de pénétrer vos défenses mentales, Sir Henry, dit Pennik du ton du dentiste compatissant, pour savoir ce qui se passe. J'avoue que la décision du Ministère de l'Intérieur décrétant le huis clos m'a intrigué. Je serais notamment heureux de savoir pour quelle raison l'on a exclu vos amis les journaux : pas un reporter, nulle part. Je me demande même si l'on n'a pas voulu me défier...

— Mais non, mon garçon, dit H.M. en secouant la tête. Je ne tenais pas à vous voir, c'est un fait ; mais puisque vous êtes ici, rien ne s'oppose à ce que vous entriez et entendiez le verdict.

— Il s'agissait seulement de me faire peur ? dit Pennik avec un rire insolent. Le moyen n'est pas digne de vous. J'ai pris conseil, d'ailleurs : je sais que je ne risque rien ; on ne peut pas me condamner.

— C'est exact. Mais venez donc, nous allons entendre le verdict. Dites donc, Masters, jeta H.M. par-dessus l'épaule à l'inspecteur qui venait d'apparaître à son tour sur le seuil, prenez-lui donc l'autre bras, voulez-vous ? Nous allons entendre le verdict.

— Puis-je vous demander ce que vous faites ?

— Nous voulons entendre le verdict. Pouah ! Quelle odeur ! Vous vous parfumez ? La brillantine, peut-être ?

— Voulez-vous, s'il vous plaît, me lâcher le bras !

— Mais oui. Par ici, je vous prie. Nous nous mettrons au fond de la salle pour ne pas être vus.

Dehors, le vacarme devenait assourdissant. Dans cette pièce déjà sombre, les ombres s'allongeaient. Le président du jury, très rouge, se leva ; il tenait à la main un papier.

— Monsieur le coroner !

— Oui, un instant !

Sous les fenêtres les cris redoublèrent. La police chargeait, déblayait le terrain.

— Monsieur le coroner, reprit le président du jury, avant de vous faire connaître notre verdict, puis-je poser une question ?

— Évidemment, si vous le jugez nécessaire. Que désirez-vous savoir ?

— Monsieur le coroner, êtes-vous tenu d'accepter notre verdict, quel qu'il soit ?

— Bien entendu.

— Certains d'entre nous n'en sont pas absolument sûrs. N'est-il pas une sorte de juge, ou cour d'appel qui puisse déclarer que notre décision n'est pas valable ?

— Non. En aucune façon. Nous ne sommes pas ici en cour de justice, nous procédons à une enquête et je dois conformer mes actes à vos décisions. Du reste...

Le premier juré leva une main énorme comme pour couper court à toute explication complémentaire.

— C'est tout ce que nous voulions savoir. (Et baissant les yeux vers le papier qu'il tenait dans l'autre main, enflant la voix :) Le jury estime que le décédé a été délibérément assassiné par Pennik, usant d'un procédé appelé Téléforce.

Le coroner se leva brusquement. Dans son agitation, il avait évidemment oublié la lampe qui pendait au-dessus de sa tête : son front heurta l'abat-jour de porcelaine qui rendit une note claire.

— Messieurs, un instant, je vous prie !

— Je te disais bien que ça ne lui plairait pas, Ted, dit une voix.

— Je ne puis pas influencer sur votre verdict. Je ne le désire pas, non plus : vous êtes seuls les juges des faits. Mais avant d'entériner votre verdict, permettez-moi de vous prier de réfléchir. Votre désir est-il que j'incolpe M^r Pennik de meurtre ?

— Oui, Monsieur le coroner.

— Vous êtes-vous rendu compte que semblable procès serait une plaisanterie, qu'il ne saurait être condamné ?

Le premier juré avança sa tête rougeaude.

— C'est une honte, dit-il. S'il est permis à un assassin de commettre impunément ses crimes, que deviendrons-nous ? Peu nous importe ce que disent les docteurs. C'est dans tous les journaux ; dans *tous* ; et si

c'est dans tous les journaux, ce n'est plus de la politique : c'est que c'est vrai. C'était même dans le *Daily Wireless*, un truc qui devrait être assez conservateur pour vous. Il a publié une interview d'un gros bonnet, Sir Henry je ne sais plus quoi. Je le répète, si on ne peut pas condamner le coupable, c'est une honte ; mais nous, nous ferons notre devoir.

— Bien dit, Charlie ! reprit la voix.

— Messieurs, réfléchissez, je vous en supplie ! Certaines considérations... Avez-vous songé, par exemple, à ce qu'un procès peut coûter au contribuable ?

— Combien ? dit la voix.

— Cette question ne concerne qu'indirectement notre enquête...

— C'est vous qui nous en parlez !

— Devant votre insistance, je crois pouvoir vous informer qu'un procès criminel coûte environ 5 000 livres sterling.

— 5 000 livres !

— Oui, Messieurs, environ. Cette considération doit influencer...

Le premier juré fronça les sourcils.

— Oui, dit-il. Quand on jette l'argent par les fenêtres comme on le fait dans ce pays, on ne doit pas regarder à en dépenser un peu plus pour sauvegarder la loi. Il y avait hier soir, chez moi, au bar, un gros monsieur qui parlait bien et qui disait la même chose. Quand on jette l'argent...

Le coroner inclina la tête.

— Inutile de prolonger cette discussion, Messieurs. Je suis prêt à entendre votre verdict.

Il en écouta gravement la deuxième lecture et Sanders, qui l'observait, crut un instant le voir sourire.

— Merci, Monsieur le président du jury. L'officier de police chargé de cette affaire est-il dans cette enceinte ?

Tout au fond de la pièce, Masters se leva.

— Ah ! c'est vous, inspecteur en chef. En vertu des pouvoirs qui vous sont conférés, je vous requiers d'appréhender...

— Il est ici, répliqua Masters en mettant la main sur l'épaule de Pennik. Debout, M^r Pennik ; approchez-vous du coroner.

D'un seul mouvement tous les jurés s'étaient levés. Sanders détourna la tête pour ne pas voir l'expression du visage de Pennik. Détail grotesque, Masters, une main sur le bras de Pennik, portait de

l'autre la belle valise toute neuve. Les jambes des policiers obscurcissaient maintenant les fenêtres.

— M^r Herman Pennik ? demanda le coroner.

Pennik s'inclina sans répondre.

— Je regrette, M^r Pennik, de devoir vous inculper de meurtre. L'inspecteur en chef Masters vous dira que vous n'êtes pas tenu de répondre à mes questions, mais que toute déclaration de votre part sera prise par écrit et pourra servir contre vous. Je...

— Monsieur le coroner, dit Pennik d'une voix nette, je ne sais vraiment si je dois rire ou pleurer. Cette situation est fantastique. Vous avez dit vous-même que ce procès serait une farce.

— Je suis de votre avis. Si, contrairement à mes instructions, vous avez assisté à cette enquête, vous avez pu vous rendre compte qu'il m'eût été impossible de vous traiter plus favorablement.

— Ce n'est pas raisonnable, c'est injuste. Mais puisque vous insistez, Monsieur le coroner, je m'incline. Je serai à mon procès. Vous savez où me trouver. J'ai, entre-temps, une importante mission à remplir à Paris et vous voudrez bien m'excuser...

Deux agents allèrent se placer devant la porte.

Le coroner secoua la tête.

— Je crains fort, M^r Pennik, que la situation ne soit pas aussi simple que vous l'envisagez. Vous n'irez ni à Paris, ni ailleurs ; je suis forcé de m'assurer de votre personne, ce qui va évidemment limiter votre activité présente.

Pennik demeura plusieurs secondes sans répondre. Ses épaules parurent s'élargir.

— Vous n'entendez pas... m'incarcérer ? Me mettre en cellule ?

— Si... C'est la procédure, la loi. Vous ne pouvez exiger être traité autrement que tout inculpé de meurtre.

— Mais puisque je ne saurais être condamné ! dit Pennik, désespérément logique. Je ne risque rien. Vous me l'avez vous-même dit, répété ! Il faut être fou pour enfermer quelqu'un qu'on ne peut pas condamner. Parce que quelques imbéciles viennent de prendre une décision contraire à toute logique, à toute loi...

— Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? s'écria le président du jury en descendant de l'estrade, menaçant.

— Messieurs les jurés, dit le coroner en levant les deux mains, avant de rentrer chez vous, voulez-vous être assez bons pour sortir par cette porte et pour m'attendre dans la pièce voisine ? J'aurai quelques

mots à vous dire avant votre départ. Ne craignez rien, je ne vous retiendrai pas longtemps. M^r Pennik, inutile de discuter. Inspecteur en chef, je remets le prisonnier entre vos mains.

— Quand aura lieu le procès ? demanda Pennik d'une voix aiguë. Combien de temps vais-je rester en prison ?

— Je ne saurais vous le dire exactement. Nous sommes au début de mai, vous comparâtes probablement devant les Assises de Kingston dans les derniers jours de juillet.

— *Trois mois !*

— Oui, environ.

En dépit de la large poitrine et des puissantes épaules de Pennik, Sanders ne l'eût jamais cru aussi fort. La table du coroner était massive, en chêne plein. Avant que Masters eût pu intervenir, d'un seul effort, Pennik la souleva et l'eût laissée retomber sur le coroner si, au même instant, un faux pas ne l'en avait empêché. Déjà Masters s'accrochait à ses épaules, le ceinturait. La table retomba à grand bruit au moment où deux agents venaient au secours de l'inspecteur.

Blanc comme un linge, le coroner assujettit machinalement ses lunettes sur son nez.

— Cela ira, je pense. Vous le tenez, Inspecteur ?

— Solidement, Monsieur.

— Inutile de risquer une nouvelle agression. Après une manifestation de ce genre je vous laisse le soin de choisir le genre de cellule convenant à M^r Pennik. M^r Pennik, vous avez réclamé la juste application de la loi. Qu'il en soit fait selon vos désirs. Cela n'a, du reste, pas l'air de vous plaire. Et maintenant, Messieurs les jurés, si vous voulez bien me suivre ?

À la suite du coroner, les jurés sortirent dans un grand bruit de souliers traînés sur le parquet. Dans la pièce assombrie, Pennik restait seul avec ses gardiens.

— Mon Dieu ! gémit-il en enfouissant soudain son visage entre ses mains, c'est monstrueux ! C'est de la torture. Trois mois dans une cellule ! Enfermé ! Non, c'est impossible ! Je deviendrai fou.

H.M. s'était approché sans bruit, et parut soudain à côté de Pennik. Il avança une chaise et lui parla doucement.

— Asseyez-vous donc, mon garçon !

XVIII

L'agent de police Leonard Riddle, de la Division C, effectuait sa ronde coutumière. Un quartier bien calme, ce qui n'était pas pour déplaire à Riddle.

Il aimait cette tranquillité, le plaisir de côtoyer des gens corrects, bien élevés, de savoir qu'il protégeait, à son humble façon, les lares et les pénates de ces nobles maisons. Park Lane, Mount Street jusqu'à Berkeley Square, la courbe de Curzon Street, Park Lane encore. Savoir beaucoup sur des gens qui ne vous connaissent pas, qui ne vous prêtent aucune attention ; observer leurs mouvements, suivre leur vie domestique : délicat plaisir que goûtait pleinement l'agent Riddle.

Il avait ses préférés. Ignorant en général leur nom bien qu'il fût l'ami de beaucoup de chauffeurs, il les désignait par des numéros, les reconnaissait à certaines particularités de leur apparence, tout comme une ouvreuse expérimentée sait rendre sans hésiter son chapeau à son légitime propriétaire. Il se sentait parfois paternel et protecteur. Il aimait qu'on le traitât, dans le privé, de psychologue.

L'un de ses numéros le lui avait dit, un jour ; une nuit plutôt. Le 11 de la rue d'Orsay – le jeune, pas le vieux – était rentré très tard, vers 3 heures du matin, d'une partie fine. Assis sur une boîte aux lettres, il avait d'abord tenu à parler d'astronomie et de la perfidie de la femme : sa fiancée venait de lui signifier son congé, ce qui l'incitait à la philosophie. Au cours de la conversation, il avait appelé l'agent Riddle, un connaisseur du cœur humain. Et celui-ci gardait un faible pour le 11 et pour la rue d'Orsay, un petit cul-de-sac, au bout de Mount Street.

Un nouvel intérêt venait maintenant s'y ajouter. Dans cette rue, Riddle connaissait quelques noms. Au numéro 9, dans un vieil hôtel transformé en maison de rapport aux loyers incroyablement élevés, M^r et M^{rs} Constable avaient occupé un appartement, au premier étage. Il les avait connus, un peu, avant ces crimes dont les échos étaient parvenus jusqu'à Mayfair.

M^{rs} Constable, notamment. La pauvre dame avait cherché plusieurs fois à le faire parler sur la police et ses mœurs. Un jour, elle s'était précipitée dans la rue, l'avait abordé, suivi, réglant avec peine son pas sur le sien, l'accablant de questions. Rien ne déplaît davantage à l'agent de votre quartier, vous le savez sans doute, que d'être

accompagné au cours de sa ronde.

Depuis plusieurs nuits, l'agent Riddle pensait à la malheureuse femme. Elle ne hantait pas son esprit ; rien, à vrai dire, ne pouvait le hanter. Mais au plus fort de la rumeur que la Téléforce avait fait naître, il ralentissait toujours le pas quand il passait devant le 9 de la rue d'Orsay. Et il pensait...

Dans cette nuit orageuse du mercredi, jour de l'enquête relative à la mort de M^r Constable, son œil avait été attiré par la manchette d'un journal. On lisait : PENNIK À PARIS.

La colère débordait du cœur de l'agent Riddle comme le lait d'une bouteille surchauffée. Il avait confusément espéré qu'on ferait quelque chose à ce Pennik. Et il était libre ! Libre de poursuivre sa carrière criminelle, de poursuivre ses exploits ! Dans les périodes troublées par des menaces de guerre, Riddle avait déjà éprouvé la même sensation : qu'il était impossible de croire en ce monde instable, où subitement l'inconcevable peut être vrai, où tout peut s'écrouler.

À l'entrée de Mount Street, il ralentit le pas.

Pour un peu, il eût fait ce qu'il n'avait jusqu'ici jamais osé. Car il avait un ami bien placé, qui était sergent à la section des empreintes de la Division. Riddle était tenté de téléphoner à Billy Wynne, de chez le pharmacien, au 4, pour lui exposer la théorie qu'il retournait dans sa tête depuis plusieurs jours. Évidemment, Billy n'était pas un personnage, Riddle n'en connaissait aucun, mais il était du Département Criminel et saurait à qui s'adresser. Riddle, lui, l'ignorait ; à peine s'il connaissait, de vue, l'un des inspecteurs en chef de Scotland Yard, Masters. Il y avait bien aussi le vieux monsieur qu'on appelait Merrivale. Mais, à tout prendre, mieux valait parler à Billy Wynne et le laisser agir.

Appeler Billy ? Il avait bien peu de chance de le trouver au bout du fil.

L'agent Riddle reprit sa ronde dans une rue apparemment déserte. La lune brillait haut dans le ciel. Un coup de vent balaya un journal sur le trottoir. Au loin le grondement régulier de la ville ; dans la poche, le tic-tac monotone de la montre. Tout allait bien. 10 heures moins 20. Pennik à Paris, Pennik à Paris... Tiens ! Pennik ne devait-il pas parler à Paris à 10 heures moins le quart. Le fruitier du 4 bis de Russel Lane, la rue voisine, avait la T.S.F. : rien de plus facile que d'aller l'écouter quelques minutes. Mais non. Il devait rendre compte à 10 heures au sergent.

Riddle, repoussant la tentation, reprit son pas régulier et tourna le coin de l'impasse : D'Orsay Street.

À mi-chemin, il s'arrêta.

Un bruit anormal.

Riddle connaissait les bruits de ses rues comme on connaît ceux d'une chambre familière.

Un bruit léger qui le mena jusqu'à l'immeuble opulent du 9, tout blanc sous la lune.

Sur le côté du 9 s'étendait une grille défendant le jardin entouré, des trois autres côtés, de hauts murs. Et la porte, que Riddle ne se souvenait pas, après quatre ans de patrouille dans le quartier, avoir jamais vue ouverte, battait légèrement au souffle du vent ; à distance, en regardant bien, on la voyait remuer.

M^r et M^{rs} Constable étaient morts ; ils n'avaient pas pu ouvrir cette porte. Le locataire du rez-de-chaussée, Riddle le savait de source sûre, n'était pas chez lui. Quant à celui de l'étage supérieur, il était possible qu'il fût revenu du midi de la France. Mais quand il était là, des lumières, des bruits de fête décelaient sa présence. Au 9, pas une fenêtre n'était éclairée. Et la porte de la grille continuait à battre.

Riddle la poussa et entra dans le jardin.

Pelouses et arbres. L'arrière de la maison restait dans l'ombre. On distinguait vaguement la blancheur des murs passés à la chaux, les balcons s'étendant sur toute la largeur de la maison, et dont chacun communiquait directement avec le jardin par un escalier de fer.

Restant dans l'ombre, Riddle fouilla le jardin des yeux.

Et il vit Pennik.

C'était bien lui. Impossible de s'y tromper. La lumière de la lune le frappait en plein visage. Il était nu-tête et ses traits, si souvent reproduits par les journaux, étaient bouffis comme ceux d'un noyé. Les yeux fixés sur la maison, il allait vers elle. Riddle le vit s'arrêter, tirer quelque chose de sa poche et malgré le bruissement du vent dans les branches, l'agent perçut distinctement le déclic d'un couteau à cran d'arrêt. Un instant, la lame brilla.

Pennik, remettant dans sa poche le couteau ouvert, reprit sa marche.

Riddle, toujours dans l'ombre, le suivit. Pennik s'engagea dans l'escalier. Riddle lui laissa prendre un peu d'avance et, prudemment, l'imita ; en silence, il l'espérait du moins. Mais en lui une joie montait : il avait eu raison, après tout. Peut-être aurait-il mieux fait de téléphoner à Billy Wynne. On l'eût félicité.

N'importe. Une satisfaction personnelle n'est pas à dédaigner. Il saurait parler, à l'occasion. Ainsi donc, encore une fois, Pennik était

en deux endroits différents, au même instant. Un mystère ? Len Riddle l'expliquerait aux grands chefs. Des maîtres détectives, à coup sûr, mais qui ne savent rien des braconniers et de leurs stratagèmes...

L'escalier de fer gémit faiblement. Pennik allait atteindre le premier étage. Riddle en voyait déjà les fenêtres sur le mur blanc. Soudain Pennik s'immobilisa et Riddle en fit autant : il y avait un autre homme sur le balcon, juste au-dessus de leurs têtes.

Un homme de taille moyenne, coiffé d'un chapeau mou, jeune, semblait-il, qui parut réprimer un tressaillement à la vue de Pennik. Les deux hommes étaient maintenant face à face, s'affrontaient.

Dans un murmure presque imperceptible, Pennik parla.

— Bonsoir, D^r Sanders, dit-il.

(Sanders ? Sanders ? Où donc Riddle avait-il entendu ce nom ?)

— Que venez-vous faire ici ?

— Régler un compte, D^r Sanders, dit Pennik.

Au loin, assourdi par le grondement de la grande ville, l'horloge de Saint Aid's Church sonna 10 heures moins le quart. Pennik, rejetant la tête en arrière et levant la main, déchiffra l'heure à sa montre. Ce qu'il vit sembla lui apporter une grande satisfaction.

— C'est juste, dit-il. Et vous, Docteur, que faites-vous ici ?

— Je voudrais bien le savoir, murmura l'autre. On ne m'a pas dit.

— Mais moi, je le peux, répondit Pennik bondissant sur la plus haute marche de l'escalier.

Ici, l'agent Riddle intervint, sans rien perdre de son calme habituel. En deux enjambées, il fut auprès de Pennik et lui toucha l'épaule. En même temps, il allumait sa lampe électrique et en projetait la lumière dans le visage de Pennik qui se retournait.

— Eh bien ? fit Riddle. Que se passe-t-il ?

Sa surprise fut extrême. La face de Pennik était bouffie parce qu'il avait pleuré ; pleuré comme un enfant, jusqu'à faire enfler ses paupières et rougir ses yeux. Les coins de sa bouche s'abaissèrent. Il poussa un gémissement.

Des pas étouffés sur le balcon. Un rayon de lumière perça soudain l'obscurité et se fixa sur Riddle.

— Que diable faites-vous ici ? fit une voix contenue, exaspérée. Éteignez-moi cela !

Les deux lampes s'éteignirent non sans que Riddle ait tourné un instant la sienne dans la direction de l'autre. Un instant qui lui suffit

cependant à reconnaître le nouveau venu : l'inspecteur en chef Masters. À côté de lui se tenait le vieux monsieur que Riddle avait déjà vu lors de l'émeute de Lancaster Mews. Riddle, interdit, chercha à reprendre son sang-froid.

— Qu'y a-t-il ? murmura Masters. Que voulez-vous ?

— La porte était ouverte, Monsieur, répliqua machinalement Riddle. J'ai... j'ai arrêté Pennik. ajouta-t-il, en mettant la main au collet de celui-ci.

— Bon. C'est bien. Et maintenant, déguerpissez ! Ou plutôt non ! Restez ! Nous pourrions avoir besoin de vous.

— C'est Pennik, Monsieur. Il n'est pas à Paris. Je sais comment il procède. Comme les braconniers du Lancashire. Mon père...

— Lâchez-le !

— Je vous demande pardon, Monsieur. Je voulais en parler à Billy Wynne. Écoutez-moi. Ils étaient deux frères jumeaux, les meilleurs braconniers du pays. Tom et Harry Godden ; l'un d'eux dépeuplait le parc de Sir Mark Wilman au nez du garde, mais il avait un alibi parce que son frère restait au bar avec une douzaine de témoins pour prouver...

— Vous êtes fou, mon garçon !

— Il y a deux Pennik, répéta Riddle, qui serrait plus fort les doigts. Je le pensais bien, et maintenant j'en suis sûr !

— Allons, du calme, fit une grosse voix. Ne vous emballez pas, Masters. En un sens, il n'a pas tort.

— Je vous remercie bien, Monsieur. Mon père...

— Je sais, je sais. Enlevez votre main. Il n'a rien fait.

— Mais ces meurtres, Monsieur...

— Il n'a tué personne, mon garçon.

La main de Riddle retomba, et le jeune homme qu'on appelait Sanders parla, d'une voix calme, mais ferme, presque impérieuse.

— Ne croyez-vous pas. Monsieur, que le temps des mystifications soit passé ? Vous me dites ce que je dois faire, et j'obéis ; vous m'assurez que je suis très compromis en cette affaire et m'indiquez ce que vous attendez de moi. N'est-il pas juste que vous m'expliquiez ce qui se passe ?

— Que voulez-vous savoir ?

— Pennik, dites-vous, n'a pas commis ces meurtres ?

— Il n'a rien fait du tout, reprit la voix qu'on sentait lasse. Il est

absolument innocent, même de complicité.

Sous le balcon, le vent jouait doucement dans les branches.

— Suivez-moi, reprit la voix. Je vais vous montrer le vrai coupable, le croquemitaine qui vous a fait peur, à vous et au monde entier.

H.M. se dirigea vers l'escalier menant au balcon supérieur. Sanders le suivait.

— Mais cet appartement est celui des Constable ! C'est là qu'ils habitaient. Qu'allons-nous faire là-haut ?

L'escalier craqua sous les pas lourds de H.M. Les autres suivaient. À la dernière marche, H.M. s'arrêta et se retourna brusquement. On entendit faiblement, mais distinctement, sonner à la porte de la rue.

— Voilà le meurtrier, j'espère, murmura H.M. Écoutez-moi : on nous a laissé ces fenêtres. Nous pourrions voir du dehors à l'intérieur. Si quelqu'un parle pendant que nous sommes sur ce balcon, je l'assomme ! Ici habite celle contre laquelle tout ce plan criminel a été établi. Elle doit, en principe, mourir cette nuit. Venez.

Il disparut dans l'ombre. Les fenêtres ouvrant sur le balcon étaient toutes à deux battants et deux d'entre elles étaient entrebâillées. On avait disposé les rideaux de façon à permettre de surveiller assez commodément l'intérieur.

La pièce était une sorte de chambre à coucher ou de boudoir du plus pur dix-huitième. Les panneaux étaient tendus de soie alternant avec les miroirs aux cadres dorés. Le lit était à gauche dans une sorte d'alcôve pourvue de rideaux. Au centre pendait un lustre de cristal, mais seules deux bougies électriques murales étaient allumées. Quelqu'un, qu'on voyait mal, sans doute le propriétaire de l'appartement, était assis dans un grand fauteuil, tournant le dos à la fenêtre. On entendit un bruit de pas.

La porte s'ouvrit, une femme entra.

Ce fut l'agent Riddle qui désobéit aux ordres de H.M.

— Je la connais, murmura-t-il à l'oreille de Sanders. Je l'ai souvent vue entrer chez sa belle-mère. C'est miss Hilary Keen.

XIX

La brume irréelle enveloppant la scène, les deux bougies électriques jetant leur pâle lumière sur les murs recouverts de soie, la moquette épaisse étouffant le bruit des pas et même celui des voix : tous ces éléments alanguirent le cerveau des assistants comme un opiacé.

— Hilary, ma chérie ! Quel plaisir de vous voir !

En penchant la tête, Sanders pouvait maintenant voir M^{rs} Joseph Keen, dont l'image se reflétait dans un des longs miroirs de la chambre à coucher. Une jolie blonde assez petite, aux lèvres un peu épaisses ; elle ne devait être guère plus âgée qu'Hilary. Courant à elle, elle lui mit sur les joues deux baisers retentissants.

— Comment allez-vous, chère Cynthia ? dit Hilary s'offrant à la caresse sans y répondre.

— Je savais que vous viendriez, dit Cynthia triomphante. Voyez ! j'ai tenu ma promesse, nous sommes seules. J'ai renvoyé tout le monde ! Petite misérable ! Je cours après vous depuis des jours...

— Oh ! des jours ! protesta Hilary. Vous exagérez. Vous êtes rentrée dimanche. Avez-vous fait un beau voyage ? Comment est la Riviera ?

— Délicieuse ! Splendide !

— Je l'imagine aisément.

— Non, vous ne le pouvez pas. J'ai fait la connaissance du plus charmant... Mais n'importe. C'est à vous de parler, de me renseigner enfin. Parlez-moi de lui, de Pennik ! Savez-vous que vous êtes célèbre ? On ne parle plus que de vous, depuis ces crimes affreux. Et vous avez été mêlée à tout cela ! On dit aussi que Pennik vous adore, qu'il est fou de vous.

— Il l'assure.

— Stella Erskine vous a vus tous les deux hier soir au *Borononi*. Pennik s'est penché sur vous et vous a baisé la main. En public ! C'est fou ! Si j'étais à votre place... On me harcèle de questions sur vous ! Vous me direz tout, n'est-ce pas ?

— Tout, ma chère Cynthia, je vous le promets.

Cynthia frémit de plaisir.

— Cette chère Hilary ! C'est bien d'elle. Venez ici, près de moi. Asseyons-nous. Je ne puis plus attendre. Est-il agréable ? A-t-il... Vous savez ce que je veux dire, ma chérie. On dit que c'est une grande passion, comme celles des rois de France dont on parle dans l'Histoire. (Son front s'assombrit soudain, puis elle rit.) Stella me recommande la prudence. Pennik aurait dit, paraît-il, que je ne mérite pas de vivre parce que je vous ai volé l'argent de votre père. C'est absurde ! N'est-ce pas, ma chérie ? Mais ne restez donc pas debout. Enlevez votre manteau. Que portez-vous donc sous le bras ?

— Un petit présent pour vous.

Cynthia fit de grands yeux et rougit de plaisir.

— Pour moi ? Comme c'est gentil ! Cela me rappelle que je vous ai aussi rapporté quelque chose de la Riviera. Oh ! une babiole ! la plus belle montre que j'aie pu trouver dans la boutique. Le mouvement est, paraît-il, d'une précision extraordinaire. Mais parlons de votre cadeau. Qu'est-ce ? Puis-je ouvrir le paquet ?

— Dans un instant, ma chère Cynthia.

Se dégageant, Hilary posa le paquet sur le coin de la cheminée de marbre blanc ; souriante, elle enleva son chapeau, rejeta en arrière sa lourde chevelure.

— Hilary ! Êtes-vous souffrante ? Vous tremblez !

— Ce n'est rien, chère Cynthia. Me permettez-vous d'user quelques instants de votre cabinet de toilette ?

— Sans doute, dit Cynthia, prévenante.

Sans cesser de sourire, Hilary lança à sa compagne un regard étrange qui surprit Sanders, prit son sac à main, ouvrit une porte et disparut.

Confusément, Sanders percevait le tic-tac d'une montre. Il ne voulait pas, il n'osait pas penser. Au cours de l'entretien des deux femmes, il avait risqué un pas en avant : la main de H.M. s'était abattue lourdement sur son épaule, l'immobilisant.

En chantonnant, Cynthia Keen se regarda dans un miroir, la tête penchée, vira sur les talons, s'observant, alluma une cigarette qu'elle éteignit aussitôt. Elle était évidemment impatiente au point de ne pouvoir rester en place. La porte du cabinet de toilette s'ouvrit, et il sembla qu'un courant d'air glacé avait pénétré dans la pièce.

Ce changement d'atmosphère s'expliquait mal. La faible lumière des bougies électriques tombait de près sur le visage d'Hilary dont les joues semblaient, peut-être, plus colorées qu'à l'ordinaire. Elle respirait plus vite aussi, semblait-il. Les mains derrière le dos, elle

referma la porte et avança d'un pas.

Cynthia eut un petit rire.

— Qu'y a-t-il donc, ma chérie ?

Hilary fit de nouveau un pas, les mains au dos.

— Hilary !

— Non, rien, dit celle-ci de sa voix calme, tout va bien, ma chérie. Mais...

Elle avait presque atteint le fauteuil. Dans la pièce surchauffée, parfumée, une odeur nouvelle, puissante, dont les effluves se faisaient maintenant sentir jusqu'à la fenêtre : l'odeur caractéristique du chloroforme. Compréhension du danger ou pressentiment ? Cynthia avait pâli. On le voyait distinctement dans le miroir qui reflétait son image.

— Je vais vous tuer, comme j'ai tué Mina Constable, dit Hilary d'une voix froide en se jetant en avant.

Elle avait parlé trop tôt.

Sanders aurait pu l'informer qu'administrer du chloroforme à un patient en possession de tous ses moyens physiques n'est pas aussi facile qu'un vain peuple le croit. Le masque saturé de chloroforme faillit lui échapper des mains, et Cynthia ouvrait déjà la bouche pour crier quand Hilary parvint à lui enserrer la tête dans son bras replié. Luttant sauvagement, les deux femmes disparurent à la vue derrière le grand fauteuil, et on n'entendit plus que le bruit des talons heurtant le sol. Une longue minute s'écoula avant que les pieds de Cynthia, chaussés de mules de satin blanc, cessassent de battre les tapis et retombassent, inertes.

Haletante, Hilary se releva et s'écarta d'un pas. D'un geste brusque, elle rejeta ses cheveux en arrière ; ses yeux étaient durs, implacables.

Un court examen personnel. L'un de ses bas avait filé ; d'un geste machinal, elle porta son doigt à ses lèvres, l'humecta de salive et mouilla la maille défaillante. Dans le miroir de la cheminée, elle consulta sa face pâle, jetant autour d'elle des regards inquiets, comme si elle eût craint la surprise. Le silence était complet, angoissant.

Elle courut fermer la porte à clef et revenant précipitamment sur ses pas, fit sauter la ficelle attachant le paquet qu'elle avait apporté. De la boîte de carton, elle tira plusieurs morceaux d'une sorte de corde très molle, à n'en pas douter une ceinture de robe de chambre coupée et une paire de gants de caoutchouc, qu'elle enfila prestement.

Portant, traînant à moitié le corps inanimé, Hilary coucha Cynthia sur son lit.

Et elle parla. À voix haute.

— Il va me falloir vous déshabiller, ma chère Cynthia, dit-elle. C'est indispensable pour mourir comme les deux autres. Puis je vous attacherai, je vous lierai les pieds et les mains. Ne craignez rien ; ma corde ne laissera pas de traces. Puis... (Courant à la cheminée elle en revint avec un mouchoir et plusieurs bandes de taffetas gommé.) Je vais vous mettre ceci dans la bouche et compléter le bâillon avec le taffetas. Je veux que vous repreniez pleine connaissance avant de mourir.

Elle bondit soudain, regardant autour d'elle d'un œil inquiet.

La grâce de ses mouvements contrastait avec la dureté des yeux. Elle regarda les fenêtres, hésita un instant et, haussant les épaules, se rapprocha du lit. On perçut un gémissement.

— Oui, vous allez revenir à vous, dit Hilary très vite. Il me faut y veiller.

Deux minutes plus tard, elle ramenait le drap sur la femme qui, pieds et poings liés, était maintenant à sa merci.

— Cynthia ! m'entendez-vous ? Si j'osais ! Si j'osais retirer ce bâillon... Cynthia !

Elle la secouait fébrilement, et parut s'éveiller elle-même, sortir d'un rêve. Dans un coin de la pièce, un petit secrétaire de laque décoré d'une pastorale à la Watteau masquait un appareil de T.S.F. Hilary en tourna le bouton sans que le cadran s'éclairât. Vivement elle examina la prise de courant, tourna et retourna le bouton, sans succès.

— Cynthia ! Cet appareil ne marche pas ?

Pas de réponse. Hilary s'approcha du lit.

— Il me serait pourtant nécessaire d'entendre parler Pennik. Il doit annoncer votre mort et j'ai besoin de savoir quand il me faut vous tuer. La Téléforce, c'est son défaut essentiel, a besoin de mon aide, pour agir efficacement. Comme le dit ce brave inspecteur, Pennik est incapable, à lui seul, de tuer une mouche, bien qu'il soit persuadé du contraire. Le fou ! (Elle s'approcha encore.) Vous ne sauriez croire la peine que j'ai eue à le convaincre de vous tuer. Il voulait à tout prix faire un exemple aux dépens de Jack Sanders. Il s'entêtait. J'avais pourtant si bien tout arrangé avant que le D^r Sanders ne le défie ! J'ai dû tout reprendre, dès le début. Je suis parvenue à le persuader, vous devinez comment, n'est-ce pas ? Il m'a juré alors qu'il me donnerait le monde, s'il était roi. Il lui était, dans ces conditions, bien difficile de repousser mon humble requête.

Hilary eut un petit rire sec. Son énorme vitalité, sa personnalité

débordante se manifestaient enfin en toute liberté. Mais elle se reprit aussitôt. Pieds écartés, poings sur les hanches, elle se pencha sur le lit comme une mère sur un berceau.

— Vous vouliez tout savoir, Cynthia ? Savoir qui est Pennik ? Je tiendrai ma promesse. Vous avez cru – pour parler vulgairement – que j'avais décroché la timbale ? Savez-vous ce qu'est Pennik ? Vous en doutez-vous ?

Elle étendit les bras dans l'obscurité du lit. Ses mains ramenèrent des bandes de taffetas, un mouchoir qu'elle jeta à terre.

— Parlez donc !

On perçut un murmure inintelligible.

— C'est un mulâtre africain, dit Hilary. Son père était un chasseur, un blanc de bonne famille, à ce qu'il prétend. Sa mère était une sauvage Matabélée. Son grand-père était un sorcier bantou. Pennik a été élevé dans une hutte matabélée jusqu'à l'âge de huit ans.

Sur le balcon, on s'entre-regarda.

Comme une flèche décochée d'une main sûre fait vibrer la cible qu'elle frappe en plein centre, ces mots sonnaient *vrai*. Mots évocateurs qui balayaient toutes les apparentes contradictions.

— Vous l'avez vu en public, poursuivait Hilary. Rappelez-vous sa bouche, son nez, sa mâchoire ; la forme de sa tête et sa ligne et surtout les lunules de ses ongles ! Impossible de se s'y tromper. Il se surveille, il se contrôle ! Mais c'est un inadapté, un « misfit » : trois quarts d'homme cultivé et un quart de sauvage superstitieux. Voilà la timbale que j'ai décrochée, chère Cynthia : un nègre !

Hilary s'agitait. Une profonde rougeur envahit son visage. D'un pas saccadé, elle se mit à arpenter la chambre.

— Il est très intelligent, ne vous en déplaît. On le remarqua dès son enfance : un pasteur anglais et un médecin allemand entreprirent son éducation. Ils l'enlevèrent à l'homme-fétiche, vendirent l'ivoire du grand-père un bon prix et amassèrent une somme suffisante pour faire vivre le petit prodige jusqu'à sa mort. Je regrette seulement que le sorcier lui ait trop appris. J'aurais voulu qu'il ne voie pas l'homme-fétiche marmottant dans sa hutte des incantations et frappant de mort un homme à cent kilomètres de là. Malheureusement, il sait. Il a vu et se souvient. Toute sa vie il a cherché à donner de ces pratiques une explication scientifique. Rien ne l'intéresse, hormis la science de l'esprit, comme il l'appelle. Il a cru pouvoir la maîtriser et s'en servir. Il est fort, je ne le nie pas. Mais de là à réaliser son rêve insensé...

» De temps à autre, le primitif reprend le dessus. Je ne m'en plains

pas, remarquez-le bien. C'est ainsi que la petite Hilary a pu parvenir à son but, ou y parviendra, quand elle vous aura vue mourir.

» Vendredi soir, chez les Constable, le primitif a reparu en lui. Bah ! J'ai le temps et cela vous amusera. Nous étions tous dans la serre, Sam et Mina Constable, le D^r Sanders, Larry Chase et moi, et nous suivions la conversation sans bien comprendre, son sens caché, du moins. Si j'avais pu me douter... Mais non. Personne ne pouvait deviner. Samuel Hobart Constable, toujours si correct, avait harcelé, poussé à bout Pennik. Ce pauvre docteur, maladroitement, lui a renvoyé la balle : « Laissons de côté la question de savoir si vous pouvez tuer un homme par la seule pensée, comme un sorcier bantou ! »

» Pennik lui-même s'était laissé aller à parler, quelques instants auparavant, d'un « sauvage » et s'était repris aussitôt. Après cela, nous n'avons pu, malgré tous nos efforts, abandonner le sujet. On a parlé de toques de chef et M^r Constable, pince-sans-rire, a assuré Pennik que cela lui irait très bien. Mina Constable a demandé si Dumas n'avait pas un jour préparé de ses mains un dîner de gourmets en France, et Dumas, vous ne le savez sans doute pas, était un quarteron. Samuel est revenu à la charge en disant : « Je m'habillerais pour dîner au milieu de foutus nègres et je négligerais de le faire chez moi, avec mes hôtes ? » Mon petit mulâtre a perdu la tête. Il a décidé de tuer Samuel.

» Et Samuel Constable serait mort si une malédiction bantoue pouvait tuer. Celle que Pennik, écumant, proférait tout en remuant sa salade, en présence de la servante et de son fils. Ceux-ci s'effrayèrent au point de s'enfuir de la maison. C'est aussi pour cette raison que Pennik est venu me trouver dans ma chambre, qu'il a tenté de me séduire, assez grossièrement, je l'avoue – vos clients, chère Cynthia, ont, je l'espère, plus d'élégance – qu'il a déclaré me sacrifier Samuel Constable et vouloir me couvrir de rubis. Il m'a fichu une peur bleue, je le reconnais. Samuel est bien mort comme il l'avait prévu. Mais le plus amusant de l'histoire est que ce malheureux Pennik n'y était pour rien ! Ce petit garçon Matabélé est parfaitement inoffensif, quand on sait le manier. Il m'a été, néanmoins, bien utile quand j'ai tué Mina Constable, pour l'empêcher de parler, d'avouer comment son mari était mort. Dès lors, le chemin était libre, je pouvais m'occuper de vous, chère Cynthia, impunément, protégée que j'étais par le pouvoir mystérieux de Pennik. Le pouvoir de Pennik !

» Je sais ce que je fais, cher ange. On me soupçonnera, on me questionnera ? Peu m'importe : j'y suis habituée et je sais mentir aux hommes. D'ailleurs, que pourrait-on prouver ? Même si l'on perce Pennik à jour, on le soupçonnera toujours. Ne puis-je pas prouver, sans discussion possible, que je ne suis pour rien dans la mort de

Samuel Constable ?

Ici, Hilary perdit la tête. Elle en avait déjà trop dit pour pouvoir s'arrêter.

— J'en ai assez de travailler et de souffrir, pendant que d'autres, comme vous, ont tout ce qu'ils peuvent désirer, et plus encore. J'ai résolu de vous tuer du jour où j'ai su toute la vérité sur la mort de Samuel Constable.

» Car je ne l'ai pas tué, chère Cynthia ! Aucune mauvaise pensée ne m'avait encore effleurée. Sans quoi je me serais bien gardée d'avouer au D^r Sanders que je souhaitais votre mort. La nuit suivante, j'ai veillé Mina. Elle parle en dormant, chacun le sait. Peu à peu, bribe par bribe, la vérité m'est apparue. J'ai su comment user de Pennik, comment vous atteindre, sans risques.

» En droit, la mort de Samuel est un accident ; en fait, ce n'en fut pas un. La responsabilité en incombe à Pennik. Si Pennik n'avait pas parlé, agi, prophétisé sa mort à Fourways, avant 8 heures du soir, ce vieux bonhomme serait encore en vie. Je vais vous détailler sa mort, qui va être aussi la vôtre.

Hilary fit une petite révérence, très semblable à celle qu'elle avait esquissée – Sanders s'en souvenait – dans l'escalier, à Fourways. Il reconnaissait aussi l'expression de ce visage. Il avait déjà vu, sous le lustre de la salle à manger, ces joues empourprées, ces yeux brillants, quand Hilary avait pris congé de lui, peu d'heures avant la mort de Mina Constable.

Elle courut à la cheminée, sautillant comme une écolière, et mit la main dans la boîte en carton.

— Si la radio ne marche pas, dit-elle, tant pis. J'ai tout mon temps avant que Pennik n'annonce votre mort. Écoutez-moi bien, Cynthia : c'est la plus belle façon de tuer dont j'aie jamais entendu parler. L'inspecteur en chef Masters a eu, ces derniers jours, un mot très juste. Au moment où il s'apprêtait à m'accompagner à la gare, à me mettre dans le train que j'étais déjà décidée à ne pas prendre : « *Quelque chose de tout à fait courant et, en même temps, d'inattendu. Quelque chose qu'on peut faire chez soi, avec deux gobelets et un morceau de savon, qui ne demande aucune connaissance spéciale* » disait-il. Comme il avait raison ! Mais j'y pense... (Elle courut à la salle de bains et, un moment plus tard, on entendit un grand bruit d'eau.) Je n'ai pas, dit-elle en revenant, besoin de prendre ici autant de précautions qu'à Fourways, quand je me suis débarrassée de Mina. Ce pauvre D^r Sanders a bien entendu couler l'eau, mais il a cru que c'était la fontaine de la serre.

» Avec ce garçon-là, j'ai échoué, je l'avoue. J'ai voulu l'attirer, le

rendre amoureux. Je me suis faite provocante, je me suis assise tout contre lui, dans l'obscurité : peine perdue. Il aime une petite idiote dans votre genre, qui fait actuellement une croisière, je ne sais où. Il croit qu'elle lui est infidèle et ne se trompe probablement pas. Malgré tout, j'ai failli réussir : il a manqué sauter le pas. J'étais, m'a-t-il dit, une « héroïne de thriller ». N'était-ce pas le meilleur rôle à jouer ? Qu'en pensez-vous ?

» N'importe, il est naïf à souhait et je savais, à n'en pas douter, que si, d'aventure, il m'avait démasquée à Fourways dans la nuit de dimanche, je pouvais compter sur sa protection – et son silence. Il m'a beaucoup servi, sans le savoir. Quant au pauvre Larry, son rôle était fini, il m'avait introduite dans la place : je l'ai remis à la sienne.

» Savez-vous, Cynthia, que je commence à vous aimer ? Vous ne pouvez savoir le plaisir que j'éprouve à ne plus être – au moins pour quelques minutes, trop brèves – la jeune fille respectable et pauvre dont on peut tout exiger sans jamais rien lui donner. Vous m'avez fourni mes meilleures idées. Je n'ai jamais cessé de vous étudier depuis votre mariage avec mon père. Je n'ai pas eu de chance, voilà tout ! Les hommes à peu près convenables que j'ai pu intéresser n'avaient pas d'argent. Tandis que vous... Chut ! Voulez-vous bien vous taire, vilaine !

Sur le lit, la femme avait crié. Hilary s'approcha. Elle avait retrouvé tout son calme.

— Je parle trop, comme Pennik, dit-elle. Ne criez pas ainsi. À quoi bon ? L'envie me prend de vous griller quelques allumettes sous les pieds avant de vous tuer. Cela me ferait plaisir, je vous l'avoue, sans accroître sensiblement les chances de détection. Mais non. Finissons-en. Préparez-vous. Il va me falloir vous porter.

Haletante, mais d'une voix surprenante de clarté, Cynthia parla.

— Non, dit-elle. Inutile.

— Comment cela, chère amie ?

— À cause de tous ces gens sur le balcon, dit Cynthia. J'ai encore quelque pudeur, ne vous en déplaise. J'ai réussi à me débarrasser de ces cordes, vous le voyez. Je vais prendre ma robe de chambre. Mais ils auraient pu me prévenir, me dire ce que vous vouliez me faire !

— Allez-y, les enfants, dit H.M. de sa voix ordinaire.

Ouvrant grand la fenêtre, il écarta les rideaux, et entra dans la chambre.

XX

— Oui, dit H.M. levant son verre. Vous saurez tout, mon garçon. Nous n'avons pas voulu parler plus tôt, Masters et moi, de crainte que vous ne mangiez le morceau, que vous ne mettiez cette fille sur ses gardes, même sans le vouloir. Mais vous méritez de savoir. C'est une histoire bien simple, mon garçon.

— Y compris, demanda le docteur, le moyen employé par la meurtrière, ce « *quelque chose qu'on peut faire chez soi avec deux gobelets et un morceau de savon* » ?

H.M. fit un signe affirmatif et Masters sourit.

Tous trois étaient assis dans le bureau de H.M., dans Whitehall. Pendant des heures, le téléphone n'avait cessé de sonner, ni H.M. de donner, d'un ton joyeux, les mêmes instructions. Le large bureau, la lampe au col flexible, le coffre-fort enfermant verres et bouteilles, tout était familier, intime.

— Ouf ! fit H.M., tirant de sa pipe une série de courtes bouffées après avoir vidé son verre. La chose demande bien peu de réflexion quand on a compris le fait essentiel, à savoir qu'un homme peut être mort et en même temps vivant, et qu'il n'est qu'une cause médicale ou physiologique qui puisse le mettre dans cet état. La première fois que j'ai osé dire cela, Masters a prononcé des paroles regrettables, et pourtant, c'est vrai.

» Le mieux, le plus simple, est de reprendre l'affaire à son début, depuis vendredi soir. Hilary Keen... Eh bien ! Nous ne parlerons pas beaucoup d'elle, sauf pour dire qu'elle a exprimé une profonde vérité. Cette affaire, a-t-elle dit, était inévitable parce que tous les acteurs ont joué conformément à leur personnage. C'est juste.

» Imaginez-vous maintenant revenu à Fourways, dans la serre, près de la fontaine, dans la soirée de vendredi, vers 7 heures et demie. La page est encore blanche ; les morts sont vivants et tout est à recommencer. Pennik vient de mettre le feu aux poudres en annonçant que Sam Constable mourra probablement avant 8 heures.

» Qu'a dit exactement Pennik ? A-t-il dit qu'il tuerait, lui-même ? Pas du tout ! Quelqu'un a-t-il compris qu'il entendait tuer ? Non ! Vous vous êtes mis à jouer au devin. Et Hilary Keen a aussitôt demandé : « Voulez-vous dire que quelqu'un songe à tuer M^r Constable

dans un délai extrêmement court ? » Pennik, en souriant, a répondu :
« Peut-être. »

» Chacun de vous a interprété cette réponse selon sa propre nature. Aucun de vous n'a vu en Pennik le meurtrier probable. Et, de fait, cela a été pour vous tous une stupéfaction d'entendre un peu plus tard Pennik se proclamer l'auteur de ce crime. Chacun de vous pensait à quelqu'un d'autre que Pennik aurait démasqué ? Est-ce bien cela, mon garçon ?

Sanders, arraché à son rêve, eut un signe affirmatif.

— Quel a été l'effet de cette prophétie sur vos deux hôtes ? Constable, hypocondriaque s'il en fût jamais, a aussitôt pensé à une attaque, puis au meurtre, avant même qu'on en ait parlé. Une vieille idée lui revint à l'esprit : que sa femme, encore jeune, séduisante, pourrait bien l'assassiner. Une idée... une plaisanterie surtout. Il ne croyait pas sérieusement quelle le tente jamais, mais il était de ces hommes qui aiment jouer ce jeu avec leur femme, et, sous le couvert du rire, leur faire sentir qu'ils veillent, qu'ils sauront se défendre, le cas échéant. Constable le dit, le répète. Il précise même : « Mina laisse tout tomber ; elle causera ma mort. » Et, plus directement encore : « Me tuera-t-elle et simulera-t-elle l'accident, comme dans cette affaire dont parlent les journaux ? » Tous deux se comprenaient : Mina avait classé l'article dans son recueil.

» Pendant qu'il la regardait d'un air accusateur, que pensait sa femme, à votre avis ? Elle avait déjà entendu cela bien souvent. C'est une femme d'imagination ; malade, souffrant des suites de la malaria, qu'une ombre faisait sursauter. Elle aimait, elle adorait ce vieil imbécile. « Le pauvre vieux Sam croit que je pourrais le tuer. Évidemment je ne le ferai jamais ; intentionnellement du moins. » En même temps elle croyait avec ferveur en Pennik et elle ne pouvait appliquer qu'à elle sa prophétie. « S'il m'arrivait de le tuer, on me pendrait. » Et c'était là une pensée assez désagréable.

— Et Pennik ?

— Pennik est le vrai, le seul responsable, il est le *deus ex machina*. Une personnalité puissante. Il a su faire penser à chacun de vous ce qu'il a voulu. Il vous a convaincu, vous, jeune homme, qu'en fait Marcia Blystone ne vous intéressait pas. Il a éveillé dans l'esprit d'Hilary Keen des pensées assez déplaisantes envers sa belle-mère. Sous son influence, Sam Constable s'est mis à craindre que sa femme ne le tue et Mina Constable a été terrorisée à la seule pensée qu'elle le pourrait. La tension des esprits était trop forte : il fallait que cela casse.

» À 7 heures 30, les Constable regagnent leurs chambres pour

s'habiller. Cette femme aux mains mal assurées, épouvantée, doit préparer le bain de son mari, mettre les boutons de sa chemise. Son mari a, quelques minutes auparavant, donné à entendre qu'elle pourrait le tuer pendant qu'elle l'aiderait à s'habiller. Dans son subconscient, n'éprouve-t-elle pas ce désir ?

» Samuel prend-il immédiatement son bain ? Sa femme nous l'assure. Elle dit qu'il s'habillait déjà, qu'elle nouait les cordons de ses souliers à 8 heures moins le quart lorsque la lampe tombe et se brise dans la chambre de Sanders. Mais elle ment et nous l'avons prouvé : à 8 heures moins le quart, Sam n'a sur lui que sa robe de chambre et ses pantoufles. Rien de plus. Parce qu'il n'a pas encore pris son bain. Il a passé son temps à crier contre sa femme, la rendant encore plus nerveuse qu'elle n'est d'ordinaire. Il se précipite au-dehors pour voir ce qui se passe, revient et se met dans sa baignoire entre 8 heures moins le quart et 8 heures.

» Le dénouement approche.

» Samuel se plaint toujours du froid. Pour lui la maison est toujours insuffisamment chauffée ; il l'a déploré une dernière fois à 7 heures et demie avant de monter dans sa chambre. Que va-t-il faire dans une pièce où d'ordinaire le froid est plus sensible que partout ailleurs : dans une salle de bains ?

H.M. lança à Sanders un mauvais regard.

— Vous voici en cause, mon garçon. À plusieurs reprises, vous avez remarqué dans cette salle de bains la présence d'un radiateur électrique portatif. Un radiateur à deux résistances. Vous l'avez même heurté du pied et vous êtes tombé. Permettez-moi de trouver curieux – très curieux – qu'ayant vu ce radiateur le samedi et le dimanche, vous ne l'ayez pas remarqué dans la nuit du vendredi quand vous êtes entré dans la salle de bains, quelques instants après la mort de Sam Constable.

Rien de plus vrai.

Sanders revoyait clairement en esprit la petite salle de bains encore pleine de vapeur au moment où il était allé chercher dans la pharmacie un soporifique qu'il destinait à Mina Constable. Il n'y avait alors aucun radiateur dans la pièce. Plus tard, les jours suivants, il avait heurté à plusieurs reprises cet appareil encombrant.

— Et pourtant, dit-il, la salle de bains sentait encore la vapeur...

— Oui, grogna H.M. Pour la raison que Sam Constable n'avait pas pris son bain avant 8 heures moins le quart. Que le diable m'emporte ! Je le vois comme si j'y étais !

» Il entre dans l'eau, crie, tempête : il a froid. Autour de lui sa

femme s'agite, s'énervé. Souverain, il commande. Et, sans y penser, comme il l'a fait mille fois avec son valet de chambre, il réclame d'un ton désagréable le radiateur électrique, demande qu'on le rapproche de la baignoire. Et dans le subconscient de la femme naît cette terreur, ce désir... De ses mains mal assurées, elle soulève le radiateur. À ce moment précis la même pensée leur vient soudain à l'esprit. Mina fait un faux pas et le radiateur électrique tombe dans la baignoire.

» C'est tout. (H.M. reprit haleine.) À Londres, vous le savez sans doute, mon garçon, les autorités ont édicté au sujet des installations électriques dans les salles de bains des règles extrêmement sévères ; elles ne tolèrent même pas un commutateur de lampe à l'intérieur de la pièce. Prendre dans ses mains un radiateur électrique en marche et l'approcher d'une baignoire est de la folie furieuse.

» En tombant dans l'eau, l'appareil se met en court-circuit. Tout le courant de la maison passe dans l'eau, bonne conductrice de l'électricité, et en même temps dans le corps de la victime immergée jusqu'aux épaules : c'est la mort, sans qu'il en subsiste de traces. Le courant a agi sur une surface assez grande pour ne pas brûler. Tout au plus remarque-t-on une certaine dilatation des pupilles. On a relevé dernièrement à Bristol deux cas semblables. La pauvre Mina ne le savait que trop bien : l'article relatant le fait était dans son classeur. Peu importe le voltage, le courant ordinaire suffit.

» Que faire ? La voici dans l'obscurité. Son mari est mort – non, ne m'interrompez pas ! Il est mort, mais elle l'ignore. – Les lampes se sont éteintes ; les plombs ont sauté. Or, nous l'avons remarqué, l'installation électrique de Fourways est ainsi conçue que chaque fusible commande seulement deux ou trois pièces. Les seules lampes qui se soient éteintes dans la maison après l'accident, sont celles de la chambre de Mina, de la chambre de Sam, et de la salle de bains.

» De la lumière ! Mina court aux deux bougies placées sur la commode, dans la chambre de son mari, les allume et revient. Ses mains tremblent. La cire chaude tombe sur la manche de sa robe de chambre, sur le parquet. En deux endroits : au pied du lit et près de la porte de la salle de bains. Vous vous en souvenez, mon garçon ? Pendant que nous lui parlions, dimanche, dans l'après-midi, et qu'elle était debout près de la porte. Je vous ai demandé à ce moment-là de vous baisser et de me renseigner sur la nature des taches que j'apercevais au sol. Nous avons dû alors terrifier la pauvre femme et je le regrette bien aujourd'hui. Mais qu'y pouvions-nous ?

» Il était bien mort.

» Et on allait la pendre.

» Elle était, vous le savez, impressionnable, imaginative ; elle a vu

tout aussitôt en esprit la prison, le juge, l'échafaud. Pennik lui avait fait perdre son sang-froid, elle s'est affolée. Samuel avait déclaré publiquement « Qu'elle le tuerait et simulerait l'accident ». Elle s'est vue coupable.

« Un accident ? Pourquoi pas ? » lui souffle le démon. « Pourquoi ne pas prétendre n'avoir rien fait ? » « Non », répond sa conscience, « je l'aimais. Je ne mentirai pas ! » « Il suffirait », reprend le démon, « de le sortir de son bain et de prétendre que ce bain n'a rien à voir avec sa mort. »

« L'idée était simple, tentante. Mina avait aimé son mari, mais elle avait peur de la corde. Elle réfléchit, fébrilement, en professionnelle des affaires criminelles. Elle a écrit déjà un roman policier ; auriez-vous oublié les commentaires du jeune Chase sur le roman dans lequel le meurtrier transporte le corps de sa victime d'un endroit à un autre ?

— Oui, dit Sanders, sombre. Chase en a parlé. Il déclarait la chose impossible.

— L'idée était dans l'air, vous le voyez. Elle a pensé tout de suite à déplacer le corps.

« Il était facile de rétablir le courant à l'insu de tous. La boîte aux fusibles était dans le placard de sa chambre. Elle remet un plomb, éteint les bougies, remet les flambeaux en place. La suite est assez macabre. Il faut habiller le mort. Heureusement pour elle le cadavre n'est pas lourd et Mina est vigoureuse ; avez-vous remarqué ses poignets ? J'ai vu de frêles femmes, des mauviettes, déshabiller des hommes ivres morts et les mettre au lit sans difficulté. Elle, elle fait l'inverse. Elle dispose de dix minutes. Le smoking est prêt, la chemise est sur le lit.

« Le plus dur n'est pas comme on pourrait le croire de transporter le corps sur le palier et de l'accoter à la rampe dans une position naturelle. Non.

« Non ! reprit H.M. après un long regard assez peu bienveillant à ses deux compagnons. Il y a les cris. Ces cris horribles, à peine humains. Elle est debout sur le seuil de sa chambre et crie comme une folle. Elle ne simule pas. Oh ! non ! Après un effort surhumain accompli pour éviter le bourreau, elle a traîné son mari jusqu'à la rampe. Avant de refermer sa porte, elle se retourne et *elle le voit remuer*.

« Notez, jeune homme, que personne n'a vu Sam Constable *debout*. Vous-même ne pouvez le prétendre, bien qu'au premier cri, vous vous soyez précipité sur le palier. Quand elle dit qu'il a dansé, trébuché, Mina invente, pour écarter les soupçons. Mais elle le voit remuer.

» Vous aussi. Son bras se détend ; il agite les doigts. Ces symptômes ne sont-ils pas caractéristiques ?

» Le docteur vous confirmera, dit H.M. en se tournant vers Masters, qu'il est une seule forme de mort dans laquelle la victime, le cœur arrêté, peut encore donner signe de vie plusieurs minutes après le décès. C'est la mort par électrocution.

» Le fait s'est produit, assez fréquemment, lors des premiers emplois, aux États-Unis, de la chaise électrique. La respiration artificielle semble rappeler à la vie l'électrocuté. Je dis : semble. Le cœur se remet à battre pendant quelques minutes, c'est tout. Sanders a vu Constable remuer. Pourquoi ? Parce que Mina, en habillant son mari, lui a, sans s'en douter, appliqué une méthode énergique de respiration artificielle.

» En l'accotant à la rampe de l'escalier, elle a tiré de lui quelques mouvements convulsifs. Sanders l'a vu remuer, l'a cru mourant.

» Qui pourrait l'en blâmer ? Qui pouvait supposer une électrocution en voyant cet homme tomber, mourir selon toute apparence, sous ses yeux ? Ce fut une sorte de seconde mort qui devait fausser tous nos calculs. Sanders ferait, je crois, un mauvais détective, mais il est médecin, et bon médecin : cependant, il ne pouvait qu'être abusé. Les faits seuls sont à incriminer. L'ironie des choses... M^{rs} Constable a failli en mourir.

— Je vous remercie, dit Sanders.

Il revoyait Mina dans sa chambre après la mort de son mari. Son affolement, son désespoir, son effondrement physique. Il l'entendait : « Il n'est pas *vraiment* mort ! Non ! Il ne l'est pas. J'ai vu... Vous êtes médecin. Vous devez savoir... »

Tout s'expliquait. Son mépris d'elle-même, son silence, ses hésitations.

— Vous vous imaginez aisément, poursuivait H.M., ses sentiments quand Pennik annonça froidement qu'il avait tué Samuel par la Téléforce. Vous comprenez maintenant pourquoi elle ne vit plus en lui qu'un charlatan, qu'un coquin. Il déclarait à qui voulait l'entendre qu'il avait supprimé un membre inutile de la société, au moment même où l'on arrachait à la pauvre femme le cadavre d'un époux chéri qu'elle savait avoir tué ! Et il lui fallait se taire.

» Mais laissons M^{rs} Constable, innocente de tout crime, cherchant seulement à sauver sa tête. Après l'accident, elle cache le radiateur dans un placard et le lendemain, l'échange contre un autre qu'elle prend dans une autre chambre. Elle voit Sanders regarder le recueil de coupures de presse et le fait disparaître. Elle meurt. Venons-en

maintenant à l'assassin, le vrai, le seul coupable.

» Je veux parler d'Hilary Keen, qui sait que la fortune de son père lui reviendra à la mort de sa belle-mère.

Masters, levant les yeux, grommela quelques mots inintelligibles. H.M., derrière le grand bureau, mit une main devant ses yeux et se renversa sur son fauteuil en tirant avec bruit sur sa pipe vide. Sanders eut l'impression qu'on l'observait attentivement.

— Non ! Je ne l'aimais pas, dit H.M. Et elle était assez intelligente pour s'en rendre compte. J'ai connu son père. Une fille peu sympathique. Je ne pouvais songer à vous le dire : vous m'auriez sauté à la gorge. Vous n'êtes d'ailleurs pas, comme elle le souhaitait, tombé amoureux d'elle, malgré tous ses efforts : vous auriez pu lui être utile. Tant mieux pour vous, car je parierais volontiers qu'elle sera pendue.

Le mot faisait mal. Un frisson secoua Sanders.

— Inutile de sursauter, mon garçon. Triste fin, mais qu'elle mérite bien, je vous l'assure. À votre place, je classerais l'affaire et, tout en en faisant mon profit, en parlerais le moins possible à Marcia Blystone à son retour, au mois de juin. Vous avez entendu Hilary parler sans contrainte devant sa belle-mère. Vous en savez assez sur son véritable caractère. Pendant que Pennik, de bonne foi, se vantait d'avoir tué Sam Constable, de posséder un pouvoir qui l'effrayait lui-même, Hilary se servait de lui, tentait d'arriver à ses fins.

Le visage de H.M. reprit son expression renfrognée.

— Et maintenant, parlons un peu de moi. J'arrive dimanche à Fourways, accablé de travail et de soucis, menacé de la Chambre des Lords, croyant trouver enfin un repos mérité. Je tombe en plein délire. On me parle de rayons de pensée, de morts à distance. M^{rs} Constable me supplie à genoux, les larmes aux yeux, de démasquer Pennik et, en même temps, elle me ment effrontément.

» Que pouvais-je penser, sinon que, s'il y avait eu meurtre, M^{rs} Constable était la coupable ? Masters partageait du reste mon avis. J'avais le droit, m'entendez-vous, de prétendre que M^{rs} Constable était en sûreté dans son lit tout autant que dans les coffres de la Banque d'Angleterre.

» Mais Pennik me gênait. Et si M^{rs} Constable a tué son mari, pensais-je, comment y est-elle parvenue ? La salle de bains jouait certainement un rôle dans le crime. Tout l'indiquait ; les taches de bougies y conduisaient tout droit. M^{rs} Constable mentait quand elle assurait que son mari avait pris son bain avant 8 heures moins le quart. Sanders décrivait minutieusement la salle de bains et disait ne pas y avoir vu de radiateur électrique. Or, le dimanche soir, j'y

trouvais moi-même un puissant radiateur peint en bronze et il ne me semblait pas raisonnable qu'un homme frileux ait pu se passer de cet appareil dans une pièce où l'on en a généralement un besoin plus marqué qu'ailleurs.

» J'ai été long à comprendre, Masters. J'étais préoccupé ; et de plus il me fallait éluder cette autre difficulté : un médecin assurant que Constable était mort sur le palier, sous ses yeux. Ce ne fut que plus tard, dans la nuit de dimanche que, rentré chez moi, j'ai vu clair : on avait allumé les bougies pour suppléer aux lampes défaillantes et le court-circuit était la conséquence de la chute du radiateur électrique dans l'eau de la baignoire. Tout s'expliquait, y compris l'extraordinaire dilatation des pupilles.

» Il semblait donc que Pennik fût le complice de M^{rs} Constable ; Pennik faisant le boniment et M^{rs} Constable le vrai travail. Je m'endormis très satisfait pour apprendre à mon réveil que M^{rs} Constable était morte et que Pennik avait *de nouveau* un alibi.

» Je me mis en colère.

» La Téléforce faisait scandale. J'eus tellement à faire que c'est seulement le mardi, au lunch, que je pus avoir des renseignements précis sur la mort de M^{rs} Constable. Puis je vous écoutai tous les deux avec attention. Plus de doute, ma théorie était la bonne, et ce, pour deux raisons : on s'était servi des bougies, et Sanders, assis dans la salle à manger exactement au-dessous de la salle de bains, avait perçu un bruit prolongé, une sorte de vibration qu'il avait cru provenir de la fontaine, dans la serre.

— Je comprends, dit Sanders. *On* remplissait la baignoire.

— Non, mon garçon.

— Comment, non ?

— *On* la vidait, répondit H.M. Il est aisé de remplir une baignoire sans faire de bruit, il suffit d'aller doucement : impossible, par contre, de réduire la sortie de l'eau qui s'échappe bruyamment par le tuyau de vidange. C'est ce que vous avez entendu. Hilary était donc la coupable.

— Ici, je ne comprends plus, dit Masters. Pourquoi ?

— C'est très simple. Que nous a dit Sanders de l'emploi de son temps dans la nuit de dimanche ? Après avoir administré de la morphine à M^{rs} Constable, il est sorti de sa chambre vers 10 heures 20. Un peu avant 11 heures et demie, il entend un bruit qui le surprend, se retourne et voit, par la vitre de la porte de la serre, la... projection astrale de Pennik. Il fouille la serre, sans résultat, et se précipite dans la chambre de M^{rs} Constable. Celle-ci paraît dormir paisiblement.

» S'il en est ainsi, quand donc est-elle morte ? Sanders ne s'éloigne pas : il reste dans l'escalier. Un quart d'heure. Dans une maison parfaitement silencieuse. Allez-vous prétendre qu'en quinze minutes, l'assassin a eu le temps de porter du lit à la baignoire sans la réveiller, au moins partiellement, une femme endormie, de la mettre dans l'eau, de jeter dans la baignoire le radiateur – d'où étincelle et court-circuit – de rhabiller la victime et de la remettre dans son lit ? Tout cela sans un bruit, à quelques pas d'un homme qui veille, inquiet, l'oreille tendue ? Non, Masters, ne me dites pas cela ! Je me fâcherais ! Croyez-vous que l'assassin ait agi pendant les deux minutes que Sanders a passées à répondre au téléphone ? Non. C'est impossible. Du reste, Sanders vous le dit : on a vidé la baignoire avant 11 heures 30.

» Une seule explication logique : Mina Constable était morte avant 11 heures 30. La femme que Sanders a vue dormir, a deviné au fond du lit, la tête enfouie sous l'oreiller – il n'a pas allumé la lampe, ne l'oubliez pas ! – n'était pas Mina. Qui donc, alors ? À vous de le deviner.

Sanders et l'inspecteur échangèrent un regard. H.M. fit un signe d'assentiment.

— Eh oui ! La fille de Joe Keen. Elle a fait semblant de prendre le train et est revenue à pied à Fourways sans se presser. Elle savait depuis la veille que, tôt ou tard, M^{rs} Constable provoquerait Pennik, qui répondrait en essayant sur elle sa Téléforce. Elle savait aussi que Sanders était seul et ne le craignait pas ; surprise par lui, elle s'estimait, dans sa vanité, assez forte pour le persuader de ne pas la trahir.

» Elle est entrée dans la maison par l'escalier extérieur conduisant à la chambre de Sam Constable. Elle n'avait plus qu'à trouver quelque part un de ces radiateurs dont la maison était abondamment pourvue, et à attendre. Il était peu vraisemblable que Sanders passe toute la nuit au chevet de M^{rs} Constable.

» La dose de morphine était légère et M^{rs} Constable résista quelque peu. Mais la fille de Joe Keen n'était pas en peine de la réduire à l'impuissance. Vous l'avez vue agir dans la chambre de sa belle-mère. Tout alla très bien, jusqu'après le meurtre. Elle sortit sa victime de la baignoire, la sécha et lui remit sa robe de chambre. Et soudain une question se posa : comment vider la baignoire sans révéler sa propre présence ?

» Il fallait savoir où était Sanders, ce qu'il faisait. Par l'escalier principal, elle descendit à la cuisine, gagna la serre et s'approcha de la porte vitrée pour voir.

» Sanders, que le bruit d'eau n'avait pas alerté, croit reconnaître

Pennik. Hilary ne perd pas de temps. Sanders allait évidemment monter : s'il trouvait M^{rs} Constable morte, tout était perdu. Il ne s'agissait plus d'expliquer seulement sa présence. Le désordre de la chambre prouverait son crime : les bougies dans la salle de bains, le radiateur *en surnombre*, la baignoire encore humide et le plomb sauté. Si le corps était découvert avant qu'elle ait pu tout remettre en place, la Téléforce n'était plus qu'un mythe. Sans bruit – elle marchait sans souliers, c'est certain – elle traverse la serre, passe par une fenêtre et remonte au premier par l'escalier extérieur pendant que Sanders fouille la serre. Elle pousse le corps de Mina Constable sous le lit, met une robe de chambre et se couche, la tête sous l'oreiller, comme le faisait Mina.

» Il était peu vraisemblable que Sanders songeât à allumer ; du reste le plomb avait sauté. Dans sa joie de trouver une vivante, on pouvait espérer qu'il ne pousserait pas plus loin ses recherches ; il n'ouvrirait pas la porte de la salle de bains. Tout se passe comme elle l'avait prévu.

» Pendant le temps qu'il reste dans l'escalier, elle ne bouge pas. Le jeu l'amuse, il stimule son excès de thyroïde. Quand elle l'entend descendre, elle pose Mina sur son lit, et remplace le plomb sauté : une affaire de deux minutes. Elle se glisse dans la salle de bains, en referme la porte et remet tout en place.

» Elle fait alors preuve d'une audace étonnante. Cela, je ne l'ai pas deviné ; je l'ai appris de sa bouche, quand nous l'avons arrêtée, et qu'elle a poussé ces cris...

— Oui, oui, dit vivement Sanders.

— Continuez, Monsieur, grogna Masters. Je crois savoir ce que vous voulez dire.

— La fripouille est restée dans la maison. Toute la nuit. Dans la confusion qui a suivi la découverte de la mort de M^{rs} Constable, Sanders ne pouvait pas être partout à la fois. Il était seul ; il fallait téléphoner, avertir la police qui, vraisemblablement, ne pouvait venir qu'au jour, dormir aussi. Elle a réparé toutes ses petites omissions. Elle est revenue dans la chambre de Mina dont la porte était maintenant grande ouverte, pour fermer au verrou la porte de la salle de bains ; à un autre moment, elle est allée porter le radiateur dont elle s'était servie dans une chambre de débarras, au second étage. Un vrai jeu de cache-cache. À 4 heures et demie du matin, dans la nuit encore, elle s'est glissée au-dehors, sa petite valise à la main, a pris le premier autobus pour Guildford et le train pour Londres. À 9 heures, elle était au bureau, l'œil frais, l'air digne. C'est tout.

» Telle était déjà, mardi, ma conviction. Mais Pennik restait à

l'arrière-plan et m'intriguait. Travaillait-elle avec Pennik ? Il le semblait. Et pourtant, je n'arrivais pas à le croire. J'avais vu Pennik, au « Corinthian », dans la soirée de lundi et je l'avais observé. La psychologie ! Tout est là, mes enfants. Pennik est un « convaincu ». Vous l'avez senti, Masters, et vous aussi, mon garçon. Il est impossible, entendez-vous, de soupçonner Pennik de complot, de manœuvres louches. Je vous l'ai dit cent fois : il travaille seul. C'est un honnête homme, dans son genre.

» Avant même d'avoir fait sa connaissance, je soupçonnais son origine africaine. Si je suis passé près de lui, en sortant du grill-room du « Corinthian », c'était pour regarder ses ongles. Il fallait le réduire, le dominer. Comment ? M^{rs} Constable m'avait elle-même suggéré la méthode la plus efficace. L'enfermer pendant un mois ou deux ? Pourquoi pas ? Pour arriver à mes fins, il était nécessaire de faire une large publicité, de provoquer l'homme de la rue, de contraindre le citoyen britannique à penser : « Au diable la légalité et le bon sens ; enfermez Pennik ! »

» La vérité, je l'ai sue tout entière mardi, à cette table que nous partagions avec Hilary Keen et Pennik. Soudain, j'ai compris : complice ou non de Pennik, pourquoi la fille de Joe avait-elle tué M^{rs} Constable ? Pour faire croire en la Téléforce ?

» La réponse, vous la connaissez. M^{rs} Constable pouvait démasquer Pennik. Et qui plus est, elle l'aurait fait. À plusieurs reprises déjà, elle avait été sur le point de tout avouer. Qu'une nouvelle victime succombe, que Pennik s'en attribue le crédit, et Mina parlait, aussi sûr que deux et deux font quatre. Pour ne pas compromettre Pennik et son triomphe, il fallait donc qu'Hilary la tue avant de s'en prendre à celle qu'en définitive elle visait : M^{rs} Cynthia Keen. Vous souvenez-vous de ses efforts pour détourner la conversation quand Masters a cherché à apprendre le nom de la future victime et que Pennik, d'humeur expansive, a été à deux doigts de le lui donner ? Dès lors, je savais tout. J'avais trouvé la fiancée de Frankenstein.

» J'étais joyeux. Je les tiens ! pensais-je. Tous les deux. Vous comprenez ? Laissons Pennik aller à Paris et parler au micro, laissons la fille tenter son coup : nous la prendrons sur le fait et nous nous assurerons ainsi les preuves qui nous manquent. En même temps, ne laissons pas Pennik paraître à l'enquête ; l'honnête jury l'incriminera. Nous l'arrêterons et le ferons parler. Coup double.

» Malheureusement...

— Je suis intervenu, murmura Sanders. Et j'ai défié Pennik.

— Je vous aurais tué de mes mains, dit H.M. Vous avez tout gâché. Aussi bien le plan d'Hilary que le mien. Elle ne voulait pas votre mort,

vous ne la gênerez pas, au contraire ; et elle a fait l'impossible pour détourner la colère de Pennik.

« J'espérais bien qu'elle y parviendrait. Si Pennik déclarait : « Sanders va mourir ! » et que Sanders ne meure pas, c'en était fait de la Téléforce. Ce qui ne rendrait que plus difficile l'arrestation du véritable coupable. Il me fallait trouver une nouvelle ligne d'attaque. Je savais, à n'en pas douter, qu'on s'était servi des radiateurs électriques, mais comment le prouver ? Pouvais-je dire : « Ce radiateur a été mis en court-circuit ; c'est donc qu'il a servi à tuer » ? Le recueil de coupures de presse présentait plus d'intérêt. J'aurais juré que M^{rs} Constable l'avait caché à l'insu de la fille de Joe Keen. Et, pensant à l'électricité en général, il me vint soudain à l'esprit qu'il n'était pas, pour un livre, de meilleure cachette qu'une armoire à fusibles. Mais, dans ce cas, Hilary savait où était le livre ! Elle l'avait simplement laissé en place parce qu'il ne présentait aucun intérêt. Ni pour elle, ni – malheureusement – pour nous.

« Restait la deuxième ligne d'attaque : faire déclarer Pennik suspect par le jury. Le verdict devait être rendu en l'absence de Pennik afin de lui permettre de parler à Paris.

« Malheureusement, il déclarait avoir la ferme intention d'assister à l'enquête, en dépit même du huis clos. Il nous aurait fallu dans ce cas l'arrêter séance tenante. C'était mauvais puisque avant toute chose, nous ne voulions pas qu'Hilary Keen apprenne trop tôt l'incarcération de Pennik. La presse nous inquiétait peu : nous pouvions toujours, le verdict obtenu, faire traîner les choses, retenir les jurés.

« Pennik est bien venu à l'enquête et nous avons eu le verdict. L'homme s'est rendu. Il a parlé. Dans le petit bureau où nous l'avons interrogé, Masters et moi...

— Et dans lequel je n'ai pas été admis, compléta Sanders.

— Non, mon garçon. Impossible. Vous étiez trop dangereux. Pour croire à la culpabilité de cette fille, il vous fallait la voir agir. De Pennik, nous avons obtenu la vérité, non sans peine. Je lui ai dit qu'il me devait son emprisonnement, que je pouvais le faire remettre en liberté, si je le voulais. Il m'a cru. Il m'a conté son histoire. Sa Téléforce n'est pas autre chose que le fétichisme bantou de son sorcier de grand-père !

« Et maintenant, écoutez-moi bien : nous en arrivons au point délicat. Scientifiquement parlant, sa lecture de la pensée n'était qu'une mystification ; elle s'appuyait essentiellement sur des renseignements obtenus à l'avance, et souvent du « sujet » lui-même. C'est du commissaire de Grovetop qu'il tenait ses renseignements sur Masters. Ce qui n'empêchait pas Pennik – c'est là le point essentiel – d'être

convaincu de son pouvoir ! Pennik a un cerveau remarquable, une étonnante faculté de pénétration, il lit la pensée de ses voisins en ce sens qu'il détermine exactement ce qu'ils *peuvent* penser, qu'il s'agisse de choses importantes ou de détails. Il vous a impressionné – ne le niez pas – en vous disant que vous pensiez au buste de Lister placé dans le hall de l'Institut Harris. Or, vous aviez confié à Chase que c'était votre habitude, quand vous désiriez concentrer votre esprit.

» Vous l'aviez oublié, mais Pennik s'est servi du renseignement et il est tombé juste.

» Malheureusement pour lui, il a fini par s'hypnotiser lui-même, par croire que ce don, qu'on rencontre parfois chez les enfants et les idiots, est une grande puissance scientifique. Il a voulu y allier le fétichisme bantou, qui aurait, selon lui, la même origine. Il envoie sa malédiction à Sam Constable qui meurt, en effet : dès lors, il a cru avoir surmonté le dernier obstacle.

» Voilà l'homme qu'il me fallait réduire, que je devais amener à confesser son secret. J'ai commencé par lui expliquer avec soin comment Sam et Mina Constable avaient trouvé la mort. D'abord, il ne m'a pas cru et, pendant un temps, nous avons eu affaire, Masters et moi, à un fou ; surtout quand je lui ai exposé le rôle d'Hilary Keen. En ce qui la concernait, elle l'avait rendu sourd, aveugle. Quand il était question d'elle, son intelligence ne jouait plus. Il a pourtant admis enfin qu'il allait le soir même exercer son « pouvoir » sur Cynthia Keen. J'en savais assez. J'avais gagné la partie.

» Très bien, lui dis-je. Vous ne me croyez pas, vous ne voulez pas admettre que cette garce s'est jouée de vous, vous ne croyez pas qu'elle ait tué Mina Constable par une simple décharge électrique. Très bien. Aidez-nous, et vous verrez. Allez à Paris. Faites votre conférence. Je vais vous remettre en liberté. La suite nous apprendra qui de nous deux a raison.

» Il a accepté. Il est parti, accompagné d'un agent en civil. On a ignoré son arrestation. Tous les reporters l'ont vu monter, très pâle, dans l'avion de Paris. C'est tout ce que je voulais : l'éloigner, sans qu'il puisse communiquer avec la fille. Mais je savais aussi qu'il ne ferait pas cette conférence devant le micro. Impossible. Il était atteint au plus vif de son orgueil. Il pleurait comme un enfant.

» Vous savez la suite. Arrivé à Paris, il n'a pas pu rester plus longtemps dans le doute. Il a « semé » l'agent, a sauté dans un avion avant qu'on sache où il était passé. Il a voulu en finir avec ses doutes. Il sait, maintenant.

— Oui, vous l'aviez prévu, dit Masters avec un profond soupir. J'avoue que je n'ai pas été surpris quand je l'ai vu paraître au moment

où nous allions mettre la main sur la jeune personne, considérablement aidés par sa belle-mère.

— Et moi, dit Sanders amer, j'ai été très étonné. J'ai même cru que c'était à moi qu'il en voulait. Saviez-vous qu'il tenait dans sa poche un couteau ouvert ?

— Je ne l'ignorais pas, dit l'inspecteur en chef. Je n'ai cessé de lui tenir solidement les bras tout le temps que nous sommes restés sur le balcon. Mais le couteau n'était pas pour vous, il était destiné à miss Keen : tout en sanglotant comme un enfant, il l'eût poignardée. Je ne suis pas comme vous, Sir Henry ; ce monsieur ne m'inspire aucune pitié.

— Allons, Masters !

— Non. Je goûte fort peu l'homme et ses masques en caoutchouc !

— Quels masques ? demanda Sanders.

— Une copie de ses propres traits, expliqua H.M. en se grattant le cou d'un air embarrassé. Le masque de l'homme-fétiche, mon garçon. Il est un peu plus grand que nature. Il est fait de caoutchouc pour permettre de le faire grimacer et lui donner ainsi une apparence de vie. Il est, cette nuit, trop tard, ou trop tôt pour parler religion comparée. Mais les principes religieux des tribus africaines sont exactement les mêmes que ceux des Européens hérétiques du Moyen Age. Les Vaudois, les Pauvres Lombards, formaient au onzième siècle une secte demeurée célèbre, qui a donné son nom au vaudou. Mina Constable ne vous a-t-elle pas raconté que Pennik s'était fâché tout rouge, un jour qu'un professeur s'était permis de l'appeler M^r Vaudois ? Pennik avait deux de ces masques-fétiches. La petite Hilary Keen s'en était attribué un. Probablement pour apparaître comme projection astrale de Pennik.

Au-dehors, la nuit pâlisait déjà. L'inspecteur Masters prit son verre encore plein et le vida d'un trait.

Il étouffa un rire.

H.M. le regarda par-dessus ses lunettes.

— Qu'y a-t-il donc, Masters ?

— Je pensais justement au vieux monsieur du train : celui qui proposait de sceller Pennik dans un tube de zinc, comme du radium. La Téléforce ! La panique presque générale. Le rayon de la mort qui anéantit les avions... Et tout cela pour un radiateur électrique tombé dans une baignoire !

— Vous trouvez ça drôle ?

— Pas vous ?

— Non, dit H.M. Pourquoi croyez-vous donc qu'on ait délibérément toléré ce scandale, cette campagne de presse ?

— Que voulez-vous dire ?

— La leçon sera profitable, dit H.M. Du moins, je l'espère. Il devenait nécessaire de ridiculiser une fois pour toutes le fatras pseudo-scientifique. Voici la raison de cette campagne. La presse va maintenant mettre les choses au point et la prochaine fois que nos alarmistes s'affaireront, iront de porte en porte colporter leurs nouvelles, la prochaine fois qu'on vous parlera d'un super-avion laissant tomber une super-bombe capable de raser toute une province, la prochaine fois que le Monsieur-bien-renseigné vous peindra Londres sous une nappe de gaz empoisonnés de Hampstead à Lambeth, regardez les fleurs de votre petit jardin et murmurez doucement : Téléforce. Vous vous sentirez tout réconforté.

» Nous savons ce que nous faisons, mon garçon, poursuivit H.M. Ne vous laissez pas émouvoir. Quand vous entendrez parler de ces super-avions, de ces super-gaz, de notre incroyable faiblesse, pensez aussi à la Téléforce. Nos pièces d'or sont encore marquées du trident et l'on ne parle pas encore espéranto à Billingsgate. Tout cela, c'est du vaudou, mon garçon !

H.M. se leva et s'accouda à la fenêtre. Dans l'aube grandissante, on ne voyait plus que son crâne chauve et sa mâchoire carrée. Il contemplait la ville, le fleuve et sa courbe majestueuse.

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
Usine de La Flèche (Sarthe).
ISBN : 2 – 7024 – 1850 – 3
ISSN : 0768 – 1089

H 52/0061/3

LE LECTEUR EST PRÉVENU

Plus discret que l'arsenic ou le pistolet, plus rapide que l'asphyxie ou la pendaison, voici la « téléforce », nouvelle arme qui tue à distance, sans effort et sans laisser de traces. Bigre, qu'y a-t-il là-dessous ? Une supercherie, un tour de passe-passe ? Pas du tout. Il s'agit simplement de tuer par la pensée. Un premier cadavre en témoigne. Et pour convaincre les incrédules de ses dons extraordinaires, l'assassin a la ferme intention de recommencer. Autant de fois qu'il sera nécessaire...

Un problème policier du maître du genre, dans lequel meurtre et transmission de pensée font bon ménage.



9 782702 418505

52 / 0061 / 3

Dépôt légal Impr. 3204-5 Édit. 0226 11/1988



1 À ces notes, je crois bon d'ajouter que Constable n'a pas été la victime d'un engin fonctionnant en l'absence du meurtrier. La présence du criminel était nécessaire. Le lecteur est prévenu. J.S.

2 À la lecture de ces notes, je suis frappé du nombre des individus pouvant être taxés de complicité. Je tiens, dans l'intérêt du chercheur, à déclarer ici qu'en cette affaire le meurtrier agit seul. Nul ne connaît son plan, ni ne lui donne une aide matérielle. Le lecteur est prévenu. J.S.